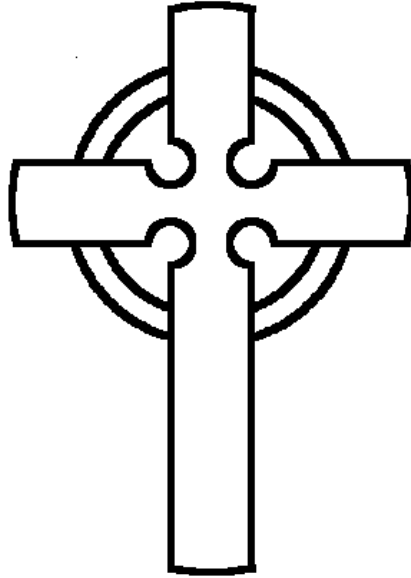


# **SAINTE PRESENCE**



## **Le CHRISTIANISME CELTIQUE hier et aujourd'hui**

**Actes du colloque du 12 au 14 août 1995**

**organisé par le monastère de la Sainte-Présence  
56130 Saint-Dolay**

Numéro spécial - ISSN 0981 - 146 X

*Sainte Présence*

Monastère de la Sainte-Présence

56130 Saint-Dolay

Tél : 02 99 90 11 01

Fax : 02 99 90 27 92

E-mail : [sainte\\_presence@wanadoo.fr](mailto:sainte_presence@wanadoo.fr)

Directeur de la publication : Père Marc Scheerens

Les articles publiés n'engagent que leurs auteurs.

CPPAP N° 71945 ISSN 0981 – 146 X

© 1996, Eglise Orthodoxe Celtique, reproduction interdite

.

*Faisons l'éloge des hommes illustres,  
de nos ancêtres dans leur ordre de succession,  
le Seigneur a créé à profusion la Gloire  
et montré sa grandeur depuis les temps anciens.*

(Sir 44, 1-2)



## SOMMAIRE

- P. 9 Les origines apostoliques et l'histoire spirituelle de l'Église celtique**  
par le père Kentigern MacGregor, de l'Église orthodoxe britannique Église copte, paroisse Sainte-Anne et Saint-Cuthbert à Edimbourg en Ecosse.
- P. 23 Les missions celtiques en Europe**  
par Mgr Victrice, évêque de l'Éparchie helvétique de l'Église Orthodoxe Celtique.
- p. 37 Sainte Hildegarde de Bingen et la tradition celtique**  
par le père Brendan, de l'Église orthodoxe celtique, à Lyon.
- p. 53 La tradition celtique dans l'art roman**  
par le docteur Jean Conquet, médecin généraliste, ancien expert de la DDASS, président de l'association culturelle du pays de Bénévent.
- p. 63 La Vierge noire et le mystère marial**  
par M. Jean Hani, professeur honoraire de l'université d'Amiens et auteur de plusieurs ouvrages, notamment sur les relations entre les traditions anciennes et le Christianisme.
- p. 77 Les origines de la spiritualité celtique**  
par M. Yann Brékilien, ancien vice-président du tribunal de grande instance de Vannes, spécialiste de la civilisation et de l'histoire celtes.
- p. 81 L'Église orthodoxe celtique aujourd'hui**  
par le père Marc, de l'Église orthodoxe celtique, monastère de la Sainte-Présence.



## PREFACE

L'idée d'un colloque sur le Christianisme celtique s'est imposée comme une nécessité. Beaucoup de publications ont paru sur la civilisation des Celtes ces derniers temps, mais peu de chose sur le Christianisme celtique en dehors des pays dit « celtiques ». Pourtant, son actualité est de plus en plus évidente comme on le voit à travers ce colloque et dans nombre d'universités ou de communautés chrétiennes.

Le Christianisme celtique ne se limite pas aux Chrétientés celtiques des Iles Britanniques et de leurs fondations dans l'Europe du Moyen Age. Il appartient, pour l'essentiel, à toute la période médiévale jusqu'à la Renaissance. Le culte des Vierges noires, le symbolisme des églises romanes, sainte Hildegarde de Bingen et saint François d'Assise expriment toute la richesse, mais aussi l'unité de ce que fut l'esprit et la tradition du Christianisme celtique. Aujourd'hui encore, bien des coutumes populaires et des traditions ecclésiales demeurent vivantes. Les lieux saints et les monuments qui ont vu des millions de pèlerins au cours des âges, encore nombreux en Europe, sont des livres ouverts pour l'homme d'aujourd'hui. Nous sommes conscients de l'immense tâche que cela représente, mais jamais certitude ne fut plus belle d'espérance. L'esprit celtique resurgit partout comme une source abondante que la mince couche du temps ne pouvait davantage enfermer.

L'attrait que suscite la tradition celtique, et le Christianisme celtique en particulier, n'est pas une simple mode, mais un besoin profond pour de nombreux peuples d'Occident de retrouver leurs racines. Actualiser une tradition vénérable et riche mais aussi complexe que la tradition celtique, exige une investigation critique pour éviter les interprétations aléatoires et les conclusions hâtives, mais aussi une certaine audace pour ouvrir des perspectives nouvelles. Les conférences de ce premier colloque ne prétendent pas offrir des définitions péremptoires ou définir une sorte de profession de foi. Elles sont des approches sur divers sujets et apportent un éclairage nouveau pour comprendre aujourd'hui l'esprit et les particularités de cette grande tradition qui constitue une bonne part de notre substrat culturel et religieux.

Une société qui n'a pas de mémoire n'a pas d'avenir. C'est à l'étude ou à la recherche de raviver la mémoire oubliée. Cependant, pour importante qu'elle soit, elle est indissociable de l'expérience en communauté de vie. L'avenir se construit sur l'héritage des anciens au cœur de nouvelles communautés chrétiennes. C'est sur le terrain qu'une tradition vivante s'incarne dans les réalités de la vie de ce monde. Nous souhaitons que ces travaux servent à d'autres communautés qui ont en commun une part du Christianisme celtique ou qui découvriront le caractère universel de l'esprit celtique.

Ce colloque veut être un lieu de réflexion, de rencontre et de partage fraternel. Nul doute qu'il posera des points de repères pour notre monde angoissé et empêtré dans des pseudo-spiritualités ou un matérialisme déstructurant. Les nombreux participants aux différentes conférences et ceux qui ont manifesté leur désir de recevoir les actes du colloque ont montré l'actualité et la nécessité d'une telle initiative. Merci aux conférenciers qui ont permis de partager des moments d'une rare intensité et à tous ceux qui ont œuvré pour que ce colloque soit une réussite.

Le monastère de la Sainte-Présence





# Les origines apostoliques et l'histoire spirituelle de l'Église celtique

Conférence du père Kentigern MacGrégor

Ecrivant dans *Innes Review* en 1973, feu Mgr David McRoberts a donné une description de ce qu'il pensait être un baptême dans l'Église celtique. La source était la *Vie de saint Kentigern* écrite par Jocelyn, moine de Furnais au XII<sup>e</sup> siècle. L'épisode significatif de sa description est la mort de Kentigern. Elle décrit un événement qui eut lieu en l'octave de la fête de la Théophanie, un jour longtemps retenu par l'Église pour les cérémonies baptismales annuelles. Un bain chaud est préparé pour Kentigern et il y est placé par ses compagnons avant qu'il ne s'endorme dans le Seigneur. Ses compagnons, qui se baignèrent aussi dans la même eau, sont transportés dans la gloire. Le corps de Kentigern est alors inhumé à côté de l'autel et ses frères sont enterrés dans le cimetière qui entoure l'Église.

C'est, pour le moins, une curieuse histoire. McRoberts essaie de lui trouver un sens en y voyant une beaucoup plus ancienne tradition utilisée, mais non comprise par Jocelyn, car elle découle des coutumes d'une beaucoup plus ancienne forme de Christianisme que celle connue par l'Église de Jocelyn au XII<sup>e</sup> siècle.

Voyons ce que McRoberts a retiré de cette histoire. Il la vit, non pas comme un récit légendaire de la mort du saint, mais comme une description confuse de la dernière liturgie baptismale célébrée par Kentigern. Quiconque connaît le climat de janvier en Ecosse appréciera le plus élémentaire bon sens qui consiste à chauffer l'eau du baptême, surtout en tenant compte de l'âge avancé de l'évêque ! Malgré cela, ce fut trop pour Kentigern, le saint s'écroulant pendant la cérémonie et s'endormant dans le Seigneur une semaine plus tard, à la date consignée comme le jour de sa fête dans bien des calendriers.

Ce qui est important ici, ce n'est pas de savoir si McRoberts a raison, mais de voir ce qu'il essaie de faire de l'histoire extraordinaire de Jocelyn. Il y a très peu de matière concernant la vie et la pratique de l'Église celtique. La plupart des histoires du Moyen Age sont habituellement écartées par les érudits comme étant presque sans valeur. Mais si nous sommes prêts à regarder au-delà des mythes et des légendes, il se peut que, malgré le peu de preuves qu'il y ait, nous puissions percevoir une lueur de ce à quoi le Christianisme celtique ressemblait.

Quelqu'un a dit que la meilleure façon de voir quelque chose n'est pas de la fixer directement, mais de regarder un peu au-delà. Il me semble que plus nous essayons de regarder de près le Christianisme celtique, plus nous risquons de passer complètement à côté. Quelqu'un d'autre a dit que le Celte regarde ce qui se passe autour de lui à travers un kaléidoscope, ne voyant pas de son monde qu'une seule image, mais une centaine d'images légèrement différentes. Peut-être que regarder l'Église celtique dans une perspective celtique est la meilleure façon de commencer à la comprendre.

Les débuts du Christianisme celtique sont, bien sûr, un peu perdus dans les brumes du temps. Il y a peu d'indices mais nous savons, par exemple, qu'en l'an 633, la petite église en roseaux et pisé de Glastonbury fut remplacée par un édifice en bois

avec un toit de plomb. Ce que nous ne savons pas, avec une certitude absolue, c'est quand la première église a été construite.

À l'époque médiévale, les histoires concernant les origines du Christianisme britannique affirmaient que l'un des apôtres, en général saint Paul, avait apporté l'Évangile en Grande-Bretagne.

Mais l'histoire la plus populaire et la plus étayée concernant l'arrivée du Christianisme est rattachée à la venue en Grande-Bretagne de Joseph d'Armathie lors de l'un de ses voyages commerciaux.

Quoi que nous puissions vouloir retenir du récit de sa visite à Glastonbury, il est à remarquer que Guillaume de Malmesbury<sup>1</sup> ne mentionne pas Joseph d'Armathie, bien qu'il raconte que, lors de sa visite aux moines, ils lui montrèrent une église construite de terre et de roseaux, laquelle, selon eux, était la première église chrétienne en Grande-Bretagne. Puisque nous savons par d'autres sources que l'église originelle de Glastonbury avait été remplacée par des matériaux plus résistants vers le VII<sup>e</sup> siècle, qu'ont donc montré les moines à G. de Malmesbury ?

Il est facile de comprendre, particulièrement à la lumière de controverses futures entre l'Église celtique et l'Église romaine, pourquoi les Celtes auraient pu vouloir se réclamer de liens avec l'apôtre des Gentils. Il est plus difficile de comprendre pourquoi Joseph d'Armathie avait été le point de mire de l'attention à Glastonbury, sauf s'il n'y avait là, depuis très longtemps, quelque chose qui associait le lieu avec l'homme qui prit soin du corps du Seigneur pendant la période dangereuse entre la crucifixion et la résurrection.

Ecarter toute l'histoire de Glastonbury comme étant seulement une pieuse fiction médiévale dont le but aurait été de rehausser la valeur de Glastonbury au-dessus des autres lieux de pèlerinage me semble insuffisant. Ce serait choisir la voie de la facilité. Après tout, Glastonbury fut considéré comme étant important bien avant que les fantaisistes médiévaux se mettent à l'ouvrage. Un vieux poème gallois, *Triedd Ynis Britain*, parle de trois endroits en Grande-Bretagne où les chœurs étaient réputés chanter continuellement, nuit et jour. L'un de ces trois endroits était Amesbury qui fut, on le sait, détruit au milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Ceci nous aide à dater le poème et les autres endroits mentionnés, dont l'un était Glastonbury, comme antérieurs à la destruction d'Amesbury.

Ces événements nous ramènent à une période juste avant le temps de Kentigern, de Colomba et de David, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, quand l'Église celtique commençait à atteindre l'apogée de son développement. Une légende médiévale nous raconte comment, lors de la visite de saint David à Glastonbury, alors qu'il avait le projet de redédicacer l'église qui s'y trouvait, il eut une apparition du Seigneur qui lui défendit de le faire, disant que cette église avait déjà été dédiée par Lui-même en l'honneur de sa Mère. Il n'y a pas de preuve que saint David soit allé à Glastonbury, mais cette histoire prise avec celle de Joseph d'Armathie semblerait indiquer qu'il persistait, depuis très longtemps, la tradition de l'association de Glastonbury avec les premiers jours du Christianisme dans les Iles Britanniques.

Il faut garder à l'esprit quelques-unes des preuves les plus consistantes - la référence à des chrétiens en Grande-Bretagne par Origène, qui naquit au II<sup>e</sup> siècle, et commença à écrire au début du troisième, la présence d'évêques celtes au concile

---

<sup>1</sup> N.d.T. : G. de Malmesbury est une source assez douteuse dans l'ensemble.

d'Arles en 314 et la croyance exprimée par saint Gildas au VI<sup>e</sup> siècle selon laquelle la Grande-Bretagne avait reçu la lumière de l'Évangile pendant le règne de Tibère, qui mourut en l'an 37. Il est alors difficile d'échapper à la conclusion que l'Église en Grande-Bretagne était, effectivement, très ancienne et que, quoi que certains puissent en penser, elle avait, plus que probablement, ses origines dans une mission apostolique.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'époque où l'Église brittonique souffrit sous Dioclétien, la dernière et la plus terrible des persécutions romaines, au temps où la Grande-Bretagne acquit son protomartyr, saint Alban, le premier chrétien britannique dont le nom ait été retenu comme ayant souffert la mort pour sa foi. Il est dit que la cathédrale Saint-Alban marque le site de son martyr.

Il serait agréable de penser qu'Hélène, la mère de Constantin et épouse de Constance, qui souffrit aussi des fantaisies de Dioclétien - dans son cas d'être répudiée par son mari sur l'ordre de l'empereur - était réellement, comme la légende le prétend, la fille du vieux roi Coel, le roi de Colchester. La réalité est plus prosaïque.

Selon saint Ambroise, Hélène était une femme d'origine humble et obscure, la fille d'un aubergiste ; et, malgré les affirmations des hagiographes, sa conversion n'eut pas lieu durant l'enfance de son fils. Eusèbe, dans sa biographie de Constantin, dit clairement que ce ne fut pas elle qui guida son fils depuis l'enfance dans la direction de la foi, mais plutôt que ce fut sous l'influence de son fils devenu adulte qu'elle serait devenue chrétienne.

La popularité d'Hélène en Grande-Bretagne, et surtout en Angleterre, pourrait être vue comme le reflet de la popularité de Constantin et de son père parmi les chrétiens britanniques, plutôt qu'un intérêt particulier, ou une affection, pour sa personne. Bien qu'il n'y ait pas de preuves, et les seules preuves font seulement référence à l'Église en Afrique, il est difficile, à la lumière de son attitude généralement favorable, d'imaginer que Constantin n'ait pas restitué aux chrétiens de Grande-Bretagne des propriétés qui leur avaient été confisquées pendant la persécution. Bède, dans son histoire, nous dit que l'église à Verulamium fut construite quand des temps de paix furent accordés aux chrétiens. Faisait-il référence à quelque chose accompli en Grande-Bretagne par Constantin, comme il l'avait fait en Afrique ? Si oui, il n'est pas surprenant que des chrétiens aient été fiers de l'empereur dont les origines impériales résidaient dans leur propre île.

L'influence de Constantin, non seulement sur les Britanniques, mais aussi sur l'Église universelle était telle que, en à peine deux ans, l'Église agissait comme une institution impériale appelant des évêques de l'Europe occidentale à se prononcer sur une dispute ayant lieu en Afrique du Nord. Parmi les trente-trois évêques assemblés en Arles en l'an 314, et qui condamnèrent des adeptes de Donatus en Afrique comme hérétiques, il y en avait trois de Grande-Bretagne. Ces trois étaient les évêques de Londres, York et probablement Colchester. Leur présence au synode, outre le fait de signifier leur loyauté à l'empereur, en tant Britanniques, indiquait qu'ils étaient les évêques de centres suffisamment importants et anciens pour apporter un certain poids à la procédure.

L'Église britannique, loyale à l'empereur et à sa religion impériale, est connue pour avoir accepté les définitions du concile de Nicée et pour avoir suivi une ligne orthodoxe à plusieurs conciles ultérieurs. A cette époque, l'Église britannique faisait tout à fait partie de l'empire chrétien.

L'Église en Grande-Bretagne, à cette époque, était organisée selon le modèle diocésain impérial et, à travers ses évêques, était en contact régulier avec le reste de l'Église. Elle avait aussi le soutien d'un empereur bien disposé envers elle et dont les premiers pas vers le pouvoir avaient été faits sur le sol britannique.

Si nous essayons de voir à quoi ressemblait l'Église en Grande-Bretagne à cette époque, il reste très peu de traces matérielles pour nous y aider, bien qu'un rapport récent dans le *Church of England Newspaper* ait suggéré qu'un vaste site archéologique, récemment découvert à Londres, pourrait contenir les vestiges d'une église chrétienne pré-augustinienne. Ce site, près de la tour de Londres, laisse supposer un bâtiment d'environ cent mètres de longueur, cinquante mètres de largeur et trente-trois mètres de hauteur. Les fouilles indiquent un bâtiment d'un dessin similaire à celui de l'église de Sainte-Thècle à Milan, mais un peu plus large. Pour comprendre la signification de cette église britannique, on peut la comparer à l'église de Sainte-Thècle, qui était la plus grande de ce qui était, à cette époque, la capitale de l'empire romain.

Il semble vraisemblable que cette église britannique fut construite aux alentours de 350 à 400 et fut probablement détruite pendant les invasions anglo-saxonnes du V<sup>e</sup> siècle. Ce serait une fantaisie attrayante d'imaginer cette église avec ses mosaïques et ses fresques comme étant la première église de Londres dédiée à saint Paul, rendant ainsi compte de la persistance, jusqu'à ce jour, du lien supposé entre l'apôtre et cette ville.

A Calleva Atrebatum, près de Silchester, des ruines ressemblant à celles d'une église peuvent aussi avoir été un lieu de culte chrétien primitif. L'état des ruines indique un bâtiment encore en usage bien après la fin des temps prospères de l'occupation romaine et même dans les temps difficiles, quand les chrétiens de Calleva n'avaient plus les moyens de réparer leur église. D'autre part, des ruines à Lullingstone, dans le Kent, indiquent l'existence d'une villa avec une chapelle privée, laquelle, au cours des temps difficiles, fut transformée pour être conforme aux besoins de la communauté chrétienne élargie.

Quand les razzias des Saxons prirent fin, une période de calme s'installa en Angleterre et les envahisseurs païens avaient tendance à éviter les villas romaines désertes, ces souvenirs spectraux d'un âge passé et, en grande partie, oublié. Il y a, cependant, quelques traces de bâtiments saxons érigés sur d'anciens sites romains. Se pourrait-il que les Saxons, après leur conversion au Christianisme, aient activement recherché les lieux qu'ils avaient autrefois évités, précisément parce que ces bâtiments romains étaient les signes d'une ancienne occupation chrétienne ?

Les dernières années du IV<sup>e</sup> furent des temps troublés pour la Grande-Bretagne. L'Empire en pleine confusion, la Grande-Bretagne se trouve sans défense et à la merci des pirates en maraude venant de l'Europe du Nord et de l'Irlande. Une telle incursion de pirates fut à l'origine de la longue carrière d'un jeune chrétien brittonique, l'un des premiers d'un grand nombre qui, dès lors, porteraient la foi chrétienne à bien des pays au-delà des mers.

L'histoire commence dans un lieu appelé dans les manuscrits *Bannavem Tabernae*. Personne ne sait exactement où cela se situe, mais là vécut un diacre chrétien appelé Calpurnius qui travaillait comme décurion, un fonctionnaire du gouvernement local. Son père, avant lui, avait été un prêtre chrétien. Un fils naquit à Calpurnius, probablement dans le troisième quart du IV<sup>e</sup> siècle. Il lui fut donné le nom non romain de Succat au moment de sa naissance et le nom romain d'Imigonus au moment de son

baptême. Sa famille semble avoir été aisée et le garçon avoir eu une éducation moyenne.

La tragédie commença quand Imigonus avait tout juste seize ans. Un raid éclair de pirates irlandais ravagea le foyer de Calpurnius. Ses parents ne furent pas tués mais le jeune Imigonus fut enlevé et vendu en esclavage dans l'actuel comté d'Antrim au nord-est de l'Irlande. Le « roi mineur » dont il fut alors l'esclave, ayant probablement eu connaissance par ses ravisseurs des origines sociales du garçon, l'envoya garder les porcs royaux et lui donna un nouveau nom pour exprimer son mépris : Particius.

Pendant sept longues années, le jeune homme subit sa captivité avant de pouvoir s'enfuir, d'abord en Gaule et, finalement, retourner à la maison de son père en Grande-Bretagne. Malgré les incursions de pirates, il trouva ses parents encore vivants dans leur vieille maison, l'ayant réparée comme ils l'avaient pu après leur terrible expérience avec les pillards envahisseurs. Ce qui est important pour nous c'est que nous pouvons inférer à partir de ce détail que, malgré toutes les difficultés auxquelles ils avaient à faire face, les chrétiens en Grande-Bretagne, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, tenaient encore fermement à leur foi et à ce qu'ils avaient pu conserver de la civilisation romaine.

Patrick, connu plus tard comme l'apôtre de l'Irlande, se rendit en Gaule où il passa les trente années suivantes à préparer ce qu'il avait compris être sa mission, la conversion de l'île appelée Hibernia, le pays des Irlandais. Je parle de la conversion des Irlandais mais il serait probablement plus juste de voir, comme raison initiale de la mission, le désir de la part de l'évêque Germain d'Auxerre de corriger les erreurs qui semblaient s'être propagées parmi les chrétiens qui étaient déjà en Irlande, aussi bien que parmi les chrétiens de la Bretagne insulaire.

Il y a des indices en faveur d'une communauté pré-patricienne en Irlande autour de Bandon dans le comté de Cork. Qui étaient ces premiers chrétiens irlandais ? Pour l'instant nous n'avons pas les moyens de le savoir mais, ayant à l'esprit les liens très forts entre l'Irlande et la Méditerranée - ce qui est encore vrai de nos jours - il ne serait pas déraisonnable d'avancer l'hypothèse que les Irlandais eurent connaissance de la Foi par les marchands orientaux venant d'aussi loin que l'Égypte ou la Syrie. Quand Patrick retourna en Irlande, il ne semble pas être allé auprès des communautés chrétiennes déjà établies. Est-ce que ces premiers chrétiens irlandais montraient déjà la forte indépendance qui deviendrait plus tard la marque du Christianisme irlandais et écossais, allant jusqu'à tenir Patrick à l'écart ? Ou peut-être était-ce Patrick qui, à la première occasion, voulut réaliser ce qu'il avait projeté de faire en Irlande : rejoindre aussitôt que possible le comté d'Antrim afin de confronter ses ravisseurs avec l'Évangile ?

On dit que le roi qui s'était moqué de saint Patrick eut si peur de lui qu'il mit fin à ses jours. Patrick ne se contenta pas, cependant, de disposer d'un des « rois mineurs » d'Irlande, mais poursuivit sa mission jusqu'à ce qu'il ait mis au défi *l'Ard Righ*, le Haut-Roi d'Irlande lui-même.

La bataille pour l'âme de l'Irlande eut lieu aux alentours du temps de Pâques qui, par hasard, concordait avec certaines cérémonies païennes. Une de celles-ci était le feu nouveau à Tara, qui ne devait être allumé par nul autre que le Haut-Roi lui-même. Pour défier cette coutume et l'ordre du roi, Patrick construisit et alluma son propre feu sur la colline de Slane en honneur du Christ le vrai Haut-Roi, *l'Ard Righ* du ciel et de la terre. Dans la confrontation qui suivit, le Haut-Roi et les druides furent convaincus par l'Évangile et furent baptisés au nom de la Sainte Trinité. La foi s'étendit comme le feu et, quand Patrick s'endormit dans le Seigneur, toute l'Irlande était chrétienne. C'est, en

tout cas, l'histoire. Il doit être admis, cependant, que cela ressemble tellement à la confrontation entre Elie et les prêtres de Baal que, même si cela a ses origines dans un événement historique, cela ressemble à une nouvelle tentative des Celtes d'enraciner leur propre histoire dans l'Ancien Testament, ce qui arrive si souvent dans la littérature des Chrétientés celtiques.

Il n'y a pas de raison de penser que le Christianisme de Patrick ait été autre que le courant principal de la pratique et de l'organisation de l'Église occidentale. Lui, et ceux qui comme lui avaient la tonsure latine, pensaient que l'Église devait être organisée selon le système diocésain romain. Mais l'Irlande était un pays sans ville, sans système sophistiqué de voies de communication et sans gouvernement centralisé. Dans un tel contexte, le système diocésain impérial ne pouvait pas fonctionner. En moins de cent ans, le diocèse romain, s'il n'avait jamais existé en Irlande, fut remplacé par une Église fondée sur les communautés monastiques. La tonsure latine fut remplacée par un style de coiffure propre aux moines irlandais. L'Église irlandaise était entrée dans une phase de son développement qui aurait une influence s'étendant bien au-delà de la verte île d'Erin !

Je pense qu'il faudrait cesser de parler de la chrétienté celtique comme d'un tout cohérent. Comme nous le verrons, l'Église celtique en Irlande et en Ecosse, avait une histoire très différente de l'Église celtique en Angleterre et au Pays de Galles, et si nous avons le temps d'en donner seulement un aperçu, nous verrons que l'histoire de l'Église celtique en Bretagne est encore différente.

Bien qu'il y ait eu des différences marquées entre les Églises dans les divers pays celtiques, elles avaient cependant des caractéristiques communes, lesquelles leur permirent de se développer selon des voies qui les amèneraient, finalement, à entrer en conflit avec le courant principal de la Chrétienté occidentale. Je me demande souvent si ce n'est pas pousser l'imagination trop loin que de voir le processus d'indigénisation radicale qui eut lieu chez les Celtes, débiter dans la communauté chrétienne primitive du comté de Cork (le Christ peut y avoir été connu par des sources provenant de plus à l'est que Rome).

Tournons maintenant notre attention vers ce qui se passait au nord du mur d'Hadrien qui était, à l'époque glorieuse, un des lieux les plus dramatiques de la Grande-Bretagne romaine où se tapissaient, selon l'imagination romaine populaire, les tribus indomptées de la Calédonie. Après que Maxime ait retiré les armées romaines de la Grande-Bretagne, dans une tentative de s'acheter un bref moment de gloire, les légions du Christ tentèrent ce que les légions de l'empereur n'avaient jamais pu faire : la conquête des prétendus « hommes peints », les Pictes.

Il est vraisemblable, du moins dans les parties sud de ce qui fut appelé plus tard l'Ecosse, que la population était mélangée et qu'il y ait eu une présence chrétienne à une date très reculée. Cela pourrait être vrai dans la région de Whithorn, dans le Galloway, ce qui laisserait supposer que la figure assez floue à laquelle on se réfère habituellement comme étant saint Ninian, peut très bien avoir rempli sa mission dans un champ où la graine avait déjà été semée. Certaines légendes voudraient que Ninian ait reçu son ordination à Carlisle et d'autres à York. Quelques-uns voudraient même qu'il ait été ordonné par les mains du pape latin à Rome ! Certains disent que Ninian a appris son Christianisme auprès de saint Martin de Tours. Que Ninian ait appris la foi de saint Martin ou de toute autre source, en moins de quatorze ans après le départ de Maxime de la Grande-Bretagne, le Christianisme semble avoir progressé d'une simple présence à un fait établi dans la vie dans le Sud-ouest de l'Ecosse. Selon Bède, l'église

construite par Ninian à Whithorn était en pierre, quelque chose de suffisamment inhabituel parmi les Celtes pour être noté. C'est aussi Bède qui nous dit que l'église était dédiée à saint Martin, ce qui la date après 397.

Ecrivant au XII<sup>e</sup> siècle, Aelred (dont l'oeuvre doit être considérée avec respect parce qu'il fait état de sources anciennes - y compris Bède, généralement fiable mais souvent détourné) insiste sur le fait qu'il y avait un lien étroit entre Ninian et Martin, lien qui est peut-être indiqué par le nom populaire de l'église de Ninian - *Candida Casa* - la maison blanche. *Candida Casa* fut le premier centre de prière chrétien enregistré en Ecosse. Bien que la *Candida Casa* ait disparu depuis longtemps, les fouilles archéologiques sur le site ont fourni de plus en plus de renseignements sur ceux qui vivaient là.

Les preuves actuelles semblent indiquer une communauté celtique qui continue à garder de fortes influences romaines. A côté de cela, il semble y avoir eu un flux continu de Scandinaves, non pas des Vikings en maraude mais des gens heureux de s'installer et de s'intégrer à leurs voisins romano-celtiques. C'est une image des hommes du Nord assez différente de celle de l'imagination populaire, mais une image vraisemblablement plus proche de la réalité. D'autre part, l'Irlande n'étant qu'à quelques miles de l'autre côté de la mer depuis le Galloway, il est difficile d'imaginer qu'il n'y ait pas eu de communication entre les deux communautés, favorisant le mélange des coutumes et des idées.

Un peu avant Patrick et Ninian, un autre Britton, aux origines obscures, fit sentir sa présence, cette fois non pas dans les coins reculés du monde civilisé, mais au cœur de l'Empire, à Rome même.

Certains suggèrent que le nom de cet homme est la forme grecque de *Morgan*, le « né de la mer ». D'autres le feraient appartenir à la couche sociale la plus romanisée de la partie la plus romanisée de la Grande-Bretagne. Nous savons qu'il n'a jamais reçu les saints ordres, mais certains le disent moine d'un monastère irlandais. En tout cas et, apparemment sous l'influence du goût notoire des Celtes pour la pérégrination, il quitta ses rives natales pour Rome, probablement au tout début du V<sup>e</sup> siècle, pour ne jamais retourner dans ces îles.

Il s'y rendit à Rome, peut-être pour étudier le droit mais quelle qu'en soit la raison, les circonstances auront tôt fait de lui dicter un autre champ d'action. Il fut outré par le laxisme moral de la Ville Eternelle d'une part, et par le déterminisme augustinien d'autre part. Il est dit que quand il entendit un ami lire à haute voix, dans les *Confessions* de saint Augustin, récemment publiées, les paroles : *Donnez ce que vous commandez et commandez ce que vous voudrez*, il s'écria de désespoir : *Je ne peux le supporter !* Il avait une haute considération pour ce qu'il pensait être le vrai pouvoir de la nature humaine et ne partageait pas la vieille idée de la faiblesse humaine. D'autre part, il n'acceptait pas une religion qui invaliderait la responsabilité humaine et chargerait Dieu de la culpabilité de l'homme.

Cependant, Pélage, car il s'agit de lui, semble avoir été un homme de caractère facile et placide, mais il se trouva associé avec un certain Célestius, probablement un compatriote, qui semble avoir été d'un tout autre caractère. Quand, en l'an 440, Rome fut mise à sac par les Goths, Pélage partit pour la Palestine où il fut très bien reçu, tandis que Célestius s'attardait à Carthage, cherchant l'ordination et probablement savourant la perspective d'une confrontation avec Augustin. Après plus de huit années de controverses et de rancœur, l'Église occidentale condamna formellement la prétendue hérésie pélagienne. Les Églises d'Orient semblent avoir considéré toute

l'affaire comme une tempête dans un ciboire occidental, mais les échos de la controverse traînèrent dans l'Église latine pendant des siècles et continuent peut-être encore à ce jour. Pélage disparut rapidement de la scène. Après avoir été brièvement impliqué avec Nestorius à Constantinople, environ dix ans plus tard, Célestius disparut à son tour de l'histoire et fut rapidement oublié.

Pélage est le seul théologien majeur issu de l'Église des Brittons, mais il ne faut pas en conclure que ses vues représentent la théologie de l'Église britannique.

Bien que le petit livre *De la vie Chrétienne (On the Christian Life)*, écrit par Fastidius entre 420 et 430 pour sa *Delectissima Soror*, Lady Fatalis, semble citer plus ou moins directement Pélage (et les idées pélagiennes avaient suffisamment pris en Grande-Bretagne pour qu'en 428 les autorités ecclésiastiques demandent de l'aide au continent européen pour déraciner l'hérésie), il me semble que le pélagianisme fut introduit en Grande-Bretagne de l'extérieur et ne reflétait pas la théologie britannique. Pélage lui-même ne retourna jamais en Grande-Bretagne, vivant ses derniers jours obscurément quelque part dans les régions orientales de l'Empire. Cependant, comme l'indiquent les écrits de l'évêque Fastidius, les idées de Pélage vinrent se répandre dans son pays natal.

La Grande-Bretagne, à cette époque, était un refuge idéal pour les fugitifs de l'Europe continentale, le gouvernement central étant presque sans pouvoir dans la province britannique. Dès le début du V<sup>e</sup> siècle, le gouvernement romain direct avait cessé d'exister en Grande-Bretagne, et ainsi quiconque étant en conflit avec le gouvernement ou l'Église de Rome, pouvait s'établir en toute sécurité dans ces îles, à l'abri de la persécution ou de la punition. Bien que les liens avec le gouvernement central aient disparus, l'Église, les formes de gouvernement locales et les structures sociales étaient encore essentiellement romaines, rendant la Grande-Bretagne assez attrayante pour y être exilé. Ainsi, quand en l'an 421, des décrets furent émis contre les pélagiens, quelques-uns traversèrent la Manche pour s'établir en Grande-Bretagne. À l'abri de l'ingérence de l'évêque de Rome et dans un environnement agréable, ils commencèrent à enseigner leurs nouvelles idées aux chrétiens de Grande-Bretagne.

Les chefs de l'Église britannique virent les nouveaux arrivants comme une menace directe pour toute la structure de la foi chrétienne :

- si la grâce du Christ n'était pas nécessaire pour être sauvé ;
- si l'humanité n'avait pas hérité de la malédiction contre Adam ;
- si l'homme, par sa propre volonté, pouvait vivre libre du péché ;
- si le baptême n'était plus nécessaire pour laver le péché et n'était plus le signe de l'incorporation dans le Christ, alors que restait-il ?

Les arguments du pélagianisme étaient à la fois plausibles, attrayantes et extrêmement difficiles à contrer, et les évêques britanniques étaient sans défense dans les débats avec ceux qui enseignaient cette nouvelle doctrine. Ces hommes, pour mériter le bannissement de Rome, avaient dû avoir une place prépondérante dans l'expansion du pélagianisme. Le danger était si grand que les évêques britanniques se tournèrent vers l'Église de Gaule pour y trouver assistance.

Cependant, à cette époque, schisme et hérésie n'étaient pas les seuls dangers auxquels devait faire face l'Église britannique. Quand les évêques firent appel à la Gaule pour demander de l'aide, en l'an 428, le bouclier romain, qui avait protégé leur paix pendant près de quatre cents ans, avait disparu depuis longtemps. Les maraudeurs saxons venus d'Allemagne et les pirates d'Irlande ravageaient les côtes britanniques et les Pictes traversaient le mur d'Hadrien et dévastaient vers le sud en toute impunité.



Quand l'aide arriva, elle vint sous la forme de quelqu'un d'une part capable d'argumenter et de vaincre les hérétiques pélagiens, d'autre part assez fort pour remonter le moral de l'Église et de l'Etat pendant ces temps difficiles. Parmi les légendes, il est possible de se faire une image de Germain. Il venait d'une bonne famille, son père Rustique et sa mère Germonilla étant de rang noble. Le garçon, nommé d'après sa mère, alla à l'école à Lyon avant d'aller étudier le droit à Rome. Quand il eut terminé ses études, il se maria et débuta une carrière militaire, rapidement promu au rang de duc. Comme il n'y avait que six hommes de ce rang dans toute la Gaule, Germain devait être un soldat remarquable.

On dit que Germain, grand chasseur, avait une façon particulière d'exposer ses trophées. Sa coutume était de suspendre les têtes des animaux qu'il avait tués dans un vieux poirier de son jardin. Amator, alors évêque d'Auxerre, en voyant cet arbre, et craignant sans doute que les trophées suspendus fussent les restes d'animaux sacrifiés dans la survivance d'une quelconque religion païenne, fit des remontrances à Germain qui, bien entendu, n'en fit aucun cas.

L'évêque prit l'affaire en main, très littéralement, et abattit l'arbre lui-même. Germain en fut furieux et menaça de tuer l'évêque. Cependant Amator n'en avait pas fini avec Germain, et ordonna qu'on le saisisse et qu'on lui donne la tonsure cléricale, de force si nécessaire. Amator déclara qu'il n'y avait personne mieux que Germain pour le remplacer comme évêque et le nomma son successeur.

Devenu à partir de ce moment une figure dévote, austère et érudite, Germain fut choisi pour extirper l'hérésie de Grande-Bretagne et d'Irlande. Ce fut à Verulam, associé au protomartyr Alban, que la confrontation finale avec les hérétiques pélagiens eut lieu. Comme dans les assemblées d'évêques en Orient, et comme dans les discussions à Rome, les arguments des hérétiques, aussi attrayants et plausibles qu'ils aient pu paraître, ne tenaient pas debout en face des enseignements scripturaux et orthodoxes de Germain. Mais Germain fit mieux que les évêques orientaux, ou même que le pape romain lui-même, car l'issue de cette discussion fut l'abjuration et la conversion des hérétiques à la vraie foi.

Nous n'avons pas le temps ici de nous attarder sur les triomphes de Germain, qu'ils soient spirituels ou militaires, historiques ou légendaires. Il est suffisant de dire que non seulement il renforça assez le moral des Britanniques en leur rendant la confiance en leurs propres traditions et réussites pour qu'ils soient victorieux des hérétiques, mais, pour la première fois en bien des années, qu'ils chassent les ennemis qui ravageaient leurs terres. Lorsqu'Augustin arriva de Rome un siècle et demi plus tard, ils furent fort mécontents de ce qu'ils considéraient être une intrusion intempestive et furent assez forts pour lui tenir tête.

Sous la direction de Germain, la lutte des Britanniques pour survivre face aux Saxons s'identifia avec la défense de la foi chrétienne. Plus tard dans le siècle, quand les Pictes se révélèrent un plus grand danger que les Saxons, les Britanniques, au désespoir, appelèrent au secours leurs anciens ennemis et persécuteurs. Au début, tout sembla bien aller mais, inévitablement, les Saxons se retournèrent contre les Britanniques et le danger venu de l'intérieur se révéla plus grave que celui venu de l'extérieur. Les Saxons et leurs alliés les Angles, non plus des pillards, mais des fermiers établis sur les riches terres du sud-est, prouvèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur férocité et de leur cruauté. Ils détestaient tant les Britanniques et leur gentil Dieu d'Amour, que la barbarie et le paganisme ne pouvaient vraisemblablement que gagner la partie. En face des ténèbres païennes, beaucoup de Britanniques désertèrent

leurs églises et s'enfuirent vers l'ouest et le nord, au Pays de Galles et aussi loin que le sud de l'Ecosse.

Maintenant, plus que jamais, la cause du Christ et les tentatives de défense de leurs foyers ne firent qu'un dans le cœur des chrétiens britanniques qui restaient. Malgré les traditions tardives qui disent le contraire, leur retraite ne fut pas totale et la résistance britannique fut, à la fois, entêtée et efficace. Par exemple, ce fut en l'an 446 que le roi britannique Vortigern demanda l'assistance des Saxons, lesquels, onze ans plus tard, se retournèrent contre les Britanniques, mais les Saxons mirent trente-quatre ans pour défaire la garnison britannique du vieux fort romain de Penvesey. Malgré un flot constant de renforts, ce fut seulement au bout de cent quatorze ans de guerre sans répit que les Saxons purent étendre leur emprise aussi loin qu'Aylesbury et ce ne fut qu'en l'an 577 que les grandes villes du sud-ouest : Bath, Cirencester et Glouster tombèrent. Le Pays de Galles, le Devon, la Cornouailles et une partie du sud de l'Ecosse résistèrent.

L'histoire de ces années terribles est écrite dans la *Chronique Anglo-Saxonne* (*Anglo-Saxon Chronicle*). A cette époque aussi se rattache le livre *De la Destruction de la Bretagne* (*Of the Destruction of Britain*) écrit par celui qui fut, plus tard, connu sous le nom de Gildas le Sage. Gildas était à la fois profondément religieux et patriote, inflexible dans son attitude contre l'ennemi saxon et les collaborateurs britanniques. Il tint l'entente de Vortigern avec les Saxons comme une trahison aveugle de la foi chrétienne. La violence de ses écrits respire l'angoisse et le désespoir de la Grande-Bretagne du VI<sup>e</sup> siècle. Dans ses écrits, nous voyons les horreurs de la guerre par lesquelles le travail de civilisation des siècles était gratuitement détruit.

Gildas décrit la lutte non seulement pour un territoire, mais pour la survie du Christianisme lui-même. Son livre se termine par une note étrange et tantalissante avec référence à un triomphe britannique final. Gildas ne nous dit rien des événements conduisant à la dernière bataille, ni sa date, ni le nom du commandant britannique vainqueur. Il n'est même pas possible de savoir où la bataille eut lieu. Ce que nous savons, c'est que, au moment où Gildas écrivait, une génération avait grandi, oubliant et la bataille et ce dont elle les avait délivrés.

Ecrivant au début du IX<sup>e</sup> siècle, Nennius raconte plus ou moins la même histoire, mais il nomme le général victorieux. C'est, bien sûr, Arthur, qui n'est pas un roi dans cette version de l'histoire, mais le *Dux Bellorum*, le « Chef de guerre ». Que Gildas ne l'ait pas nommé peut, probablement, être expliqué par la légende selon laquelle l'un de ses frères, fut tué par Arthur, son ennemi déclaré. L'histoire a une fin heureuse cependant, la réconciliation d'Arthur et de Gildas lequel vécut une partie de sa vie à Glastonbury avant son repos final en Bretagne armoricaine.

Ce qui est frappant dans la lutte des Britanniques contre les Saxons est le rôle de plus en plus important joué par le Christianisme. Selon Nennius et d'autres auteurs de cette époque, Arthur allait en bataille en portant la croix et une icône de la Vierge Marie. La notion de nation était encore à venir. Dans cette lutte, le peuple se battait pour sa religion et pour sa propre survie.

Le renouveau sous Arthur ne fut qu'un répit. Les rois et les chefs de l'Église ignorèrent les voix des hommes comme Gildas, la foi pâlit à nouveau et le moral du peuple chuta. Le Christianisme britannique fut presque perdu et l'histoire presque finie, mais l'Église des Brittons s'accrocha aux montagnes et aux vallées du Pays de

Galles où, jusqu'à ce jour, l'ancienne langue brittonique survit et les anciennes traditions chrétiennes sont conservées dans la poésie et le chant.

En Irlande aussi, bien sûr, la lumière de la foi continua à brûler. Vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, en vint un certain Colum Cille qui débarqua sur la côte ouest de ce qui est maintenant l'Ecosse, remboursant ainsi la dette de l'Irlande au lieu de naissance (probable) de Patrick et revitalisant l'oeuvre commencée par le quasi-légitime Ninian, par Brendan, Finbarr et d'autres saints comme eux.

Colum Cille - ou Colomba - naquit à Gartan en Donegal vers 521, descendant par son père du renommé roi-pirate Niall des Neuf Otages.

Colum Cille commença ses études avec Finian de Moville et les continua plus tard avec le plus renommé Finian de Clonard. Il débuta son ministère apostolique presque immédiatement, fondant - selon la tradition - des monastères à Derry en 545, et à Durrow en 550, et tout ceci avant même son ordination au sacerdoce, événement qui n'eut lieu qu'en 551.

On ne sait pas clairement pourquoi cet homme, un des premiers d'Irlande qui, s'il l'avait voulu, aurait pu être *Ard Righ* (Haut-Roi) a fait voile vers l'est pour commencer sa mission en Ecosse. Peut-être n'est ce rien d'autre que l'impossibilité de rester en place qui atteint chaque Celte ; peut-être était-ce aussi parce que les Scots étaient déjà en mouvement depuis l'Ulster pour s'établir sur les rivages de ce pays auquel ils devaient donner leur nom. La région où ils s'établirent fut appelée par eux : Dal-riada, en souvenir de la mère-patrie qu'ils avaient laissée derrière eux.

Quelles qu'en soient les raisons, douze ans après son ordination, Colum Cille traversa la mer pour s'établir sur l'île d'Iona. Sur cette belle petite île, il établit le plus célèbre de tous les monastères celtiques, qui devint le centre d'une activité missionnaire considérable parmi les Pictes, parmi les colons irlandais de la côte ouest d'Ecosse et parmi les tribus païennes des Anglais du nord.

Colum Cille et ses moines se déplaçaient beaucoup, apportant l'Évangile au large, presque certainement en Irlande et peut-être aussi loin qu'en Amérique du Nord. Des liens très forts furent maintenus avec l'Irlande et avec les Brittoniques du Pays de Galles, et il semble même qu'il y ait eu quelques contacts avec le chef d'Église qu'ils nomment l'Abbé de Rome ! Colum Cille, une figure de chef dans l'histoire de l'Église celtique, mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, en l'an 597, l'année fatale de l'arrivée de « l'autre » Augustin en Angleterre.

Il est presque impossible de connaître l'étendue du ministère de Colum Cille, puisque la plupart des histoires à son sujet sont presque sûrement légendaires. Il semble avoir rendu visite au roi picte Brude à Inverness, par exemple, mais il est plus probable que cette visite ait eu une signification plus politique que missionnaire. Il serait peut-être plus sûr d'inférer que l'activité missionnaire attribuée à Colum Cille dans les légendes appartient davantage à l'influence d'Iona s'étendant graduellement sur plusieurs années.

Il me semble que si nous devons trouver une Église celtique quelque peu différente d'une Chrétienté celtique plus étendue, ce serait dans cette communauté établie à Iona, celle-même qui devait se brouiller avec le Christianisme romain au synode de Whitby. S'il n'y a jamais eu une forme de Chrétienté celtique, organisée et structurée, celle établie à Iona, et dont Colum Cille était la figure centrale, a pu être celle-là. S'il n'en fut pas ainsi, il est difficile de voir comment, autrement, cette île minuscule, et sa petite communauté monastique, perdue dans la mer, ait pu avoir un

tel impact sur la religion et la politique de son temps, au point que nous en percevions encore l'écho à ce jour.

Nous ne savons que peu de chose de la vie d'Église de ces chrétiens d'Iona. Le peu que nous en connaissons semble beaucoup plus proche de la vie monastique en Egypte et en Ethiopie que du monachisme cloîtré du Moyen Age tardif.

Le monastère était souvent installé dans un lieu difficile d'accès, très souvent une île. Les gens de la région essayèrent de se joindre au culte des moines lors des grandes fêtes - il n'était pas question, en ces temps-là, d'aller à l'église tous les dimanches ! Le centre de l'établissement monastique était le lieu où était enterré l'ermite ou le missionnaire qui avait introduit le Christianisme dans la région et, autour de lui, étaient inhumés les frères de la communauté quand leur tour était venu d'être enlevés dans la gloire - rappelons-nous l'histoire de la mort de Kentigern. L'autre centre de la communauté monastique était l'église, non pas un grand bâtiment impressionnant, mais une construction plutôt petite, juste assez grande pour l'usage de la communauté. Quand les voisins venaient se joindre aux moines pour un office, ils devaient se tenir dans l'enclos entourant l'église. Que faisaient alors les gens pendant que les moines célébraient les Mystères à l'intérieur ? Il est impossible pour nous de le savoir maintenant, mais il se pourrait que l'amour des gens des Hautes Terres d'Ecosse pour la psalmodie vienne de la coutume de leurs ancêtres de chanter les Psaumes en plein air tandis que les moines célébraient à l'intérieur.

Entre-temps, au sud de la Grande-Bretagne, en même temps que les Brittoniques se faisaient refouler vers l'ouest, leur foi étant la seule chose qui pouvait les garder unis, les envahisseurs païens consolidaient leurs gains territoriaux. Au fur et à mesure que la nouvelle de la résistance faiblissante des Brittoniques arrivait au pays d'origine des Saxons, de nouveaux envahisseurs arrivaient en Grande-Bretagne, envahisseurs qui ne connaissaient rien du gouvernement et de l'ordre romains et se désintéressaient des restes pathétiques de la civilisation romaine dans les terres qu'ils avaient arrachées aux Brittoniques.

Le premier des nouveaux royaumes fut le Kent, la région où les Saxons invités par Vortigern s'étaient établis. Plus tard, le royaume des Saxons de l'ouest, le Wessex, fut établi. Le troisième grand royaume païen, au nord de la rivière Humber, fut la Northumbria qui s'avéra être le plus puissant et le plus guerrier des nouveaux royaumes menant les autres dans la destruction des Brittoniques dès le début du VII<sup>e</sup> siècle. Parmi les royaumes plus tardifs, il y eut De-ira s'étendant depuis l'Humber jusqu'à York et Mercia, sur les bords des territoires encore occupés par les Brittons. Notons au passage que, bien que le roi de Mercia faisait remonter sa descendance au dieu Woden, il n'hésita pas à s'allier avec les chrétiens contre ses voisins païens quand il tenta d'agrandir son royaume.

Malgré de telles alliances occasionnelles, tous ces royaumes anglais demeuraient solidement païens.

Les Bretons, confinés comme ils l'étaient dans les collines et les vallées du Pays de Galles, dans la péninsule sud-ouest du Devon et de la Cornouaille, et aux limites sud de l'Ecosse, gardèrent leur foi vivante. Ils conservèrent leurs évêques. Leur liturgie était encore célébrée et l'antique savoir conservé dans les communautés monastiques. Mais le zèle ancien était mort. Aucune tentative pour convertir leurs voisins païens ne fut faite par les Bretons. Bède, un homme érudit et modéré, est plein de mépris pour ces chrétiens brittoniques, considérant comme l'un de leurs crimes les plus imprescriptibles qu'ils n'aient jamais prêché la foi chrétienne à leurs voisins saxons.

Bien que tout chrétien prie chaque jour d'être pardonné et de pardonner aux autres, c'était peut-être trop demander à ces chrétiens brittoniques de porter l'Évangile d'amour et de paix aux ennemis qui avaient détruit leur société et avaient massacré leurs familles et leurs amis. Les prêtres brittoniques, sauf là où l'influence irlandaise était forte, semblaient avoir peu de cœur pour quoi que ce soit d'autre que de demeurer avec leur propre peuple, se tenant de plus en plus éloignés du courant principal de la Chrétienté.

Avant l'effondrement de la Grande-Bretagne romaine, il y avait une communication régulière entre les chrétiens de ces îles et leurs voisins de l'Europe continentale, mais graduellement leurs contacts avec la Gaule et Rome devinrent de plus en plus difficiles. Je pense qu'il est possible, cependant, qu'on ait exagéré l'isolement supposé de la Chrétienté celtique vis-à-vis du courant principal, pour expliquer les différences qui se développèrent au fil des ans entre les Celtes et le reste de l'Église occidentale. On a des preuves que les Celtes commerçaient régulièrement, au moins les objets de luxe, avec l'Europe continentale et que des chefs d'Église et d'Etat, du moins ceux de l'Ecosse, visitèrent Rome au cours de ces années.

Cependant, je ne peux suivre ceux qui prétendent que l'Église celtique n'était, en réalité, qu'une partie de l'Église romaine et que Rome était tout autant le centre spirituel de la Chrétienté celtique qu'elle l'était pour les chrétiens dans le reste de l'empire d'Occident. Il est difficile de concilier une telle notion avec l'amertume de la réponse des Brittoniques à Augustin. L'organisation et les cultes très différents des deux Églises, les dates différentes pour la célébration de la Résurrection du Seigneur - après tout la figure la plus centrale de la religion chrétienne - ne peuvent non plus être écartés comme de vagues hoquets causés par la guerre et les difficultés de communication.

Il est impossible de sous-estimer l'importance des origines de la Chrétienté colombanienne en Irlande, un territoire qui ne fit jamais partie de l'empire romain et où l'influence romaine n'a jamais pu être qu'indirecte. J'en viens, de plus en plus, à la conclusion que les Chrétiens celtiques de la tradition d'Iona savaient exactement ce qu'ils faisaient quand ils agissaient différemment de leurs voisins européens. C'était délibérément qu'ils gardaient des manières et des traditions plus anciennes face aux changements qui s'opéraient dans le reste de l'Église occidentale sous l'influence grandissante de Rome. Je suis enclin à penser qu'ils se voyaient comme les dépositaires de la Vérité, étant presque seuls à garder vive la lumière de la foi et de la civilisation, au milieu de la nuit noire de la barbarie et de l'impiété qui les entourait. Ils étaient convaincus que, avec leurs anciennes et vénérables traditions, et leurs précieuses Ecritures, ils pouvaient et, si nécessaire, continueraient à tenir bien haute la Croix du Christ jusqu'au grand jour de son retour pour juger les hommes et les peuples.

Par l'usage fréquent de textes bibliques dans leurs écrits, par leurs psautiers et évangélistes merveilleusement enluminés, il apparaît clairement que les Ecritures jouèrent un rôle vital dans la vie religieuse des Chrétiens celtiques. Je pense que, en raison de leur isolement progressif du reste du monde chrétien, les Celtes firent de la Bible leur principale source d'autorité et d'inspiration. Je suggérerais que, bien que leur organisation ecclésiale se soit développée selon l'organisation sociale qu'ils connaissaient, les chrétiens celtiques ont fondé leur vie religieuse, en majeure partie, sur ce qu'ils lisaient dans la Bible.

Je voudrais aller encore plus loin et suggérer que le monachisme celtique fut plus vraisemblablement inspiré par la Bible que par les monastères de Syrie et d'Égypte. Je

ne dis pas que les monastères orientaux n'eurent aucune influence. Des références occasionnelles aux Egyptiens dans la littérature laissent entendre la présence de communautés monastiques fondées sur le modèle oriental, et les liens traditionnels de l'Irlande avec la Méditerranée confirment la possibilité d'une telle influence. Ce que je crois, cependant, c'est que l'influence principale sur les Celtes et le développement de leur interprétation distinctive du Christianisme, fut la Bible. Les chrétiens colombaniens avaient leur propre système pour interpréter les Ecritures et il est frappant de constater le peu d'utilisation qu'ils firent des textes d'auteurs qui, plus tard, seraient reconnus comme les Pères de l'Église.

La Chrétienté celtique ne connut pas une fin brutale au synode de Whitby, mais continua pendant des siècles, surtout dans les secteurs séculiers. Une visite à la cathédrale de Durham, par exemple, et un coup d'œil au culte de saint Cuthbert, laisseraient supposer que ce qui exista dans ces îles après Whitby, était probablement un curieux mélange de paganisme, de Chrétienté celtique primitive avec un léger vernis de Catholicisme !

Il n'y a pas très longtemps, j'ai visité la vieille église paroissiale de Govan dans la ville de Glasgow. Je me sentis très humble de visiter un endroit où un culte avait été rendu à Dieu, sans interruption depuis bien avant qu'Augustin n'arrive à Canterbury, venant de Rome, peut-être même avant que Colomba ne débarque à Iona. L'église est dédiée à saint Constantin, non pas à l'empereur guerrier (qui ne mérite probablement pas une place dans le calendrier des saints de toute façon), mais à un de ces obscurs saints celtiques qui ont prêché l'Évangile du Christ en Ecosse, en ces jours lointains. Le sarcophage du saint est toujours là, plus ou moins au même endroit depuis quatorze cents ans, au milieu de la communauté en prière. Cette église est située dans une région en grandes difficultés. C'est de cette église même que George MacLeod est parti pour Iona afin d'y rétablir la cathédrale et y fonder une communauté. Cette vieille église à Govan témoigne que la Chrétienté celtique ne fut pas une curiosité de l'histoire, mais l'expression d'une foi vivante et incarnée, et l'île d'Iona brille dans les eaux des Hébrides comme un mémorial de la chrétienté des Celtes.

Nous avons commencé en jetant un coup d'œil sur les rites baptismaux de l'Église celtique. Nous avons vu quelques-unes des traditions et des légendes des temps anciens et essayé de voir ce qui était distinctif dans leur façon de vivre la vie chrétienne. Ces chrétiens celtiques faisaient partie de l'Église universelle, plus consciente de son identité que Rome ou Constantinople. Bien que les chrétiens celtiques du Pays de Galles aient conservé beaucoup de ce qui était romain, les Irlandais et les Ecossais ont adapté leur organisation et leur culte aux circonstances, d'une façon qui pourrait être une leçon pour le reste de l'Église. Cela ne nous surprendrait pas que, dans le monde qui change si rapidement aujourd'hui, certains voient dans le Christianisme celtique le modèle suivant lequel l'Église peut s'adapter à un nouveau siècle et à un nouveau millénaire.

# Les missions celtiques en Europe

Conférence de Mgr Victrice

C'est un sujet très vaste que celui qui m'a été confié au sein de ce colloque, puisqu'il couvre une chronologie allant grosso-modo du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle.

Du point de vue de la géographie, sont concernés, non seulement la Gaule, ou mieux les Gaules, mais aussi toute l'aire celtique continentale, la Germanie, voire le monde slave de l'Ouest.

Le nombre des « missionnaires » celtes en Europe occidentale, dont beaucoup et même la plupart furent des saints, est considérable.

Il faut, à cet égard, savoir que le recensement des missionnaires celtes n'a jamais été effectué de manière systématique. Bien sûr, il convient de se garder d'un zèle annexionniste qui ferait voir des Celtes partout. Mais dans leur travail de recherche mené sur plus de dix ans, en vue de l'établissement d'un sanctoral occidental et oriental complet à l'usage de l'Église orthodoxe celtique, le père Mikael de la Sainte-Présence et M. Jean-Paul Griffon, ici présents, ont été amenés à re-découvrir la celtitude de bien des saints fondateurs, récupérés à partir du XI<sup>e</sup> siècle par la tendance romanisante. Sans compter les saints irlandais particulièrement « oubliés » par les sanctoraux continentaux.

Je crois que leur travail acharné, et qui est loin d'être encore achevé, est de nature à permettre de manière sûre de rendre à César ce qui est à César et aux enfants de Dispat, c'est-à-dire aux Celtes, ce qui fait partie de leur légitime patrimoine spirituel et historique.

Il faut dès l'abord noter qu'ici les mots « mission » et « missionnaires » peuvent prêter à confusion. Surtout si l'on se place dans l'optique qui fut celle des missions religieuses d'origine occidentale de l'époque moderne. Ces dernières, y compris les missions catholiques-romaines du jésuite Maunoir en Bretagne armoricaine au XVII<sup>e</sup> siècle, étaient des missions comportant un large arrière-plan de conquête ou de reconquête politique.

Dans les missions des temps dits modernes, le processus est classique : les troupes conquérantes asservissent physiquement, tandis que les bons missionnaires qui les accompagnent ou les suivent modèlent les esprits dans le sens de la culture censée être apportée sous couvert de « civilisation des sauvages » par les envahisseurs. Pensons aux malheureux Incas, Tibétains, Africains, Asiatiques, Irlandais et Celtes en général... Pensons à cette triade, ici fort peu celtique, de l'administrateur colonial, du missionnaire extirpateur de grigris et du trafiquant d'esclaves et de richesses autochtones...

Chez nos missionnaires celtes, en dehors de leur foi vécue jusqu'à l'extrême, de leur culture générale sur laquelle nous reviendrons et de l'attrait de leur sagesse sur les peuples, devenus spirituellement orphelins, auxquels ils se présentent, rien de semblable.

Le mot même de « missionnaires », que nous leur appliquons a posteriori et qui n'est pas exempt de connotations idéologiques, les eut peut-être d'ailleurs bien étonnés par ce qu'il compte aujourd'hui de systématique, et donc, je crois, d'étranger à l'esprit

celtique tel que nous pouvons le discerner. Et qui est moins organisateur et systématique que poétique ; c'est-à-dire inspiré et empirique.

Ces hommes, il y eut aussi de saintes femmes parmi eux, ne l'oublions pas, sont des chrétiens, convertis depuis plusieurs générations ou aussi des baptisés de fraîche date. Ils ne conçoivent pas le Christianisme comme une coloration, un décor de leur vie, mais comme l'essence même et la signification ultime de celle-ci.

Ils ne répandent pas une idéologie quelconque mais la Bonne Nouvelle qu'ils vivent eux-mêmes avec cette exigence de vérité vraie qui est l'apanage de toute jeunesse. Si l'organisation épiscopale classique, c'est-à-dire sur le modèle constantinien, centré autour de gros bourgs, au moins dans le sud de la Grande-Bretagne, est probable dans les deux premiers siècles de Christianisme, à l'instar de ce que nous observons en Gaule et ailleurs, ce n'est pas d'un tel terreau que sortent nos missionnaires.

Cela tient au fait que, pour la Grande-Bretagne, deux événements historiques surviennent au V<sup>e</sup> siècle, époque où précisément les missionnaires celtes prennent leur essor vers le continent.

En 407, les légions et l'administration romaine quittent la Grande-Bretagne du sud qu'elles occupaient depuis à peu près trois cent cinquante ans. De là une période de troubles et d'anarchie. Mais il y a plus : en 453, commencent les premières incursions anglo-saxonnes qui vont causer non seulement de grands désordres et des famines mais être à l'origine, du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, de migrations de populations apeurées vers le continent. C'est-à-dire principalement vers les côtes de la Manche et de l'Armorique.

Ces troubles vont amener les populations désemparées à se tourner vers l'Église, seule organisation encore vivante dans la tempête de ce temps. Ce pôle de rassemblement sera constitué non par des évêchés urbains, désorganisés par les invasions, mais par les monastères alors en train de s'implanter et de se développer sous les influences exemplaires venues, non de Rome, mais d'Égypte, de Palestine, de Cappadoce, de Syrie, d'Espagne et du sud de la Gaule, particulièrement Arles et Lérins.

De même, en Irlande, voit-on naître, en ce même début du V<sup>e</sup> siècle, et en relation avec ces mêmes pays, un mouvement de christianisation dont, dès 432, saint Patrick est le symbole prestigieux.

A propos de ces migrations vers le continent, peut-on penser que nos missionnaires qui, eux-mêmes, préféreraient s'appeler des « pèlerins » et nous reviendrons là-dessus, aient rempli, en quelque sorte, une fonction d'aumôniers des émigrants ? Cela est possible dans certains cas, mais là n'est pas l'essentiel de leur motivation de mise en route.

Ces hommes étaient, et c'est un trait culturel hérité du temps des grandes migrations indo-européennes, en recherche perpétuelle de maîtres auprès de qui s'instruire spirituellement, de lieux sacrés où l'on communique mieux avec le Ciel, ou plus simplement de lieux propices à l'œuvre solitaire ou collective de leur propre sanctification.

D'autre part, de quelle nature sont ces monastères de Grande-Bretagne et d'Irlande dont, pour la plupart, ils proviennent ?



On se tromperait en les imaginant, vus de l'extérieur, comme de grandes bâtisses, bien ordonnées, fonctionnelles, à la manière des riches monastères bénédictins que nous connaissons.

Ce sont plutôt, sur les hauteurs de préférence, pour « voir venir », des lotissements hétéroclites où, autour de la cellule du père abbé et d'une petite église sommairement édifiée en pierres sèches ou en bois, se regroupent des cabanes individuelles. Tout au plus, pour en fixer les limites, celles du *lamm*, voit-on autour un pourpris, constitué par une palissade ou un mur de pierres entassées et destiné à prémunir les moines contre les importuns, les bêtes sauvages et les brigands.

Mais pour autant, ces constructions hétéroclites, bâties à la hâte, sans esprit véritable d'établissement, sans souci d'apparence, à l'exemple des cellules du désert d'Égypte, sont aussi des lieux d'ordre spirituel et intellectuel. Ce sont même, dans la décadence morale et politique du temps, les derniers lieux de clarté et de connaissance héritées des temps préchrétiens et des âges classiques.

A tel point que les nobles y envoient leurs enfants pour y recevoir quelque éducation. Ajoutons que, dans ces monastères, le père abbé, élu par les moines, souvent évêque, regardé comme l'ombre de Dieu le Père dans sa juridiction, dans et hors du monastère, jouit d'une autorité indiscutée, et qu'un ordre impitoyable, librement consenti règne dans la vie de chaque jour.

Voici maintenant ce qu'avant de partir en pérégrination, nos missionnaires étudiaient : il y avait, bien sûr, les Écritures, les textes patristiques et ascétiques d'Orient et d'Occident qui déjà circulaient à travers le monde chrétien, la liturgie et, d'une manière générale, tout ce qui est utile à la vie de l'Église et à une spiritualité vivante.

Mais il y a plus : dans un temps fort tourmenté où, sur le continent, à cause des barbares, les arts de l'esprit étaient fort en péril, ce sont les monastères celtes qui étaient devenus les refuges de l'héritage classique, ce que l'on appelait les arts libéraux. C'est-à-dire : la rhétorique ou art oratoire, la grammaire latine mais aussi celtique, l'arithmétique, la philosophie.

Ce dernier terme incluait non seulement la philosophie, au sens grec et moderne, mais encore l'astronomie, la physique, la médecine, dans laquelle les plantes jouent alors un grand rôle thérapeutique, le droit, son esprit et ses applications pratiques, la géographie et encore bien d'autres domaines pratiques.

Ce terme de philosophie, recouvrant en fait un vaste domaine pragmatique, mérite d'attirer notre attention. Et voici pourquoi cette philosophie, à bien des égards et la spécificité chrétienne n'étant jamais perdue de vue, recouvre pour une bonne partie le champ des connaissances et attributions propres à l'ancienne classe sacerdotale d'avant la survenue du Christianisme telles que les avaient décrites César, Diodore ou Strabon parlant des Celtes.

On peut dès lors apercevoir que pour simple, voire fruste, qu'ait été leur style de vie, nos missionnaires étaient généralement issus de foyers de spiritualité et de savoir d'un très haut niveau.

Certes, nous pouvons penser qu'en ce temps le savoir était largement transmis oralement, mais comme saint Gildas ou saint Colomban lui-même et bien d'autres nous ont laissé des textes nombreux et remarquables, les monastères celtes devaient posséder de remarquables bibliothèques.

D'autant plus, nous le savons, que la copie des textes classiques ou des recensions écrites des traditions celtiques orales y étaient une activité importante accompagnée d'enluminures savantes.

Si, en Grande-Bretagne, la classe sacerdotale druidique ayant été décapitée par l'occupant romain - comme agit tout conquérant ayant des projets d'avenir -, la religion celtique ancienne avait perdu ses élites détentrices de l'*auctoritas*, il en allait de même en Gaule. Et dans ces deux contrées, l'archéologie et l'épigraphie tendent à nous montrer que le fait religieux ancien était devenu plutôt de la nature des dévotions populaires à fortes tendances thérapeutiques. Les saints à spécialités, plus nombreux dans toute l'aire celtique qu'ailleurs et jusqu'à nos jours ou presque, sont sans doute une survivance de cette particularité.

En Irlande, au contraire, l'absence d'occupation romaine fera qu'au <sup>v</sup>e siècle saint Pallade, saint Patrick le Grand et les autres apôtres de ce pays trouveront encore devant eux une tradition druidique vivante.

Beaucoup de nouveaux chrétiens, parmi les plus marquants, dont bon nombre vont devenir des abbés et des évêques illustres, sont issus de la classe des *filid*, en fait, une branche des druides, aèdes ou bardes, détentrice et narratrice de la saga du peuple et de ses chefs.

C'étaient des gens remarquablement instruits, dont les plus savants possédaient ce que j'appellerais les clés des récits mythologiques ou, mot que je préfère ici, fondateurs, irlandais.

C'est, grâce à ces *filid* devenus chrétiens, sans coupure radicale avec leur passé, contrairement à ce qui fut le cas sur le continent, par exemple, avec le zèle drastique d'un saint Martin, que ces récits, transmis aux premiers moines celtes de la génération suivante qui les notèrent, non sans parfois les censurer, nous sont parvenus en partie.

Habitué que nous sommes aujourd'hui à l'organisation logique voire administrative, il nous faut faire un effort pour saisir comment partaient les « pérégrins » vers le continent.

Ceux qui partaient ne le faisaient pas, comme on pourrait le croire, vu de loin, sous l'empire d'une sorte de caprice nomade.

Ils ne le faisaient, seuls ou en groupe - car il ne faut pas oublier, ce sont avant tout des contemplateurs de Dieu - qu'après avoir discerné les signes de la Volonté divine. Par des signes sensibles que de leurs anciens ils avaient appris à lire, mais aussi par cette impulsion profonde de l'être qui, comme la vocation sacerdotale ou monastique, est un appel irrésistible de l'âme où Dieu réside depuis le Baptême. Quelles que puissent être les données de la raison, rien d'autre en vérité que ce vécu métaphysique ne peut expliquer toutes ces étonnantes migrations apostoliques qui n'ont que bien peu en commun avec les migrations classiques de populations.

Certains sont évêques, d'autres prêtres ou diacres, souvent tout simplement moines, voire laïcs. Ne voit-on pas saint Gonery ou saint Tugdual emmener leur propre mère dans l'aventure ? L'une deviendra sainte Liboubane et l'autre sainte Koupaia.

Ceux qui ont été revêtus de la plénitude du sacerdoce, c'est-à-dire de l'épiscopat, ne sont pas désignés comme évêques pour un siège local comme on le conçoit dans le climat administratif de nos jours. Ils sont, comme l'étaient les disciples directs des Apôtres, des chargés de mission, des porteurs de l'Esprit qui les guide. Ils ne vont pas

vers une cité ou un royaume ; ils vont vers là où Dieu, dont ils lisent les signes, voudra les envoyer.

Bien sûr, il peut arriver, comme souvent, qu'ils aient en vue un pèlerinage au tombeau de quelque martyr ou de quelque confesseur illustre, voire auprès de quelque saint vivant, mais ils savent que partout sur leur chemin, ils annonceront la Lumière du Christ à ceux qui sont dans les ténèbres. Tous, évêques s'appuyant sur leur bâton, prêtres ou autres, savent d'instinct que leur rencontre avec les autres ne saurait être, en fin de compte, que partage et communication de la Bonne Nouvelle libératrice du Mal, partout où ils passeront.

Il en est, parmi eux, qui ont en vue, à cause des troubles de la Grande-Bretagne, non l'établissement de missions sur le continent, mais la découverte sur celui-ci d'un lieu où vivre une vie anachorétique à la manière de leurs devanciers d'Égypte, de Palestine ou d'Orient qu'ils connaissent et admirent.

Ceci est d'autant plus plausible pour eux qu'à cette époque, le continent est peu peuplé et couvert de forêts et de lieux déserts fort peu fréquentés, si ce n'est par des êtres subtils bienveillants ou malveillants à l'Homme et qui sont l'âme multiforme de la Nature.

Nous verrons ci-après qu'il est bien rare en fait qu'un ermite puisse demeurer longtemps solitaire sans finir, *nolens volens*, par attirer les foules.

Que ce soit d'Irlande, par le sud de celle-ci, ou depuis les royaumes de Grande-Bretagne, nos pèlerins de l'Absolu, seuls ou en petits groupes, traversent la mer de deux façons : d'aucuns prennent place à bord de navires de commerce ; d'autres, solitaires et plus audacieux ou confiants en Dieu qui les guide, ayant, comme on dit, le pied marin et une certaine expérience du corps à corps avec les flots, n'hésitent pas à se confectionner un coracle.

C'est l'embarcation, individuelle le plus souvent, la plus sommaire qui soit : sur un châssis de branches souples, fixées entre elles par des tiges d'osier, sont tendues des peaux graissées cousues ensemble. Le tout est lesté, au fond de l'esquif conduit à la rame, par une pierre plate ou une meule à grains.

Aujourd'hui encore, de telles embarcations sont utilisées par les Aïnous du Japon.

Outre le feu divin qui les habite, qu'emportent avec eux nos pérégrins ? Leur bagage est fort maigre : la tunique qu'ils portent, leurs sandales, s'ils ne vont pas pieds nus, un bâton de bois, en forme de tau ou de crosse de berger, et un sac de cuir dont, grâce aux biographies qui nous sont parvenues, l'inventaire est bientôt fait. Pour ceux qui ont reçu les ordres de la prêtrise ou de l'épiscopat : un petit calice de bronze et sa patène, un corporal, une table d'autel portative consacrée, en bois, une fiole de saint-chrême, un reliquaire, une étole. Les mieux organisés, et surtout ceux dont la mémoire était défaillante, emportaient en outre, recopiés par leurs soins avant leur départ, un psautier, un évangélaire, voire un petit missel. Toutefois, il faut noter que la plupart d'entre eux avaient appris par cœur le contenu de ces livres durant leur formation monastique. Car comme nous le savons, et c'est un des héritages du temps des druides, la mémorisation du savoir religieux philosophique et pratique était alors en honneur et constituait une partie non négligeable de l'éducation spirituelle et intellectuelle.

Aujourd'hui, quand nous voyageons, nous ne saurions nous mettre en route sans papiers d'identité, passeports, cartes de crédit et attestations de toutes sortes, dûment timbrés et tamponnés.

En ce temps-là, temps béni où la parole avait encore une valeur supérieure à la paperasse administrative, rien de tout cela n'était regardé comme indispensable. L'on ne connaissait ni les douanes sur les personnes ni les polices des frontières soupçonneuses. Il suffisait de dire : je me nomme ainsi, je suis de telle race ou de tel peuple.

Et au besoin, votre costume, votre langue ou votre accent attestaient de votre provenance ou de votre état.

Une question que l'on pourrait à juste raison se poser est celle de la langue : comment un pèlerin de cette époque pouvait-il communiquer avec ceux et celles qu'il rencontrait sur son chemin ? Parlons d'abord du latin. Celui-ci, de plus en plus corrompu avec les siècles qui passaient, demeurait pourtant la langue administrative, fiscale, notariale et d'Église. C'était la langue écrite, donc apte à transmettre ce qui était officiel, commercial. C'était la langue des voyageurs, des ambassadeurs, des chartistes, un peu comme à présent la langue anglaise.

Quoique parmi beaucoup d'insécurité sur les chemins, pour les personnes et pour les biens transportés, et ce depuis l'époque de la liberté gauloise proprement dite, la Gaule - bien plus étendue soit dit en passant que la France d'aujourd'hui qui prétend à tort en être la continuation - est loin d'être isolée. En plus des diverses migrations du temps, voyages et échanges intellectuels et commerciaux y sont constants. Le latin, langue urbaine, est donc très répandu.

Mais ici, il ne faut pas oublier non plus une autre langue bien plus populaire et profondément enracinée, surtout dans les campagnes. C'est le gaulois que, pour ma part, je préférerais appeler du terme plus générique de langue celtique. Voici le pourquoi de cette préférence : à cette époque les diverses variantes de l'idiome celte étaient beaucoup moins différenciées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Cette ramification est venue plus tard, du fait de l'isolement dû à des impérialismes et à des remous politiques plus tardifs.

Au prix de quelque effort, comme aujourd'hui entre les Bretons du nord et ceux du sud, un Irlandais, un Gallois, un Cornouaillais, un Armoricaïn, un Gaulois de Belgique, d'Auvergne, d'Helvétie, de Bavière, du Cotentin ou des bords du Rhin pouvaient encore sans doute s'entendre.

Rendus sur le continent, nos pèlerins de Dieu se subdivisent sans s'opposer en deux catégories. D'une part, il y a ceux qui vont vivre une vie érémitique. Et d'autre part, il y a ceux qui, itinérants, vont pèleriner longtemps avant de se fixer temporairement ou définitivement. Qui ira, par exemple au tombeau de saint Martin à Tours et à Lérins, le grand centre monastique de Provence, qui ira à Milan, sur la tombe de saint Ambroise, qui à Rome, sur la tombe des apôtres Pierre et Paul, qui ira voire jusqu'à la Thébàide d'Égypte, à Jérusalem ou en Cappadoce.

Les pèlerins arrivant en Bretagne ou en Gaule ne mettent pas les pieds dans une contrée ignorante du Christianisme.

Depuis le II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup>, et le début du IV<sup>e</sup> siècle, il y a bien déjà un Christianisme gallo-romain, illustré par de grands apôtres qui sont les fondateurs de beaucoup d'évêchés

qui survivront jusqu'à la fin de l'ancien régime ou jusqu'à nos jours mais romanisés. Je pense ici par exemple à saint Patern de Vannes.

Mais, depuis la fin du IV<sup>e</sup> siècle, ce Christianisme désormais reconnu et établi est principalement urbain.

Etabli, il l'est même parfois un peu trop car nombre d'évêques résidentiels ne sont-ils peut-être plus toujours à la hauteur de leur vocation.

En lisant attentivement les vies de nos Pères celtes, nous découvrons que ceux-ci n'ont qu'épisodiquement des rapports avec le clergé urbain en place. Celui-ci, bien installé dans ce qui survit tant bien que mal des structures coloniales romaines, voit souvent d'un oeil inquiet la survenue de ces spirituels habités par une profonde exigence évangélique et apostolique et qui risquent de les remettre en cause.

Cela peut faire penser à ce qui, de nos jours encore, se produit ici ou là quand des évêques d'Églises plus ou moins d'Etat, et un peu essoufflés, voient survenir, dans ce qu'ils pensent être leur territoire exclusif par la force de l'habitude, des hommes de plus grande foi apostolique, moins sensibles qu'eux-mêmes au confort de l'establishment.

Au temps des pérégrins celtes, il ne pouvait qu'en être de même. Et il devait déjà y avoir de ces mises en garde patelines, fulminées au prône du dimanche, contre les nouveaux venus et qui, hier comme aujourd'hui, devaient bien s'en moquer.

En fait, ce qu'ont en vue les missionnaires vagants, ce ne sont pas les villes où l'on s'amollit, mais bien les campagnes. Là où la foi chrétienne est encore presque totalement ignorée ; là où survit un paganisme résiduel, devenu plus croyance superstitieuse que système cohérent depuis la disparition de la classe des druides qui étaient l'âme de l'ancienne coutume. Les missionnaires celtes sont des hommes de front et de terrain et non des administrateurs d'arrière-garde. Dans leur ferveur efficace, ils ignorent, sans souci de diplomatie, les évêchés en place. Ils vont là où les attend la vigne du Seigneur qu'ils ont à défricher et à ordonner.

Peut-être, dans quelques cas, les missionnaires celtes sont-ils aidés par ce que nous pourrions appeler la logistique des immigrants de Grande-Bretagne déjà sur place, mais le plus souvent ils prêchent là où on les accueille.

Peut-être aussi, à la manière d'une carte d'entrée dans leur nouveau monde, font-ils état de certaines de leurs connaissances, comme la médecine, pour forcer un peu le respect de leurs interlocuteurs et leur permettre d'introduire ce qu'ils ont d'essentiel à faire connaître.

L'on a beaucoup souligné le côté grossier de ces époques dites barbares, leur côté chaotique. Certes, Rome et ses légions impitoyables avaient pu apporter la *pax romana*, l'organisation administrative, si étrangère aux Celtes, l'architecture, une langue écrite. Mais à quel prix ! De ce prix, les guerriers de Vercingétorix, luttant pour leurs libertés et leur culture, massacrés ou vendus comme esclaves jusqu'en Illyrie et en Egypte et parfois plus loin encore, leurs femmes et leurs enfants abandonnés aux prédateurs et à la famine, peuvent témoigner.

De ce prix encore, parmi tant d'autres, peuvent témoigner ces innombrables martyrs de tout l'Empire, et pas seulement ceux de Rome, dont la pensée et la vision du monde et du Ciel ne cadraient pas avec l'idéologie dominante. Ceux et celles qui, pour couronnement de leur indomptable obstination à suivre leur conscience, forment à jamais pour nous un rempart ami et exemplaire.

Les peuples du continent, rendus à eux-mêmes par l'effondrement progressif de la romanité et de sa sécurité aliénante et massifiante, devaient se souvenir encore, fut-ce de manière obscure, du temps de leurs anciens pères spirituels, ces hommes de la classe des druides, qui avaient réponse à tout, qui avaient assez de prestige pour être entendus de tous et dont ils étaient orphelins.

Or, il n'est que trop logique de penser que ces hommes venus des terres mythiques de l'extrême-ouest qui, n'ayant rien de visible entre les mains, donnaient pourtant tout à chacun, aient, en quelque manière, peut-être obscurément mais réellement, dans l'inconscient collectif, représenté le retour des druides. Druides dont à bien des égards, encore que sans confusion ni vain syncrétisme, ils étaient bel et bien les continuateurs fonctionnels.

Même, et sans doute surtout, dans les pires moments de violence et d'incertitude, l'être de Tradition - je veux dire celui qui sait encore ce que sont le Ciel, la Terre, le Sang, les Ancêtres, et l'art de vivre, c'était alors le cas contrairement à aujourd'hui - recherche des points d'ancrage spirituels ; des raisons de vivre, de lutter contre l'adversité et de la vaincre qui lui soient intelligibles. Selon sa culture profonde, génétique dirais-je, et pas seulement selon l'intellect, mais surtout selon le cœur où réside l'âme.

C'est cela que portaient les pèlerins venus d'Irlande ou de Grande-Bretagne.

Sans que ce soit une idéologie, au sens moderne du terme, les peuples indo-européens, dont les Celtes sont un des fleurons éminents, ont toujours vu, d'instinct inné, leur société comme logiquement articulée en trois classes coopérant étroitement pour le bien de tous.

Ces trois classes sont celles des Prêtres, des Guerriers, et des Producteurs, c'est-à-dire agriculteurs et artisans.

Dans les siècles dont nous parlons, les Guerriers sont clairement représentés par l'apparition des Bagaudes, troupes tribales typiquement celtiques, dont l'existence peut être décelée sous des formes mouvantes et quelquefois même un peu dénaturées jusqu'au temps de Charles l'Impérieux, dit Charlemagne, au début du IX<sup>e</sup> siècle.

Les Producteurs sont les agriculteurs, alors la majorité de la population, qui nourrissent la société.

Quant à la classe, la plus respectée de tous, des prêtres-savants, des illuminateurs, des guérisseurs de l'âme et du corps, comment mieux la voir resurgir dans son authenticité qu'avec ces errants, aux dimensions quelque peu surhumaines, que sont les missionnaires celtes.

Bien plus que le clergé urbain romanisé, fonctionnarisé, assuré de biens matériels, ils parlent directement à l'âme des peuples des campagnes. C'est sans doute là, avec leur prodigieuse énergie intérieure, la raison de leur enracinement rapide sur le continent.

Avant d'en finir avec cette longue introduction à ce qui va suivre, avant que l'heure qui m'est impartie ne s'achève, il me faut encore dire quelques mots des ermites celtes. Ceux-ci, parfois à leur corps défendant, car leur idéal n'était-il pas de fuir le monde, ses pompes et ses œuvres, auront finalement joué un rôle considérable dans l'implantation du Christianisme en milieu rural, voire urbain.

Le candidat à la solitude favorable à sa transfiguration, recherchait un lieu sauvage et ignoré. De préférence un lieu telluriquement harmonieux : ce qui pouvait correspondre à tel ou tel ancien site de culte pré-chrétien : *nemeton*, *dolmen*, *menhir*, *cromlec'h* ou proximité d'un arbre vénérable. Il fallait, en outre, qu'il y eût une source toute proche ou un ruisseau, car même pour des saints en devenir, l'eau est indispensable à la vie.

Ceci trouvé, à quoi pouvait donc bien ressembler l'ermitage une fois établi ? Une grotte peu profonde ou bien une cahute en grosses pierres sèches ou en branchages, telle était, avec une minuscule chapelle du même appareil l'établissement de l'ermite.

Pour marquer la sacralité de son petit territoire, l'homme de Dieu l'entourait d'une palissade ou d'une rangée de pierres plates dressées. Telle est l'origine du *Lann*. Ajoutons à cela un petit jardin, lui-même clos tant bien que mal à cause des sangliers - pensons ici à saint Fiacre l'Irlandais en Brie - et nous avons une vue d'ensemble du lieu de sanctification de l'ermite.

L'ennui pour celui-ci est que, tôt ou tard, les ruraux, à l'occasion par exemple de chasses, vont repérer son lieu de vie. D'où, assez rapidement des visites des habitants d'alentour. Moins d'ailleurs par curiosité que parce que tous devinent que puisque l'ermite est en communication avec le Ciel, il possède des pouvoirs surnaturels. Particulièrement pour la guérison des âmes, des esprits et des corps. Cependant il n'y a bientôt pas que les malades à accourir mais aussi ceux qui se voient tourmentés par des entités néfastes ou qui attendent un conseil de sagesse ou de bon sens.

C'est dès ce temps-là qu'est attestée l'ancienne conjonction, tenace dans toute l'ancienne aire celtique, entre le saint vivant ou passé outre mais toujours vivant à son tombeau, dans ses reliques ou ses images, avec des spécialités thérapeutiques ou autres encore attestées de nos jours.

Il n'est pas rare, non plus, que des jeunes ou des moins jeunes, épris d'absolu viennent se mettre à l'école du saint reconnu tel dès son vivant. C'est ainsi que, autour de la cellule initiale du saint, peut se constituer, faite de cabanes proches, édifiées avec plus de hâte que de soucis d'urbanisme, une sorte de première agglomération monastique, voire de village avec femmes et enfants.

Des cités de pèlerinage comme Locronan, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Tréguier où vécut saint Tugdual l'Ancien, et bien d'autres encore, n'ont pas d'autre origine.

Il en est, parmi les ermites ainsi assiégés par leurs dévots quelquefois remuants, qui verront dans ces changements le doigt de Dieu, mais d'autres, dont certains ne manquent pas de caractère, voire d'humeur, fuiront ailleurs à l'improviste, pour finalement retrouver dans leur nouvel ermitage un identique concours de peuple assoiffé de berger et de lumière.

Telle est souvent l'épreuve de l'ermite qui se voulait seul avec Dieu et qui, discernant qu'il faut oublier même ce confort-là, finit par servir Dieu à travers les autres.

Pour comprendre cela, il suffit de se souvenir combien les ermites égyptiens avaient à recevoir de monde, et quelquefois criard, venu de partout, à travers déserts et mers, pour recevoir leur bénédiction et leurs conseils spirituels.

Nous nous confions à Dieu, nous élaborons de nobles projets d'action intérieure et extérieure, et puis, Dieu, qui voit plus loin que le bout de notre nez, dispose à sa guise de notre vie. Et c'est très bien ainsi.

Pour illustrer tout ce que je viens de dire, très fragmentairement, et bien sûr, sans aucun souci exhaustif, j'ai choisi d'évoquer brièvement plusieurs saints celtes exemplaires du thème de cette causerie.

Le premier saint celte que je mentionnerai ici, sans souci de chronologie, puisqu'il vécut au VII<sup>e</sup> siècle et vint en Gaule non parmi les premiers de ses compatriotes, est un ermite aujourd'hui très oublié mais célèbre jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, des confins de la Normandie et du Maine, venu très vraisemblablement d'Irlande. Son nom latinisé, Céneri, vient à n'en pas douter d'un Konrix (Puissant Roi) et a dégénéré au Moyen Age en Célerin (Celui qui se hâte d'exaucer). Ce nom s'apparente, de façon évidente, avec celui d'un autre saint ermite fixé lui en Basse-Bretagne, à Plougrescant, non loin de Tréguier, après un séjour intermédiaire dans le Vannetais, et à peu près à la même époque d'ailleurs que saint Céneri, et dont le nom Goneri est clairement attesté comme irlandais par la tradition ininterrompue.

Il fut un temps, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, malgré les ravages de la prétendue Révolution, où, de Normandie, du Maine et d'autres régions plus éloignées, on venait, le 7 mai, en pèlerinage à saint Céneri, dont le village, proche de l'ermitage, a pris le nom.

Ce saint ermite a occupé, sans doute alternativement pour fuir une pieuse affluence, deux retraites proches l'une de l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'il est né au Ciel à Saint-Céneri-le-Gereï où était son tombeau. L'on peut encore visiter l'un et l'autre sites où se trouvent des chapelles dédiées au saint.

Saint Céneri, comme d'ailleurs saint Goneri, est le prototype même de l'ermitage celte, mais aussi gallo-romain, et plus tard frank : ayant trouvé une retraite qui lui convient, il mène une vie solitaire, très spartiate, ascétique, entièrement tournée vers le Ciel, dans une nature très belle, du moins aux beaux jours. Bientôt découvert, il est assailli de pèlerins de la région proche ou lointaine qui, même longtemps après sa mort, font appel, avec succès souvent, à son intercession.

J'ai tenu à mentionner en premier ce saint Céneri parce qu'avec le sous-diacre Jean-Paul, nous lui devons de très grandes grâces...

Saint Céneri a donné lieu dans l'Histoire à d'amusantes anecdotes car, dans le haut Moyen Age, il s'est dédoublé en saint Céneri d'une part, et en saint Cénére d'autre part, l'un étant tantôt qualifié de père ou de frère de l'autre. Ceci parce que chacun des villages proches des deux ermitages revendiquait l'exclusivité du saint.

Mais il y a mieux encore : la tourmente scandinave passée, les migrations de populations apeurées revenues à leur point de départ, l'on s'avisa vers le XI<sup>e</sup> siècle, la mémoire de faits biographiques s'étant plus ou moins perdue, d'écrire une *vita* présentable et surtout attrayante du saint en voie de dédoublement. Il devint cardinal-diacre de Rome, originaire de Spolète en Ombrie. De là vient que, jusqu'à voici peu, ses statues, vendues sur place aux pèlerins, le représentaient en cardinal, tout de rouge vêtu, avec le chapeau à glands sur la tête. C'est là un bel exemple de romanisation non tout à fait innocent d'un saint indubitablement celte, et un fruit amusant et non-isolé de certaines pieuses fraudes tardives, dont les bénédictins, entre autres, s'étaient faits, à la commande, les spécialistes. Un tel fait indique combien l'étude des vies de saints



écrites tardivement demande de prudence et d'attention critique. Critique ne voulant pas dire hyper-critique, comme c'est la mode aujourd'hui chez les mêmes bénédictins.

Des saints comme saint Céneri en Normandie et Maine, ou comme saint Goneri en Trégor, sont très représentatifs de ces innombrables (au sens propre du mot) saints celtes, mais aussi d'autres provenances et qui, depuis leur humble retraite et par leurs prières et leur exemple, ont sanctifié toute l'Europe avant que celle-ci ne dégénérât en vulgaire marché commun matérialiste.

Certains de ces ermites, aujourd'hui hélas trop oubliés, ont donné leur nom à des lieux dits, à des villages mais aussi à des villes qui se sont développées autour de monastères fondés sur leur tombe. Comme nous l'avons vu pour Saint-Brieuc par exemple.

D'autres ermites, par contre, connus seulement localement de leur vivant, ont ensuite été l'objet d'une renommée universelle. Prenons l'exemple de saint Fiacre. Venu d'Irlande et fêté le 30 août, il s'était fixé en Brie, alors couverte de forêts.

Comme la plupart des ermites, il cultivait un potager dont il aimait à offrir fruits, légumes et fleurs à ses visiteurs. Cela a fait de lui le saint protecteur des jardiniers, non seulement en Brie mais dans toute l'Europe et jusqu' en Amérique.

Ces ermites, parmi lesquels les Celtes tiennent une si grande place, ne tiennent pas un rôle moindre dans l'évangélisation de l'Europe que les grands apôtres celtes itinérants. Car ce sont eux qui sont à l'origine de tout un courant de dévotion populaire. Ils sont aussi quelquefois à l'origine de monastères qui rayonnèrent pour beaucoup jusqu'à la soi-disant Révolution de 1789 et qui, pour certains, survivent encore.

J'évoquerai maintenant saint Germain le Scot, fêté le 2 mai et qui est, non sans mérites, le premier patron de notre paroisse de Sion en Valais. Né vers 420 dans le sud de la Grande-Bretagne, d'une noble famille appartenant encore à l'ancienne coutume dite païenne, il est baptisé, à l'âge de neuf ans, par le grand saint Germain d'Auxerre, en visite de paix en Cornouailles avec saint Loup de Troyes. Lors de son baptême, il est dit que saint Germain d'Auxerre prédit à celui qui allait devenir saint Germain le Scot un avenir plein de grâces divines. Vers 445, Germain le Scot est ordonné prêtre ; vers 448, il débarque d'un coracle à Diélette, dans la future Normandie où sa mémoire est restée vivante.

Après une première tournée d'évangélisation d'environ une année dans les territoires du plateau armoricain, incluant géographiquement l'actuel Cotentin normand, tournée dont il reste des traces précises, il se rend auprès du métropolitain de Trêves. Celui-ci, qui est alors saint Sévère, est une connaissance car c'est un disciple de saint Loup de Troyes qui, comme nous l'avons vu, accompagnait saint Germain l'Auxerrois en Grande-Bretagne.

En 449 probablement, saint Sévère consacre notre saint Germain évêque régional, c'est-à-dire évêque missionnaire errant sans siège fixe. De 449 à sa mort, couronné par le martyre en Normandie où il était revenu, saint Germain le Scot va évangéliser de manière durable, non seulement en Armorique et dans l'ouest de la Gaule, mais dans l'est de celle-ci, en Italie du Nord, en Espagne, en Galice et à l'ouest du Pays Basque. Nous avons également des raisons de penser que son apostolat s'étendit non seulement aussi à la Picardie, les Pays-Bas, la Frise, la Germanie, mais même jusqu'à l'île de Man, au large de Liverpool, où sa mémoire d'apôtre s'est

longtemps conservée. Cette dernière mission insulaire serait vraisemblablement antérieure à sa venue sur le continent en 448.

Nous devons beaucoup, pour la connaissance de saint Germain le Scot à un remarquable ouvrage d'érudition publié à ses frais par M. le curé Genest de Flamanville en Cotentin vers 1965. C'est un tribut, trop négligé par d'autres, que je tiens à lui apporter ici.

Comment ne pas évoquer à présent un autre géant qu'est saint Colomban le Grand, fêté le 26 novembre, et qui fut non seulement un grand évangéliste mais mérite d'être regardé comme un soleil de bénédictions et est, avec saint Benoît, son presque contemporain, un des deux patriarches des moines d'Occident.

Saint Colomban naît en Irlande, en 543. En 555, il est novice à Bangor, illustre monastère que vient de fonder saint Komgall non loin de Belfast. Vers 590, avec douze compagnons, sous l'inspiration divine, il part pour le continent. Avec son monastère ambulatoire qui ne cessera de s'enrichir de nouveau-venus, recrutés au passage, il fonde successivement, en Bourgogne, les monastères de Luxeuil et de Fontaine. Puis après un passage en Suisse, où son disciple Gall va fonder le célèbre monastère de Saint-Gall, il finit par fonder le monastère de Bobbio en Lombardie. C'est là qu'il mourra, à 75 ans, dans une grotte.

A cause du surpeuplement de ces monastères, et par une coutume d'essaimage typiquement celtique, c'est une pléiade de fondations monastiques colombaniennes qu'en une ou deux générations connaîtra l'Europe occidentale.

Dans une recension non exhaustive, notre évêque Mgr Gall a relevé plus de soixante saints qui furent les disciples directs de saint Colomban.

Quant aux fondations monastiques principales ayant perduré, Mgr Gall en signale plus de trente-cinq. Rien que pour la Suisse, outre Bregenz, aujourd'hui en territoire autrichien, on peut signaler Dissentis et Saint-Ursanne.

Soit dit en passant : sait-on que, aujourd'hui encore, comme le note Mgr Gall, la bibliothèque de Saint-Gall renfermerait plus de manuscrits irlandais qu'il n'en subsiste dans toute l'Irlande après sa mise à sac par les Protestants !

L'Église orthodoxe celtique voue une immense gratitude à saint Colomban. Non seulement il fut un missionnaire prodigieux et exemplaire, un phare éclatant de la foi inaltérée des temps apostoliques mais nous nous souvenons aussi qu'il fut, tant qu'il vécut, le plus illustre des défenseurs des rites et traditions religieuses des Celtes contre les empiétements romains et franks.

Comment, encore, ne pas évoquer ici, trop brièvement, celui qui fut le plus prestigieux des abbés gallois : saint Iltud, fêté le 6 novembre, et qui vécut centenaire, de 410 à 510, dans son monastère de Llaniltut, en Pays de Galles.

Je me contenterai de donner les noms de ses fils spirituels, tous de saints fondateurs dont, et pour cause, les noms vous sont connus : saint Tugdual de Tréguier, saint Samson, métropolitain de Dol, saint Pol-Aurélien, évêque de Léon en Bretagne, saint David de Ménévia, saint Gildas le Sage de Rhuys, saint Lunaire de Portual, saint Magloire, métropolitain de Dol. Parmi les filles spirituelles, car il y en eut aussi, ne citons que sainte Koupaia, reine de Domnonée, et sa fille, sainte Sève d'Armorique, mère et sœur des saints Tugdual et Lunaire.

A la deuxième, à la troisième et à la quatrième génération, la filiation spirituelle de saint Iltud compte au moins vingt saints apôtres et fondateurs de monastères connus. Parmi eux, citons : saint Kentigern de Llan-Elwy, saint Brendan l'Ancien, saint Brendan le Jeune et saint Malo de Bretagne.

Comment ne pas citer encore un autre Celte, lui originaire d'Herbauges en Bretagne, né vers 584 et fêté le 6 février. C'est saint Amand. Sa vie est une véritable odyssee apostolique. Evêque errant après quinze ans de vie solitaire menée en haut d'un rempart, il va fonder, surtout en Flandre, une pléiade de monastères. Vers 646, il accepte de devenir évêque résidentiel de Maastricht, après avoir prêché en Italie, chez les Slaves d'au-delà du Danube, en Gascogne, en Rouergue et en Beauvaisis. Il fut l'ami et le collaborateur du moine Jonas de Bobbio, biographe de saint Colomban. Il mourut presque centenaire, vers 680.

Un autre Celte, non pas proprement missionnaire, mais en tout cas pèlerin communicatif, pèlerin peut-être un peu forcé à cause de ses dissensions avec des nobles de son pays, est saint Malachie, métropolitain d'Armagh et primat d'Irlande, fêté le 2 novembre.

Né en 1094, il mourra, au retour d'un pèlerinage aux tombeaux des Apôtres à Rome, entre les bras de saint Bernard à Clairvaux, en 1148.

Ma dernière évocation de saint celte sera celle d'un très humble frère convers cistercien du XIII<sup>e</sup> siècle : saint Alexandre de Foigny, fêté le 3 mai. Il était né prince royal d'Ecosse vers 1180. Poussé par l'Esprit divin, il devint frère serviteur d'un monastère, aujourd'hui disparu, situé à Foigny en Picardie. Il mourut en 1229 en odeur de sainteté. De nombreux miracles, dès sa naissance au ciel, eurent lieu sur sa tombe.

Tout ce qui reste de visible de son monastère est son tombeau, sous une dalle plate, dans une modeste chapelle rurale, basse, perdue parmi les ronces et les maïs, oubliée de tous.

Avec Jean-Paul Griffon, qui l'avait retrouvée à force de recherches patientes dont il est coutumier, nous avons fait, voici quelques années, le pèlerinage de Foigny, depuis Paris.

La fameuse « odeur de sainteté », n'est pas toujours qu'une fleur de rhétorique ; voici les faits : autour de la chapelle close, mais dont depuis les fenêtres basses on pouvait voir l'intérieur, nous avons fait la triple circumbulation coutumière en signe de respect, dans le sens des aiguilles d'une montre, manière de prier avec le corps que Bretons et Normands ont hérité de leurs ancêtres celtes.

Il s'est alors mis à flotter dans l'air, et je la sens encore, une fragrance merveilleuse que l'industrie des meilleurs parfumeurs ne saurait égaler. Cela peut avoir duré un bon quart d'heure. Et ainsi, le saint nous souhaitait la bienvenue et nous manifestait sa bénédiction. Voilà, chers amis, nos saints celtes, ces milliers d'hommes et de femmes, connus ou inconnus : on croit qu'ils dorment à jamais, ensevelis dans des légendes, l'oubli ou l'indifférence, qu'ils ne sont plus que des motifs de statues, de vitraux ou de promenades digestives ou nostalgiques de vacances...

Quelle erreur...

Ils vivent et, j'en atteste ici, ce sont nos meilleurs compagnons de tous les jours, efficaces et joyeux. Ils sont nos guides et nos inspireurs infatigables dans l'œuvre qu'à

Saint-Dolay et ailleurs, nous avons entreprise pour restaurer l'esprit des chrétientés celtiques. Esprit de lutte et de victoire contre et sur l'oubli, la fatalité, la mort.

Vous tous, nos saints Pères celtes dans la foi vigoureuse, que votre bienveillance soit sur nous et en nous pour la plus grande gloire du Christ Sauveur. Amen.

# Sainte Hildegarde de Bingen et la tradition celtique

Conférence du père Brendan

Poursuivant notre recherche sur l'influence qu'a exercée au Moyen Age le Christianisme celtique, nous pouvons retenir à bon droit, je pense, la personnalité exceptionnelle d'Hildegarde de Bingen au XII<sup>e</sup> siècle.

Elle est restée peu connue à ce jour, mais voici qu'elle rencontre un succès grandissant car entrant en résonance avec les aspirations de notre époque. Ont paru récemment à son sujet de nombreux ouvrages, notamment d'ordre médical - *Une médecine tombée du ciel*, nous dit un auteur - ou culinaire - *Recettes de la joie selon Hildegarde* dira un autre. Mais il serait injuste de réduire son personnage à celui de conseillère de santé uniquement. C'est ce que je me suis permis de souligner récemment auprès d'un auditoire lyonnais lors d'une causerie.

Ce soir, je crois que nous ferons davantage ressortir sa vraie stature en scrutant sa pensée, notamment sur le cosmos et l'homme. Je remercie notre métropolitain-primat Mael et son vicaire général Marc, à l'initiative de ce colloque, pour l'honneur qu'ils me font en me confiant le développement d'un sujet qu'il leur tenait à coeur de voir traité au cours de cette rencontre.

Dans un premier temps, je dresserai la biographie d'Hildegarde pour la situer dans le temps et l'espace. Une carte exposée, tirée de l'*Univers des Celtes* par B. Cunliffe, vous indique dans quelle région nous allons nous rendre de préférence : l'Allemagne, le nord-est de la France, autant de lieux qui, avec la Suisse, l'Autriche, l'Italie ont été marqués par l'influence du Christianisme celtique comme cela est souligné par les zones sur fond noir.

Dans un deuxième temps, nous nous pencherons plus spécialement sur l'œuvre majeure et la plus élaborée d'Hildegarde, écrite sur la fin de sa vie : *le Livre des œuvres divines* comportant dix visions qui vous seront présentées à l'aide de gravures que vous voyez également exposées.

Dans un troisième temps nous verrons comment elle se rattache effectivement à la tradition du Christianisme celtique et ce sans afficher une volonté délibérée de récupération facile de cette illustre bénédictine fidèle au pape et à son Église.

## Sa vie, son époque

Il y a huit cents ans, dans la luxuriante vallée rhénane, vécut une femme d'une force et d'un courage extraordinaires. En ce XII<sup>e</sup> siècle qui donna le jour à ce qu'on a appelé, à juste titre, la plus grande renaissance chrétienne, Hildegarde dont la vie en a couvert 80% se distingue particulièrement.

De son vivant la cathédrale de Chartres en France s'élevait au-dessus des champs de blé, avec ses vitraux magnifiques et sa sculpture inimitable. Eléonore d'Aquitaine et Thomas Beckett surgissaient sur la scène politique. Frédéric de Barberousse jetait l'épouvante dans la classe sociale tout comme parmi la papauté, mais voici qu'Hildegarde le remet en place. Bernard de Clairvaux réforme à la fois la vie monastique et lance la seconde croisade. L'école de la cathédrale de Paris devient

l'université de Paris et sa faculté approuve les écrits d'Hildegarde après le passage qu'elle y fit à soixante-dix ans environ, ses ouvrages sous le bras. Héloïse et Abélard tombent amoureux et laissent à la réflexion des générations futures leur tragique histoire.

En cette période toute de turbulences et de créativité, Hildegarde mène son travail de prédication et d'enseignement, d'organisation et de réforme, de fondations monastiques et de voyages, d'études et d'écrits, de consolations, de guérisons et de prophétie.

Hildegarde nous a laissé plus d'une centaine de lettres adressées aux empereurs, aux évêques, archevêques, papes, moniales et nobles. De plus, nous avons soixante-douze chants comportant une pièce de morale mise en musique qu'on peut qualifier de symphonie pour laquelle Hildegarde a récemment été complimentée d'avoir fait progresser le vocabulaire de la musique médiévale radicalement au-delà des normes strictes et avoir ainsi créé un style musical personnel et peu orthodoxe. Elle nous a laissé plus de soixante-dix poèmes et neuf ouvrages. Trois de ces derniers sont des œuvres théologiques majeures : le *Scivias*, le *Liber vitae meritorum* sur l'éthique et le *De operatione Dei*, le *Livre des œuvres divines* dont nous parlerons plus spécialement. Parmi ses autres livres, il en est un de physiologie, le *Liber simplicis medicinae*. Ce livre que l'on appelle aussi *Physica* comporte à la fois des observations de botanique et de biologie avec des conseils en pharmacie. Elle y traite enfin des pierres, des arbres, des plantes et des herbes. Elle a écrit aussi un livre sur la santé dont le titre est *Liber compositae medicinae* ou encore *Causae et curae*, où elle discute des symptômes, des causes et des soins à apporter aux maladies physiques. Elle fut, en outre, l'auteur d'une interprétation de la Règle de saint Benoît, d'un commentaire des Évangiles et du Credo de saint Athanase, de deux biographies de saints, celles de saint Disibod et saint Rupert.

Elle est née en l'été 1098 à Bickelheim sur la rive gauche de la Nahé, un affluent du Rhin, la Nahé se jetant dans le Rhin à Bingen. Son père était un chevalier attaché au château de Bickelheim. Hildegarde fut la plus jeune de dix enfants et elle admet avoir eu tôt des expériences visionnaires comme petite fille. Elle fut éduquée par une préceptrice du nom de Jutta, une sainte ermite vivant dans un refuge de plusieurs pièces, rattaché au monastère bénédictin de Mont-Saint-Disibod. Disibod avait été un moine d'Irlande qui prêcha l'Évangile dans la région au VII<sup>e</sup> siècle et qui, vraisemblablement, s'était installé sur ce mont qui porte aujourd'hui son nom. Hildegarde mit sous le patronage de saint Rupert son propre monastère. Rupert ou Robert, moine franc, séjourna pendant toute sa vie à Salzbourg (Autriche) où il fonda un monastère qui, plus tard, abritera le chœur de la cathédrale pour lequel Mozart composa beaucoup de sa musique. A huit ans, Hildegarde rejoignit Jutta et une autre femme dans les logements du monastère et elle fut initiée, suivant la tradition bénédictine, à la musique, à la filature, à l'histoire sainte, à la prière et au travail. A dix-huit ans environ, elle prit l'habit de bénédictine.

En 1136, Jutta mourut et elle fut désignée pour prendre la direction de la communauté des femmes qui comptait désormais une douzaine de personnes. En quatre ans, Hildegarde parvint à son célèbre éveil spirituel qui lui donna de connaître sa vocation et de se lancer dans une vie de création. A partir de ce moment elle prit la responsabilité de partager avec l'entourage ses visions et ses pensées qu'elle avait mûries pendant des années. Elle commença à écrire. Un secrétaire lui fut attribué en la personne d'un jeune moine nommé Volmar qui transcrivit ce qu'elle lui dictait et le

traduisit en une forme grammaticale d'un latin correct. Son premier livre sortit sur une période de dix ans. Elle y travailla beaucoup de sa quarante-deuxième année à sa cinquante-deuxième année. Elle l'intitula *Scivias* c'est-à-dire *Connais les voies*, sous-entendu du Seigneur, où sont contenues la plupart de ses illuminations.

Vers le milieu de sa période de création, le pape Eugène III vint à Trêves pour y lancer le concile de Reims. Entendant parler de cette femme célèbre de Saint-Disibod, il envoya une commission pour enquête. Celle-ci, en l'interviewant, la trouva compétente et authentique, ce qui fut rapporté au pape. Ses ouvrages lui furent présentés ainsi qu'à sa suite, y compris à Bernard de Clairvaux, haute figure du temps, ce qui valut à Hildegarde l'approbation papale. Dans sa lettre d'approbation le pape l'engagea à poursuivre son œuvre écrite, ce qu'elle fit, mais en retour il l'enjoignit également, dans ses écrits, à travailler plus hardiment à la réforme de l'Église, spécialement des monastères.

La renommée d'Hildegarde se répandant de plus en plus, la communauté des sœurs grandit rapidement en nombre et elle ne voulut pas rester à l'étroit dans les locaux réservés aux femmes du mont Saint-Disibod où les parties réservées aux hommes s'étaient étendues au point de couvrir presque tout l'espace libre du terrain. Hildegarde avait en vue le mont Saint-Rupert, près de Bingen et de la rivière Nahé où elle avait été élevée. Les moines de Disibod avec leur abbé Kuno en tête, combattirent vigoureusement sa décision de quitter leur monastère. Elle repoussa catégoriquement leur supplique et demande de rester. Et c'est ainsi qu'elle et ses sœurs quittèrent Disibod pour Rupertsbourg aux environs de 1151, emportant leur dot avec elles.

Dans son nouvel établissement, Hildegarde fut élue abbesse et ses activités prirent l'allure de celles d'une supérieure très déterminée. Elle reconnut seulement l'archevêque de Mayence comme protecteur et elle affranchit totalement sa communauté du contrôle de son premier abbé. Elle vit sa résistance à l'abbé Kuno comme un combat en toute justice, ce qui ressort d'une lettre qu'elle lui écrivit ainsi qu'à sa communauté, les admonestant de se convertir à Dieu, c'est-à-dire d'être une lumière du Roi des Cieux. Elle critiquait les moines pour des pratiques auxquelles la réforme de Cluny avait mis fin, par exemple l'usage d'intendants et de régisseurs dans l'administration des terres monastiques.

Le conflit entre les deux communautés ne fut guère réglé avant la mort d'Hildegarde, soit trente-trois ans plus tard. Dans son nouveau monastère, la communauté d'Hildegarde prospéra, sa créativité amenant un regain de vie et un souffle plus riche. Elle avait alors une deuxième secrétaire, une sœur nommée Richarda. Elle fonda encore un autre monastère, juste de l'autre côté du fleuve, venant de Bingen à Eibingen en 1165, et le dota suffisamment pour y maintenir trente sœurs. Elle aurait traversé le Rhin deux fois par semaine pour le visiter. Son propre monastère comportait environ trente sœurs, des femmes s'adonnant à la musique, au chant et à la peinture.

Bingen était une ville importante par son fleuve car le Rhin, au temps d'Hildegarde, était impraticable juste au-dessous de Bingen. Aussi les voyageurs transitaient par Bingen en descendant le Rhin.

De son siège de Rupertsbourg, Hildegarde commença à prêcher au clergé, aux laïcs, aux moines et moniales, aux officiels ecclésiastiques partout dans la région. Habituellement, elle prêchait à la cathédrale comme à Bamberg, devant l'archevêque à Trêves, une large assistance à Wurzburg, à Ingelheim et partout en Lorraine. Dans ses causeries elle insistait sur la corruption dans l'Église, qu'elle décrivait en mère éplorée,

et sur le manque de foi des prêtres. Elle prêcha jusqu'au sud de Constance en Suisse, à Cologne où la basilique de Sainte-Ursule était tenue en grande estime, à Siegburg, à Bonn, à Andernach, à Metz, en Bavière et en Forêt-Noire. Son discours touchait profondément le peuple qui l'écoutait et les membres du clergé lui réclamaient le texte de ses sermons. Les bénédictins et l'ordre nouveau des prémontrés de toutes ces régions l'invitèrent aussi à prêcher dans leurs monastères.

A l'âge de soixante-dix ans elle séjourna à Tours et à Paris également. Elle survécut à son secrétaire Volmar et un moine bénédictin du nom de Wibert le remplaça.

Sœur Richarda, contre les vœux d'Hildegarde, fut nommée abbesse de son propre monastère quelques années auparavant. Un contentieux exista de toute évidence entre Hildegarde et Wibert, son nouveau secrétaire hautement instruit qui, à la différence de Volmar, prit sur lui de faire éditer des œuvres d'Hildegarde en plus grand nombre qu'elle n'approuvait.

L'année avant sa mort, alors qu'elle était dans ses quatre-vingts ans, Hildegarde et ses sœurs de Rupertsbourg furent interdites par l'évêque de Mayence et aussi par l'archevêque Christian. La controverse concernait une décision d'Hildegarde et de sa communauté d'enterrer dans leur cimetière un jeune révolutionnaire qui avait été excommunié par l'archevêque lui-même. Hildegarde refusa de déterrer le corps et de l'expulser hors des terres de son couvent, en insistant sur le fait qu'il s'était confessé, qu'il avait été administré et qu'il avait communié avant de mourir. Pour empêcher les membres du chapitre de Mayence de déterrer eux-mêmes le corps, elle se rendit elle-même au cimetière enlever toute trace de la tombe. La sanction ne tarda pas : l'interdit fut prononcé sur sa communauté. Hildegarde protesta vigoureusement et dans une lettre à l'archevêque elle lui lança cet avertissement : « Ceux qui choisissent de réduire en cette vie la musique, s'en iront en un lieu où ils seront sans être accompagnés par les chants angéliques de louange aux cieux. » L'interdit fut levé et Hildegarde mourut peu après, le 17 septembre 1179 comme elle l'avait prédit, assistée de ses chères filles. Son biographe rapporte les phénomènes lumineux assez extraordinaires qui survinrent le jour de sa mort. Elle n'a jamais été formellement canonisée bien que trois tentatives furent entreprises pour son intronisation, l'une sous le pape Grégoire IX, une autre sous le pape Innocent IV et une troisième sous le pape Jean XXII en 1317. Néanmoins, son culte fut autorisé et à partir du XV<sup>e</sup> siècle son nom fut porté dans le martyrologe et dans les *Acta Sanctorum* (Actes des saints) avec le titre de sainte. En 1979, le pape Jean-Paul II, lors de la célébration du huitième centenaire de sa mort, parla d'elle comme d'une sainte remarquable, une lumière pour son peuple en son temps et qui aujourd'hui rayonne de nouveau comme nous le constatons.

Au cours de sa vie, rien ne lui fut épargné : une santé fragile qui la cloua souvent au lit, des fatigues extrêmes au cours de ses déplacements nombreux, des épreuves morales avec ses hésitations devant les injonctions d'En-Haut de devoir parler coûte que coûte, avec l'indifférence d'un milieu qui ne connaît que la moquerie à son égard, avec l'abandon de proches, spécialement de Richarda, sa confidente sur qui elle comptait beaucoup et qui meurt jeune, loin d'elle. Mais au milieu de si lourdes responsabilités qu'elle a assumées jusqu'au bout avec une force de caractère étonnant, où trouvait-elle la force intérieure ? C'est ce que ses visions vont nous révéler.



## Sa personnalité et son enseignement cosmo-anthropologique

*Pour chacune des visions présentées, le père Brendan donne au préalable quelques explications sur le symbolisme des couleurs, des formes et des représentations pour les gravures exposées ici en couleur après agrandissement, venant illustrer, comme l'a voulu Hildegarde, ses paroles. L'assistance est invitée à en écouter certains extraits caractéristiques. Seules les visions se rapportant au Livre des œuvres divines seront suivies d'un commentaire de la part du conférencier.*

C'est d'abord une gravure du *Scivias* qui sert d'introduction, où l'on aperçoit la personne d'Hildegarde avec son secrétaire Volmar recueillant ses paroles dans un décor de Pentecôte. Les paroles prononcées sont un extrait du prologue du *Livre des œuvres divines* :

*J'étais en ma soixante-cinquième année. J'eus alors une vision dont le mystère était si profond, qui tellement me bouleversa que mon corps tout entier se mit à trembler. Faible que j'étais, je tombai malade. Sept ans durant je travaillai sur cette vision et je réussis à peine à achever ma rédaction...*

*Tout ce que j'ai écrit en effet lors de mes premières visions, tout le savoir que j'ai acquis par la suite, c'est aux mystères des cieux que je le dois. Je l'ai perçu en pleine conscience, dans un parfait éveil de mon corps. Ma vision, ce sont les yeux intérieurs de mon esprit et les oreilles intérieures qui l'ont transmise. J'ai déjà bien insisté sur ce point lors de mes précédentes visions : je ne me trouvais absolument pas dans un état de léthargie. Il ne s'agissait pas non plus d'un transport de l'esprit. Je ne transcrivais rien que je n'eusse emprunté, en témoignage d'authenticité, à l'univers des perceptions de l'homme. Exclusivement, j'exposais ce que m'offraient les secrets du ciel. C'est alors que je réentendis la voix qui, du ciel, m'instruisait. Et elle disait : « Ecris ce que je te dis ! »*

C'est ensuite la deuxième vision du livre 2 du *Scivias* qu'Hildegarde intitule elle-même : « l'homme en bleu saphir ». Cette gravure, constituée de deux cercles, le ciel et la terre, imbriqués l'un dans l'autre et tissés de fils d'or et d'argent, célèbre la compassion divine, incarnée par le Christ, personnage central et qui a tous les traits d'Hildegarde elle-même. Au sommet du crâne, une ouverture unique sur le divin qui vient inonder l'homme du même amour de compassion, trouve sa signification avec les mains ouvertes prêtes à porter secours chez le personnage central.

*C'était une lumière très douce. A l'intérieur, la flamme d'un feu éclatant entourant la forme d'un homme en bleu-saphir.*

*Tout comme un cercle enserme tout ce qui est à l'intérieur, ainsi la Déesse embrasse toutes choses. Dieu vous serre dans ses bras. Vous êtes entourés par les bras des mystères de Dieu.*

*Moi, la Sagesse, je lie ensemble les choses célestes et terrestres en une unité pour le bien des peuples. Ainsi, vous devez vous préoccuper de panser les blessures de celui qui est atteint comme de protéger l'innocent et le juste. Avec l'aide de Dieu, que votre cœur se réjouisse autant avec l'un comme avec l'autre.*

*Imitez le plus grand des juges et des souverains qui soient dans sa compassion. Je déborde de compassion profonde ; rien, ni or ni argent ne peut détourner de ma vue le pauvre qui pleure et qui manque du nécessaire vital.*

Pour les dix gravures exposées qui suivent, sur un même rang, illustrant les visions contenues dans *le Livre des œuvres divines*, nous vous faisons remarquer - ce qui saute de suite aux yeux - qu'une moitié est constituée du cercle symbolisant la divinité et l'autre moitié, du carré symbolisant la cité terrestre. On aperçoit sur la première vision l'aigle et une tête d'homme, en parallèle à la dernière vision, le cercle et le carré

qui se rejoignent : c'est l'Apocalypse. C'est incontestablement d'une inspiration johannique.

Autre caractéristique : chaque gravure comporte - à la différence de toutes les autres visions - en bas à part, le plus souvent à gauche un portrait en miniature d'Hildegarde assise, écrivant sous l'inspiration de l'Esprit le regard tourné vers l'Orient. C'est là une façon pour les moines qui après sa mort, vers 1200, ont confectionné ces gravures, d'apposer sa signature, d'attester leur authenticité car s'étant conformés strictement à ses directives contenues dans ses visions.

On doit enfin déplorer que la plupart des éditions qui ont reproduit ces dix visions - en partie ou en totalité - n'aient pas respecté leur orientation est-ouest, ce qui les rend parfois incompréhensibles.

Dans ce qui suit, ne seront traitées que les quatre premières visions - d'ailleurs les plus connues - comme se rapportant au sujet à développer.

### Première vision : **figure du premier vivant**

*Je contemplais alors dans le secret de Dieu, au cœur des espaces aériens du midi, une merveilleuse figure. Elle avait l'apparence humaine. La beauté, la clarté de son visage étaient telles que regarder le soleil eût été plus facile que regarder ce visage. La figure parla en ces termes :*

*C'est moi l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai « enflammé chaque étincelle de vie ». Rien de mortel en moi ne fuse...*

*Je suis la vie, toute vie a en moi sa racine, tout vit en son essentialité et toute mort en est absente .*

*Je ne jaillis pas des pierres. Je ne suis pas fleur jaillie d'un rameau et je ne « m'enracine pas dans la sexualité d'un mâle. Sans origine, sans terme, je suis cette vie qui, identique », persiste éternellement.*

*Je suis la vie brûlante de la Sagesse divine,  
J'enflamme la beauté des plaines,  
J'allume le miroitement des ondes,  
Je brille dans le soleil, la lune et les étoiles.  
Avec sagesse, je dispose tout parfaitement.*

### Commentaire

Hildegarde ouvre ses visions par la Trinité Sainte qui est éternité avec le Père, verbe avec le Fils, souffle avec l'Esprit.

Tout procède de cette vie en Dieu libérant une triple énergie d'amour dont l'homme est le reflet.

Si on se réfère à cette perspective, on retrouve dans la contemplation de la nature la Trinité, non plus une Trinité invisible et inaccessible, mais immédiatement saisissable. Le fait qu'une créature, si minime soit-elle, par exemple un brin d'herbe, soit là devant nous, montre dans son insignifiance qu'elle est douée de l'être. Et la preuve que si elle n'était pas on ne la verrait pas, elle n'existerait pas. L'Être, c'est la marque du Père.

Le fait qu'elle existe substantiellement selon une mesure, une forme qui la rendent singulière, montre qu'elle est incarnée, dans le devenir, c'est la marque du Fils.

Et le fait qu'elle tende vers un but, montre qu'elle est vivante, animée, qu'elle respire, qu'elle porte sens et c'est la marque de l'Esprit.

Et cela depuis le plus petit brin d'herbe jusqu'à la galaxie en passant bien sûr par l'être humain qui en est le plus exact reflet, le miroir le moins terni. On peut dire de la Trinité, selon l'expression de Jean Biès, qu'elle est fauillée à l'étoffe du monde.

Le Père au-dessus de tout, le Fils à travers tout, l'Esprit Saint en tout, selon l'épître aux Ephésiens.

### Deuxième vision : la roue cosmique

*Au milieu de la poitrine de la figure que j'avais contemplée au sein des espaces aériens du midi, voici qu'apparut une roue d'une merveilleuse apparence...*

*Comme un cercle enferme en soi tout ce qui en lui est caché, la Déesse sainte en elle enferme tout sans restriction : elle transcende tout ; personne n'a jamais pu encore en sa puissance la fragmenter ni la dominer ni l'achever...*

*La présence d'une force humaine au sein de la roue, la tête en haut et les pieds vers le bas, touchant le cercle d'air dense et blanc cependant que le bout des doigts des deux mains se tendent dans la direction du même cercle, comme si les bras étaient tendus à l'extrême, a la signification que voici : l'homme dans la structure du monde est pour ainsi dire en son centre. Il a plus de puissance que les autres créatures qui demeurent cependant dans la même structure. S'il est petit de stature, il est grand de par l'énergie de l'âme. La tête levée et les pieds bien calés, il est capable de mouvoir les éléments d'en-haut comme ceux d'en-bas. Les œuvres de ses deux mains pénètrent le tout parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre. Les énergies de l'âme dépassent en puissance celles du corps... Le corps est entouré des énergies de l'âme qui s'étendent sur l'orbe de la terre entière.*

### Commentaire

Essayons de voir clair dans le macrocosme et le microcosme évoqués ici. Le macrocosme est de l'ordre de la transcendance et du divin. Le microcosme est de l'ordre de l'immanence et de l'humain. L'un et l'autre correspondent et coïncident parfaitement, le microcosme humain étant comme un duplicata du macrocosme divin. Tout ce que l'on voit sur le plan divin, on le retrouve sur le plan humain. Le macrocosme ne se présente pas sur deux plans comme on le pense généralement, mais sur trois plans :

1. Le non-être, pas le néant des existentialistes bien sûr, mais le sur-être, qui est la possibilité universelle, la vacuité d'où toute chose doit naître, l'absolu, l'infini.
2. L'être, ce qu'on appelle Dieu avec les noms divins, le monde angélique, les archétypes.
3. L'existence, c'est-à-dire le monde manifesté, le cosmos.

Comme macrocosme et microcosme se répondent, on va trouver au niveau humain ces trois plans :

1. Au non-être correspond l'esprit, ce point infinitésimal et vide qui nous fait être et qui échappe à toute définition et à toute description, symbolisé par la tête, le plan de la pensée.
2. A l'être correspond l'âme et ses différents revêtements et enveloppes, symbolisés par la poitrine, le plan des passions et des sentiments.

3. A l'existence va correspondre le corps avec tous ses différents éléments symbolisé par le ventre, le plan de l'opacité.

Et c'est sur ce triple registre que s'accomplira le travail de transformation, la *theosis*, la divinisation.

Remarque :

Si par la Liturgie, c'est faire descendre le ciel sur terre, suivant la formule employée, c'est aussi faire descendre le ciel sur la terre par un simple signe de croix (main au front, puis au ventre, etc.), reproduisant en mode humain la descente du Saint-Esprit dans la substance cosmique. Il en est de même pour toute prosternation, métanie, qui est loin d'être un acte de servilité, d'esclave terrorisé devant son maître. Le Paradis, n'est-il pas rien d'autre que le tout réuni, terre et ciel ?

### Troisième vision : **l'homme comme microcosme du macrocosme**

Sa représentation nous est bien connue, elle a été reprise par Léonard de Vinci et vulgarisée par Manpower comme publicité.

Cette vision figure en bonne place sur la couverture de l'ouvrage du métropolitain Paulos Mar Gregorios, de l'Église Orthodoxe Syrienne : *The human Presence ; Ecological spirituality and the age of the Spirit*, ouvrage publié à New-Delhi puis réédité à New York. Une consécration pour notre sainte...

*Je contemplais : voici que le vent d'est et le vent du sud, eux qui, avec leurs vents annexes, meuvent du souffle de leur énergie le firmament, se mirent à animer ce dernier d'un mouvement circulaire, du levant au couchant, au-dessus de la terre...*

*Ces vents ont tôt fait de se mélanger à l'air avec lequel ils ont certes des affinités et auquel ils sont sous un certain rapport semblables...*

*Quant à toi, ô homme qui voit ce spectacle, comprends que ces phénomènes concernent également l'intérieur de l'âme... L'âme en effet est présente dans le corps comme un vent dont on ne voit ni entend le souffle. Aérienne, elle déploie son souffle, à la manière du vent, ses soupirs et ses pensées ; son humidité véhicule de ses bonnes intentions envers Dieu, l'assimile à la rosée... Ses pensées lui permettent de s'envoler dans toutes les directions ; les œuvres saintes l'élèvent vers les étoiles par la louange de Dieu...*

*Pour ceux qui sont justes et bons, l'œuvre du salut progresse favorablement, la justice est active avec l'aide du Saint-Esprit de sorte que de telles personnes s'élèvent victorieusement vers Dieu et accomplissent le bien... Créons une heureuse harmonie avec Dieu, la Création, les autres et nous-même. Lorsque nous le ferons, notre joie sera comme un lever de soleil. On montrera à tous un beau et prodigieux mode de vie, déjà tracé après le chemin suivi par le Fils de Dieu.*

### Commentaire

Hildegarde est amenée à parler dans cette vision de justice dans un sens bien particulier. Cela étonne de prime abord. Il ne faut pas ici entendre ce mot de façon juridique, celui du respect de la loi, ni de façon morale, à savoir rendre à chacun son dû, mais dans son sens religieux plus étendu d'ailleurs biblique (cf. *Vocabulaire de théologie biblique* de X. Léon-Dufour au mot « Justice ») qui est le suivant : l'ordre que Dieu veut faire régner dans la Création n'est pas celui d'un justicier, mais celui d'un souverain artisan qui entend conduire l'univers avec une grande délicatesse pour combler ses créatures dont l'homme. Il faudrait plutôt parler ici de « justesse » souveraine de Dieu qui n'est autre que sa miséricorde. Ainsi, avoir une conscience

cosmique, c'est avoir conscience d'une « justesse », c'est-à-dire d'un univers créé qui fonctionne suivant des lois précises d'harmonie et d'équilibre. Tout dans l'univers se tient dans un ensemble où tout se trouve bien proportionné à cause de cette justice ou justesse et grâce à cela l'univers survit et prospère. Les hommes sont invités à adopter ce modèle qui existe partout où nous portons notre regard, y compris dans notre propre corps. Hildegarde célèbre la mesure, l'harmonie et la joie qu'une telle justice apporte pour notre propre bien-être et celui de la société. Pour qu'une telle justice existe, une autodiscipline est nécessaire dans un esprit de douceur et de prudence. Quand, ignorant la leçon, nous succombons à la sécheresse par manque d'une descente de la céleste rosée, nos âmes dépérissent, devenant des instruments d'injustice. Si nous abusons de notre condition et commettons des actions mauvaises, nous prévient-elle, alors la justice de Dieu permettra à d'autres créatures de nous punir. Comme c'est d'actualité avec tout ce que nous pouvons constater aujourd'hui ! La justice ne nous tombera pas dessus de la part d'un Dieu vengeur mais plutôt du tissu de la création elle-même. L'interconnection de la création et de l'humanité n'étant pas respectée. Sachons-le, la justice cosmique répondra à l'humaine injustice.

#### Quatrième vision : **dans le cosmos, l'arbre, symbole de vie**

*Dieu est vie. Toutes les créatures qui en bénéficient sont, pour ainsi dire, des étincelles provenant du rayonnement de l'éclat divin et ces étincelles émanent de Dieu comme les rayons du soleil.*

*Ainsi Dieu a établi la vie avec ce jaillissement d'étincelles comme signe éclatant de sa divine renommée.*

*Mais si Dieu n'avait pas accordé ces étincelles, comment la divine flamme serait-elle devenue pleinement visible ? Et comment Dieu serait-Il connu comme l'Eternel Un si aucun éclat n'émanait de Lui ? Aussi, aucune créature n'existe avec un manque quelconque de splendeur, que ce soit par la verdure, la forme d'une graine, d'un bourgeon ou par quelque autre trait caractéristique. Autrement, il n'y aurait pas de créature du tout...*

*Je vis la façon dont une nuée provenant d'une couche légère d'air circulait sur la terre. Cet air ravivait avec force la verdure de la terre, ce qui amenait tous les fruits à graineler et à devenir fertiles... C'est toute une effervescence sur la terre, un réveil avec cette germination... Notre corps est apte à s'associer à ces choses très intimement grâce à son pouvoir de création. Et toutes les fois où l'âme et le corps vivent ensemble en parfaite entente, ils atteignent avec une joie mutuelle partagée la plus grande récompense qui soit.*

#### Commentaire

Dans cette vision, nous sommes invités, me semble-t-il, à savoir découvrir la nature. Le meilleur moyen pour nous réconcilier avec celle dont nous sommes nés, c'est d'abord de la regarder simplement, de ré-apprendre à la contempler en gardant en mémoire cet adage connu : « L'homme devient ce qu'il contemple. »

Pour nous aider dans ce travail, souvenons-nous de ce que les Pères grecs appelaient les *grammata* ou « lettres », les empreintes de Dieu dans la création, les éléments naturels étant des symboles porteurs de plus qu'eux-mêmes. Il nous faut acquérir ce regard pour décrypter ces symboles à la différence du technicien qui, lorsqu'il voit un arbre ou un fleuve, se demande de suite quel profit il va pouvoir en tirer. Un regard hildegardien verra devant la montagne l'icône de la majesté divine, la forêt sera pour lui le mystère de la profondeur, le sanctuaire de l'intimité divino-humaine, la mer sera le miroir de la réalité céleste - saint Grégoire de Naziance

chantait la fuite immobile des vagues - autant de signes qui sont les marques, les reflets des archétypes dans la matière. L'homme se trouve alors et tout soudain au sein d'un monde merveilleux, paradisiaque, scintillant de ses énergies divines, véritable feu d'artifice des théophanies et que matérialisent ces petites pierres de mosaïque que l'on trouve dans l'art byzantin, à Ravenne par exemple et qui sont dans leur luminescence et dans leur aspect minuscule la matérialisation des énergies divines que chante si bien Hildegarde, comme nous l'avons constaté.

### **L'influence probable de la tradition celtique sur son œuvre**

Qu'Hildegarde ait débuté sa vie de moniale en un monastère sous le patronage de saint Disibod, moine irlandais du VII<sup>e</sup> siècle, comme on l'a vu, ce seul fait nous donne-t-il le droit de l'intégrer *ipso facto* à la tradition du Christianisme celtique ? Certes non, mais nous pouvons tout de même avancer qu'elle a vécu dans une région où l'influence celtique s'est largement répandue avec particulièrement les missions de saint Colomban, de saint Gall, de saint Fiacre et des autres, ce qui n'a pu qu'y laisser des traces profondes dont témoignent encore aujourd'hui certains édifices religieux et certains récits.

Dans une prière de louange à saint Disibod, Hildegarde s'exprime ainsi :

<i>O viriditas digiti Dei</i>	O verdure du doigt de Dieu
<i>Tu peregrinus a semine mundi</i>	Etranger au germe du monde
<i>Desiderasti exul fieri</i>	Tu as désiré t'exiler
<i>Propter amorem Christi.</i>	Pour l'amour du Christ.

Ainsi, saint Disibod rejoint l'armée de ceux qui ont foulé notre sol aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles et dont il me paraît opportun de rappeler ici le message évangélique propre comme celte. Je partirai de l'exemple de saint Patrick, un exilé volontaire lui aussi, patron de l'Irlande d'où viendront la plupart des pèlerins, comme on les appelle.

Écoutons-le dans son hymne renommé de protection où éclate d'un bout à l'autre son sens cosmique :

Je me lie aujourd'hui  
à la puissance du ciel,  
à la lumière du soleil,  
à la blancheur de la lune,  
à la splendeur du feu,  
à l'illumination de l'éclair,  
à la vitesse du vent,  
à la profondeur de la mer,  
à la solidité de la terre.

Il s'adressait à une culture au sens matérialiste très prononcé, à la conscience cosmologique en éveil. Le sacré était rendu présent pour eux par ce que leur donnaient à voir la terre et le mouvement des cieux ; on sait qu'ils rendaient un culte dans les clairières, la forêt, près des lacs ou des sources, de préférence aux temples.

Voici comme autre exemple le dialogue touchant entre les filles d'un roi venues l'interroger et Patrick. A leurs questions :

*Qui est Dieu et où habite-t-il ?*  
*Est-Il vivant éternellement ?*  
*Est-Il beau ?*  
*Son Fils a-t-Il été élevé par beaucoup ?*

*Est-ce que ses filles sont belles et chères aux hommes du monde ?  
Est-Il au ciel ou sur terre ?  
Sur mer, dans les rivières ?  
Dans les montagnes, dans les vallées ?  
Nous donne-t-Il des nouvelles de Lui ?  
Comment Le verra-t-on ?  
Comment L'aime-t-on ?  
Comment Le trouve-t-on ?*

Patrick répond :

*Notre Dieu, Dieu de tous les hommes,  
Dieu du ciel et de la terre, de toutes les étoiles,  
Dieu des hautes montagnes et des vastes vallées,  
Dieu du ciel aussi bien de ce qui est en dessus qu'au-dessous,  
Il a sa demeure au ciel, sur terre et dans la mer,  
Et en toutes choses qui y sont contenues.  
Il inspire toutes choses, Il meut toutes choses,  
Il est au-dessus de toutes choses, Il soutient toutes choses.  
Il fait en sorte que la lumière de la lune brille,  
Il entoure la lune et les étoiles.  
Il a fait des puits là où le sol est aride,  
Il a placé en mer des îles en terre sèche.  
[Et enfin...]  
Il a un Fils coéternel avec Lui-même  
Et le Saint-Esprit respire en eux.  
Non séparés sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit.*

Que voilà un symbole de Nicée curieux et bien réduit et on peut se demander ce que les Pères du Concile en auraient pensé...

De saint Patrick, voici encore ce passage bien connu de son hymne de protection :

*[...] Christ avec moi, Christ devant moi,  
Christ derrière moi, Christ en moi,  
Christ au-dessus de moi, Christ en dessous de moi,  
Christ à ma droite, Christ à ma gauche,  
Christ en largeur, Christ en longueur,  
Christ en hauteur,  
Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi,  
Christ dans tout œil qui me voit,  
Christ dans toute oreille qui m'écoute...*

En conclusion, on ne peut que souscrire à l'opinion de John MacQuarrie qui dans son ouvrage *Paths in spirituality* écrit : *Quoique la spiritualité celtique appartienne à une culture qui a presque disparu, elle répond sous beaucoup d'aspects à une condition à laquelle une spiritualité contemporaine devrait se conformer. Tout au centre de ce type de spiritualité existait un sens intense d'une présence. Le Celte était comme homme un « intoxiqué de Dieu » de façon très importante dont la présence divine imprégnait la vie de toutes parts. Mais cette présence se réalisait par l'intermédiaire de quelque chose de fini, cette réalité-ci du monde, de sorte qu'il serait difficile d'imaginer une spiritualité plus proche de la terre que celle-là. Le sens de l'immanence de Dieu dans la création était si fort dans la spiritualité celtique qu'il se réduisait*

*presque parfois au panthéisme.* C'est vrai encore qu'il n'y a pas lieu de confondre « panthéisme » où tout est Dieu avec « panenthéisme » où tout est en Dieu, ce qui a toujours été l'attitude de nos Pères celtes.

Mais avançons dans le temps. Nous voici au IX<sup>e</sup> siècle. C'est l'invasion des Normands, dits encore Vikings ou Scandinaves et ce sera une rude épreuve pour les régions touchées : massacres, pillages, destructions d'églises, de monastères et de leurs biens. Aussi, voit-on à nouveau débarquer sur nos côtes une cohorte de moines et de laïcs, plus spécialement de savants venant principalement d'Irlande avec leurs précieux manuscrits. Nous retiendrons parmi eux un nom, celui de Jean Scot Erigène, un laïc (à ne pas confondre avec Duns Scot, un moine franciscain du XIII<sup>e</sup> siècle, continuateur plus tard de l'œuvre de Thomas d'Aquin mais aussi son opposant). Jean Scot Erigène vécut au temps de Charles le Chauve entre 810 et 877 et fut la célébrité de l'Ecole de la Cathédrale de Laon, comme d'autres de ses congénères le furent de Soissons, Reims, Cambrai et Liège. Il se distingua par sa science à une époque où le savoir avait presque disparu. Ce fut, a-t-on dit, l'intelligence la plus brillante d'alors en Occident depuis Augustin et jusqu'à Anselme tant du point de vue scientifique que théologique. Il connaissait diverses langues dont le grec, ce qui était plutôt rare en ce temps-là. Il eut des démêlés avec les autorités ecclésiastiques au synode de Valence en 855 à propos de l'affaire Gottschalk sur la prédestination. Sa position peu commune lui valut d'être accusé de panthéisme et suspecté d'hérésie.

Un événement avait considérablement enrichi sa pensée. En septembre 827, Louis le Pieux avait reçu à Compiègne une ambassade envoyée par l'empereur byzantin. Parmi les riches présents offerts par cette ambassade figurait un manuscrit grec, les œuvres du Pseudo-Denys. Jean Scot Erigène est chargé de leur traduction et en tire le plus grand profit. Il s'empressa par la suite de se procurer les œuvres de Grégoire de Nysse et de Maxime le Confesseur. Aucune patristique n'était connue deux siècles auparavant et le restera encore deux siècles plus tard en Occident, écrit Edouard Jeuneau, du C.N.R.S., spécialiste des études érigéniennes. Et Etienne Gilson, auteur de *l'Esprit de la philosophie médiévale*, assure que ce fut là une immense épopée métaphysique.

Jean Scot Erigène est connu pour avoir écrit trois œuvres majeures :

1. Ce fut d'abord, en bon Celte qu'il était, le *De divisione naturae* ou *De la division de la nature* avec une méditation sur le premier chapitre de la Genèse ;
2. ensuite, les *Ecrits mystiques du Pseudo-Denys*, à l'origine de toute l'Ecole rhénane ;
3. enfin, un *Commentaire sur l'évangile de Jean avec une Homélie sur le prologue.* (Jn I, 1-14)

C'est cette dernière œuvre, la plus achevée, écrite à la fin de sa vie, comme le sera le *Livre des œuvres divines* d'Hildegarde à soixante-cinq ans, qui va nous retenir tout particulièrement.

Dans les deux cas, le plan est identique :

- *L'Homélie sur le Prologue de Jean* chez Jean Scot Erigène commence par ces mots : *Vox spiritualis aquilae, La voix de l'aigle mystique retentit aux oreilles de l'Église...* en parlant de Jean dont il fait l'éloge.
- Hildegarde fait mention de même dans les toutes premières lignes de sa première vision d'une tête d'aigle aux yeux de feu et d'une tête d'homme étincelante qui ne peut être que celle de Jean, les deux tournées vers l'est.
- Jean Scot Erigène divise son sujet en deux parties lorsqu'il écrit, passant de l'une à l'autre : *Voici que l'aigle, d'un vol tranquille, descend des très hautes cimes de la théologie, lieu des réalités éternelles dans la très profonde vallée de l'histoire.*



- Hildegarde ne fait-elle pas de même, sa peinture donnant à le voir, en passant du cercle, symbole de la divinité au carré, symbole de la cité terrestre.

Curieuse coïncidence ! Y a-t-il de sa part une reprise inconsciente du plan adopté par Jean Scot Erigène dans une œuvre très brève mais dense où il synthétise tout son enseignement, comme elle le ferait à son tour après avoir écrit précédemment le volumineux *Scivias* comportant trois livres avec pas moins de vingt-six visions ? Mystère... Quoi qu'il en soit, on doit reconnaître que le *Prologue de Jean* dans sa structure se prête en lui-même à cette division en deux parties (*Au commencement était le Verbe... et le Verbe était Dieu. - Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu...*). Cependant, ce que l'on peut dire, c'est qu'Hildegarde, avide de connaissance et très bien conseillée, n'a pu ignorer cette homélie très célèbre du *Prologue de Jean*, lue dans tous les monastères le jour de Noël à la troisième messe du jour. Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart, Nicolas de Cuse, la citeront souvent. Sans en avoir terminé tout le recensement à ce jour, on en a retrouvé cinquante-quatre manuscrits disséminés dans toute l'Europe sous divers pseudonymes (Origène, Jean Chrysostome, auteur inconnu), Edouard Jeauneau précisant que ce n'est qu'au siècle dernier qu'on a enfin découvert qui en était le véritable auteur, à savoir Jean Scot Erigène. Le même auteur fait sien cette opinion d'historien : *La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle - donc celui d'Hildegarde - ne peut s'expliquer si l'on néglige ce que l'on a justement nommé « l'esprit carolingien »*. Aussi, en ce XII<sup>e</sup> siècle, fécond en esprits novateurs et audacieux, n'est-il pas étonnant d'assister avec un Anglo-Normand, Guillaume de Malmesbury, à un incontestable regain d'intérêt pour la pensée et les écrits de Jean Scot Erigène. Il faut dire qu'il fut enterré à l'abbaye de Malmesbury (Angleterre) et que sa mémoire y resta longtemps très vivante de la part des moines.

Toujours en ce XII<sup>e</sup> siècle, remarquons que Laon, où enseigna Jean Scot Erigène, comptait parmi les écoles théologiques les plus réputées avec Auxerre et Reims. Y fut élaboré pour une grande part ce commentaire perpétuel de l'Écriture, connu sous le nom de *Glossa ordinaria*. Ces gloses étaient des extraits d'auteurs divers interprétant l'Écriture de la Genèse à l'Apocalypse. On y trouve par exemple, Grégoire le Grand pour Job, Bède pour les Actes des Apôtres, Lanfranc pour saint Paul et Jean Scot Erigène pour saint Jean. Hildegarde, dont toute l'œuvre démontre la prédilection pour saint Jean, a dû tomber un jour ou l'autre sur ces gloses que l'on a qualifiées de pain quotidien des théologiens.

Mais à ces critères externes s'en ajoute un autre d'un ordre différent et d'un aussi grand poids : la conviction intime de la similitude des doctrines.

Comme Hildegarde plus tard, Jean Scot Erigène voulait combattre ce dualisme dommageable qui séparait Dieu de sa création, en suggérant que le monde matériel était quelque chose de profane et d'inférieur au spirituel. De son contact avec le néoplatonisme et les Pères grecs, il conclut que le monde sensible était essentiellement bon et que la destinée naturelle de toute la création, y compris de toute l'humanité, était de faire retour à Dieu par le Christ. Cela rejoignait parfaitement le point de vue d'Hildegarde sur le monde naturel comme théophanie ou manifestation divine. Jean Scot Erigène est connu pour cette citation fameuse à propos de son commentaire sur la déclaration de Jean-Baptiste parlant du Christ : *Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure* (Jn I, 27) ; la chaussure, suivant une interprétation symbolique, désignant le monde sensible. *Pour aller à la suite du Christ, disait-il, il vous faut chausser ses sandales, à savoir l'Écriture et la nature.*

Comme Hildegarde plus tard, Jean Scot Erigène considérait l'univers comme un processus dynamique, la création ne constituant pas seulement un événement passé, distant et lointain, accompli une fois pour toutes, mais toujours actuel, Dieu perfectionnant sans cesse ce qu'Il a fait. L'univers est en quelque sorte un débordement de son Être et n'existe que dans une relation intime et réciproque avec Lui.

Pour lui, également, l'humanité est au centre de l'univers si Dieu en est à l'origine. On trouve un texte très éclairant à ce sujet dans cette *Homélie sur le Prologue de Jean* (rapporté par E. Jeuneau, p. 291-295, dans son ouvrage des Sources chrétiennes n°151) où il distingue trois mondes qui sont selon lui : le monde invisible des purs esprits, le monde visible du corps et celui de l'homme qui est la synthèse des deux premiers, un univers harmonieux, ordonné, c'est là tout le sens en grec du terme « cosmos » qui signifie un tout harmonieusement ordonné en effet avec celui de parure et qui a donné en français le mot « cosmétique » : que nous voilà loin du sens qu'on lui attribue couramment d'espace sidéral infini !

Malheureusement, l'humanité, pièce maîtresse de cet univers a failli et a rompu l'harmonie du cosmos. Dieu vint au secours de l'univers tombé avec l'Incarnation de son Fils Jésus-Christ dont le but fut de restaurer l'harmonie de l'univers en restaurant la nature humaine. Ce faisant, le Christ a restauré toutes choses ici-bas sans rien exclure en vertu de leur participation propre.

Dernière remarque : si Jean Scot Erigène a connu deux condamnations en 1210 puis en 1225 par une bulle du pape, c'est-à-dire environ trois cent cinquante ans après sa mort, Hildegarde, sans être formellement condamnée, a été mise au secret comme une femme quelque peu illuminée, aux paroles imprudentes dont se sont parfois servi les hérétiques : Cathares, Enfants du libre esprit et qu'a exploitées en son temps le bras droit de Luther dans ses critiques envers l'Église.

### **Conclusion :**

Dans un ouvrage d'H. J. Massingham : *The tree of life*, on trouve cette déclaration : *Si l'Église celtique avait survécu, il y a des chances que le fossé qui n'est allé qu'en s'accroissant au cours des siècles entre Christianisme et nature, n'aurait pas mis fin à l'attitude unitaire du regard de l'occidental envers l'univers.*

Au temps d'Hildegarde, on peut dire que c'est encore dans l'Europe un âge d'or du Christianisme. C'est un arbre vigoureux à la frondaison abondante, le Christianisme celtique, comme j'ai essayé de le démontrer, ayant été là pour nourrir dans une large mesure ses racines profondes. Malheureusement, la scolastique, tournée vers l'aristotélisme et imbue de raison, ne tardera pas à s'imposer. En outre, par suite de la coupure avec l'Orient chrétien due aux croisades en cours et au schisme de 1054, l'Occident va faire cavalier seul. Cet arbre se desséchera et va encore être davantage mis à mal par ses dissensions internes. Moribond, il voit surgir à son pied des rejetons à foison au grand scandale de tous. Mais grâce à Dieu, rien n'est jamais perdu, tout peut encore être rebâti.

En ces temps d'aspirations et de recherches intenses pour un Christianisme authentique, puissions-nous porter notre regard vers Hildegarde, un témoin de choix, et écouter son message. C'est ce que notre Église orthodoxe celtique tente de faire à son humble place, même s'il lui faut encore et toujours braver l'indifférence générale.

Remercions le Ciel de nous avoir donné sainte Hildegarde comme modèle et qu'elle bénisse nos vœux !

## Bibliographie

### \* En français :

Matthew FOX, *La Grâce originelle* ; éd. Desclée de Brouwer : qui, s'inspirant principalement d'Hildegarde et de Maître Eckhart, a lancé le mouvement de la Spiritualité de la Création.

Matthew FOX, *Le Christ cosmique* ; éd. Albin Michel.

Hildegarde de BINGEN, *Louanges* ; éd. Orphée, La Différence : textes d'antiennes, hymnes, répons traduits en français.

Edouard JEAUNEAU, *Jean Scot ; Homélie sur le Prologue de Jean* ; coll. Sources chrétiennes n° 151 ; éd. Du Cerf.

Edouard JEAUNEAU, *Etudes érigéniennes* ; coll. Etudes augustinienne, avec divers auteurs du C.N.R.S..

Régine PERNOUD, *Hildegarde de Bingen* ; éd. du Rocher : bon aperçu de sa vie et de son œuvre de la part d'une historienne qualifiée. On y trouve comme illustrations les dix visions, quoique non orientées.

### \* En anglais :

Ch. BAMFORD, *The Voice of the eagle, John Scottus Eriugena* ; éd. Floris.

Matthew FOX, *Illuminations of Hildegard of Bingen* ; éd. Bear & Cy.

Matthew FOX, *Hildegard of Bingen's book of divine works* ; éd. Bear Books.

Matthew FOX, *Western Spirituality* ; éd. Bear & Cy.

Metropolitan Paulos Mar GREGORIOS *The Human Presence ; Ecological Spirituality & the Age of the Spirit* ; éd. Amity House, New York.

Sean MODONAGH, *To Care for the earth* ; éd. Geoffrey Chapman-London : a call to a new theology from an Irish Coloman Missionary.



# La tradition celtique dans l'art roman

Conférence du docteur Jean Conquet

## Introduction

Quand je suis arrivé à Bénévent<sup>1</sup> il y a quarante ans, j'y ai vu une église qui m'a paru très importante pour un si petit pays (700 habitants). C'est une église au milieu d'une place, dont on peut faire le tour, c'est une église qu'on peut appréhender sous toutes ses dimensions, mais c'est tout.

Je n'avais à l'époque aucune notion d'architecture et j'avais des préoccupations essentiellement familiales et professionnelles et aucune notion de symbolique ou d'histoire.

Je me suis retrouvé élu municipal pendant pas mal de temps et je me suis dit : « Comme j'arrive d'ailleurs, il faut que je connaisse l'histoire de Bénévent. » Je me suis attaqué à ce moment-là aux archives que nous avons à la mairie, avec les registres paroissiaux depuis 1689... et c'est en étudiant ces registres, non pas pour apprendre des choses sur l'église, mais pour apprendre des choses sur Bénévent, que je me suis aperçu que Bénévent et l'église ça ne faisait qu'un : s'il n'y avait pas eu l'église, il n'y aurait pas eu Bénévent.

Je me suis très rapidement aperçu que cette église était la troisième construite pratiquement sur le lieu et ça m'a paru bizarre, autour de l'an 1000.

## Historique

Avant l'an 1000, des religieux venus de l'abbaye Saint-Martial de Limoges se sont installés à Ségondélas, à peu près à 1 500 mètres de l'église actuelle. Très rapidement, dom Humbert qui était là-bas, a obtenu de s'installer à Ségonlatas qui est le lieu même de Bénévent d'où ses religieux ont chassé un ermite pour y construire leur église ! J'ai pensé tout de suite que c'était un religieux d'un culte antérieur et que l'endroit qui convenait pour exercer un culte sur la région, ce n'était pas Ségondélas à 1500 mètres, mais c'était l'endroit précis d'où cet ermite avait été chassé.

C'est autour de l'an 1000 ou un peu avant que fut construite la première église à Ségondélas, église dédiée à sainte Madeleine, ce qui est classique sur les itinéraires de Compostelle.

Et puis une deuxième église fut consacrée en 1028 par l'évêque Jourdain de Larron. Bizarrement, le jour de sa consécration sont arrivées les reliques de saint Barthélémy, apportées par de pieux pèlerins. Alors l'évêque a dit : *Puisque ces reliques venues de Bénévent en Italie, vous les acceptez ici, ce lieu s'appellera maintenant Bénévent.*

Très rapidement, à cause de ces reliques, la venue massive des pèlerins a permis la construction d'une troisième église qui est l'église que nous connaissons actuellement.

---

<sup>1</sup> Bénévent l'Abbaye se trouve dans le département de la Creuse. N.d.R.

## **Une religion des Limousins**

Je me suis dit qu'à cette époque on ne construisait jamais des églises n'importe où et n'importe comment, donc il fallait chercher le pourquoi. Et c'est ce que j'ai fait.

Je vais vous expliquer comment je me suis aperçu que cette église était une église tout à fait exceptionnelle. Il faut vous la situer en Limousin. Le Limousin est un très vieux pays celtique et, encore actuellement, les gens du Limousin sont très religieux (même si les prêtres disent que le Limousin est déchristianisé). En fait, moi qui ai vécu quarante ans avec eux, je sais que les gens du Limousin sont vraiment religieux mais, c'est sûr, ils ne sont pas très catholiques ! Même pendant la Révolution, ils bazardaient les ciboires, les calices, ils donnaient ça aux révolutionnaires sans problème, mais il ne fallait pas toucher aux statues des saints. Alors les révolutionnaires avaient amassé toutes les statues et les avaient flanquées dans une pièce. Mais ils ont dû la fermer à clef parce que la nuit les gens venaient les reprendre et les cachaient. Et celles que nous avons actuellement sont des statues qui ont été cachées et qui sont revenues après la Révolution. Et puis on a des saints (un peu à la manière des saints bretons) pas très connus en dehors de la région. Mais c'étaient tous des saints qui faisaient des miracles. Ils étaient tous, à l'origine, des ermites. Et encore actuellement, vous avez un culte qui intègre la religion catholique avec les rochers, les arbres. Il y a des parcours de dévotion qui sont faits : on va de l'église à un rocher, puis de là on va à un chêne, on tape trois fois du bout du pied dans le chêne, puis on trempe un linge dans la source, on se le garde sur soi pour guérir. Cela continue à se faire.

J'ai vu, entre deux blocs de rochers qui quelquefois se basculent, sont un peu mobiles, j'ai vu des petits papiers coincés entre les deux blocs, ou des petits linges. C'est un peu curieux. En Limousin, en Creuse surtout, il y a de nombreux dolmens et quelques menhirs, moins qu'en Bretagne, mais nous en avons tout de même pas mal. En plus, nous sommes sur l'itinéraire de Compostelle et nous sommes une étape obligée à 45 kilomètres de Saint-Léonard-de-Noblat ; nous avons un gîte d'étape qui accueille toujours des pèlerins, essentiellement flamands, belges et hollandais. Les Flandres étaient espagnoles jusque sous Louis XIV et cette route de pèlerinage à Compostelle est devenue par la suite une route commerciale. Jusqu'à la dernière guerre des colporteurs espagnols remontaient jusqu'à la région. Cela fait neuf siècles qu'on marche dans cette direction-là.

## **Une église particulière**

Il est certain qu'au départ mes recherches ne ciblaient pas l'église. Ce sont les chroniqueurs qui m'ont fait me poser cette question : « Trois églises, il faut savoir pourquoi. »

La première, dédiée à sainte Madeleine, avec Saint-Jacques-de-Compostelle c'est normal : nous sommes sur l'itinéraire de Vézelay à Saint-Jacques... c'est la Madeleine, comme à Vézelay.

La deuxième, à mon sens, a été construite pour prendre place sur le lieu sacré après en avoir chassé l'ermite. Et cet ermite était un personnage important puisqu'il s'est plaint auprès de l'évêque de Limoges qu'on le chassait de son habitation. C'est quand même curieux, entre religieux ça ne se serait pas fait, je pense.

La troisième, je m'en suis aperçu à l'étude du monument lui-même : pour témoigner de la tradition celtique qui était présente dans ce lieu et qu'il fallait absolument transmettre.

Et finalement, ce que je sais aujourd'hui, c'est que l'église a accompli sa mission en m'intéressant à l'architecture, à la symbolique, à l'histoire des religions. S'il n'y avait pas eu l'église, je ne saurais pas aujourd'hui ce que je sais. Et tout le monde peut en faire autant ; faut-il encore remarquer le caractère particulier de cette église, et ce n'est pas en passant qu'on s'en rend compte. C'est pour cela qu'il y a des notices dans le narthex pour intéresser les visiteurs, des panneaux pour visiter, et ils sont très étonnés de voir qu'il s'agit d'une église qui sort tout à fait de l'ordinaire. Moi, je n'ai jamais osé dire que cette église était **unique**, mais quelqu'un l'a fait, un monsieur Robert Dézéus qui aurait bien voulu être là aujourd'hui, mais il est en Arménie, parce que c'est un spécialiste des églises arméniennes du Caucase et de Géorgie. Il a écrit une plaquette sur Bénévent parce qu'il y a trouvé des traces arméniennes. Cela m'avait beaucoup étonné, maintenant je sais comment c'est arrivé là.

### Les chapiteaux symboliques

Comment un monument de pierre peut-il transmettre une tradition et un enseignement ? Dans l'ordre de mes découvertes, je me suis d'abord attaqué aux chapiteaux. Il y a dans cette église quarante-quatre chapiteaux qui sont particuliers : il y a dans la nef douze chapiteaux, six à droite et six à gauche, qui disent la même chose. Six. C'est carrément du Theilhard de Chardin ! On part du Big-Bang initial, du Tohu-Bohu de la création et en six images on aboutit à la germination spirituelle de la fin des temps. En six images non figuratives et je sais aussi pourquoi : parce que si cette église a été construite au XI<sup>e</sup> siècle d'un seul tenant, et tracée aussi d'un seul tenant (ses plans le prouvent), la nef par contre n'a été voûtée qu'au XII<sup>e</sup> siècle car saint Bernard était passé par là et avait dit qu'il n'était pas question de faire des représentations animales ou humaines sur les chapiteaux parce que ça distrayait les moines lettrés. Bien sûr les moines lettrés n'avaient pas besoin de cela pour apprendre des choses. Si des moines ont compté sur l'église de Bénévent pour apprendre la religion chrétienne, ils ont fait un peu erreur parce que sur les quarante-quatre chapiteaux pas un seul n'est tiré de la Bible, ancien ou nouveau testament, pas un seul... ce qui ennuie un peu nos curés ! Le nôtre s'est plongé dans l'Apocalypse parce qu'il m'a dit : « Ce doit être l'Apocalypse. » Je lui ai répondu que ce n'était pas l'Apocalypse. Ils cherchent absolument à savoir d'où ça vient, et moi aussi j'ai cherché, et j'ai fini par trouver. Mais ça ne vient pas de la Bible.

Puis il y a surtout une série tout à fait intéressante qui m'a permis de faire un travail en gardant l'esprit rationnel, parce que la lecture de la symbolique des images, c'est quelquefois nébuleux et j'ai rencontré des gens qui leur font dire n'importe quoi.

J'ai eu cette chance de tomber sur un ensemble de quatorze chapiteaux qui entourent la croisée du transept et le chœur. Je les ai appelés « les chapiteaux du destin spirituel ». Parce que chacun de ces chapiteaux dit trois fois la même chose, on ne peut pas se tromper : c'est une **lecture**, ce n'est pas une interprétation qu'on peut faire. Ils parlent :

- une première fois par le sens symbolique de l'image sculptée.
- Ils répètent par le sens symbolique du nombre qui est leur numéro dans l'alignement.
- et ils disent le contraire de chacun des douze chapiteaux « du destin charnel » qui déroulent leur série en parallèle, à l'intérieur des croisillons et du côté extérieur du déambulatoire.

C'est extraordinaire. M. Robert Dézélys m'a dit qu'il n'y avait pas d'équivalent. Pourquoi ? Y avait-il un centre celtique, druidique important à Bénévent ? C'est possible. On le saura quand on pourra explorer les substructures, car on n'a toujours pas trouvé d'accès à l'église qui est dessous et dont j'ai l'inventaire qui a été fait à 8 heures du matin un jour précis de janvier 1790. Il a été remis à la maison commune de Bénévent alors que l'inventaire de l'église que nous connaissons n'a été fait que deux ans plus tard, également à 8 heures du matin et remis toujours à la maison commune de la ville de Bénévent. Il **devait** être remis mais il n'a jamais été remis... le curé l'a fait disparaître parce que destiné à la saisie des biens du clergé, pour en faire des biens nationaux. Par contre, il a donné rapidement l'inventaire de l'église qui est dessous parce qu'elle ne contenait rien d'important !

### **Tradition celtique, croix druidique et nombre d'or**

Dans un cloître il faut tourner dans le sens des aiguilles d'une montre ou dans le sens apparent du déplacement du soleil. Comme rien n'est laissé au hasard dans cette église, les six petits chapiteaux de l'absidiole-est, tout à fait extraordinaires, se lisent de gauche à droite. Ce sont des chapiteaux strictement celtiques ; je sais que cette absidiole-est a été construite avant même qu'aient été arasées les superstructures de l'église qui est dessous, parce que tout part de cette absidiole qui contient le plus petit des trois cercles de la croix druidique. Ces trois cercles ont servi au tracé de l'église.

Une croix druidique se construit dans un carré. Dans ce carré vous inscrivez neuf carrés. Vous tracez les diagonales. Vous inscrivez un cercle dans le carré du milieu et ça vous permet de construire une croix celtique, avec ses trois cercles dans les proportions 1, 3, 9. Toujours ce nombre 3 qui est le nombre de toutes les spiritualités. De plus, dans les croix celtiques, les rectangles qui forment les bras de la croix sont dans les proportions du nombre d'or, c'est-à-dire le fameux rapport 1,618 qui servait à la construction des églises, et qui, à Bénévent, est partout, dans l'épaisseur des contreforts, des murs, la largeur du pilier divisée par le collatéral étroit qui passe derrière, etc. Les rectangles d'or sont partout. Quel est l'intérêt des rectangles d'or ? C'est que ce rapport 1,618 en formule développée, c'est-à-dire un nombre de fonction 5. Cela se construit très facilement avec l'équerre, le compas et la règle. Les compagnons qui travaillaient sur cette proportion se servaient de la « corde à treize nœuds » qui remplaçait à la fois l'équerre, le compas et la règle. La corde à treize nœuds, c'est une corde avec un nœud à chaque bout, qui comporte douze segments. Et si vous mettez quatre segments d'un côté, trois segments de l'autre, il reste cinq segments pour revenir sur le premier nœud... Théorème de Pythagore :  $(5 \times 5 = 25) = (3 \times 3 = 9) + (4 \times 4 = 16)$  : avec une corde à treize nœuds vous construisez un triangle rectangle de la dimension que vous voulez. Avec n'importe quelle corde, vous avez un compas parce que fixée à un bout vous tournez autour. Et en tirant sur la corde bien droite ça vous fait une règle pour tracer. Et cette église a été construite comme cela.

La proportion du nombre d'or : 1,618 est en fait un nombre dit de fonction 5 : ce qu'il faut savoir, c'est que ce nombre 5 est un nombre de vie, car les formations pentagonales n'existent pas dans le monde inanimé (cristaux, minéraux par exemple).

Il n'y a pas d'images bibliques dans l'église de Bénévent, elle parle de Dieu par les proportions et les nombres ; or tout le monde ne peut pas comprendre ça... (nos prêtres ont beaucoup de difficultés).



Le nombre 1,618 lui aussi est un nombre de vie, parce que tout ce qui vit tend vers cette proportion : absolument tout, que ce soit dans le règne végétal, animal ou humain, c'est comme cela. Si vous avez la curiosité de diviser la distance qui va de la pointe du nez au sommet du crâne, par celle qui va de la pointe du nez au menton, vous trouvez 1,618, quelle que soit pratiquement la forme des visages. Sinon, vous avez des visages complètement difformes !..

Le nombre d'or est dans l'œil. Le tableau du champ visuel moyen s'inscrit dans un rectangle d'or. On retrouve 1,618 à l'intérieur du tableau dans le rapport des zones mono-oculaires figurées en grisé et la zone centrale claire bi-oculaire.

C'est pourquoi je dis que ces églises étaient construites à partir de **proportions**. Ils ne se servaient pas de mesures (la coudée égyptienne, etc.).

### Les trois cercles

Je dis que l'absidiole-est a été construite la première. Pourquoi ? Parce que... si vous multipliez le diamètre du cercle qui s'y inscrit par 3, vous avez le cercle qui s'inscrit dans le chœur et si vous multipliez par 3 à nouveau le diamètre de ce cercle vous obtenez celui qui est centré sur la croisée du transept, qui tangente les contreforts et enferme tout l'*orient* de l'église...

C'est vers 1870 que l'architecte Paul Abadie, maître d'œuvre du Sacré-Coeur de Montmartre est intervenu à Bénévent. Il a fait démonter le clocher limousin à huit pans élevé sur la croisée du transept pour le remplacer par un cône en pierres calcaires surmonté d'un lanternon de seize colonnes et d'une flèche culminant à 33 mètres, comme l'ancien clocher.

Les architectes de l'époque n'ont rien compris (comme d'ailleurs ceux d'aujourd'hui) et qualifié cette construction de « coiffe ridicule » (archives municipales de l'époque).

Je me suis longtemps posé des questions au sujet de cette construction, et c'est en étudiant un plan en élévation de l'église que j'en ai compris la raison. Les trois rangs de trois cercles sculptés de chevrons alternant avec deux fois deux rangs de pierres lisses, n'étaient pas des éléments décoratifs. Ils matérialisaient trois cercles dans le rapport 1/3/9, mais disposés de manière concentrique, comme il se doit : en bas, le plus grand, le cercle de *Keugant*, dont le diamètre est imposé par celui du clocher ; un peu au-dessus du tiers supérieur, le cercle d'*Abred* et tout en haut, le cercle de *Gwenved*.

Abadie, architecte initié qui a offert le vitrail maçonnique de l'absidiole-est avec équerre et compas dans un écusson, a voulu placer là en évidence un signe à l'adresse de ceux qui passent, pour leur dire : *Vous avez dans cette église, toute la tradition druidique.*

Il y a trois ans, M. Mesters de Paradj, architecte des Monuments historiques, a recouvert « le cône d'Abadie » d'un boisseau ; pour qu'il puisse cacher complètement la construction précédente il a fallu surélever sa base par une maçonnerie de plus de 2 mètres et le surmonter d'un lanternon qui le fait culminer à 37 mètres. C'est le seul élément de l'église qui n'est plus maintenant dans les proportions du nombre d'or ! Le prétexte officiel à cette intervention était le manque d'étanchéité du clocher d'Abadie : en quarante ans je n'ai jamais vu de traces d'humidité à la coupole.

La symbolique solaire intervient dans l'abside où s'inscrit le cercle d'*Abred* ; son centre est l'emplacement qu'occupait le prêtre devant le grand autel avant Vatican II, quand la messe était encore dite dans le bon sens. De cette place il voyait le soleil des

équinoxes se lever par la fenêtre de l'absidiole-est, et celui des solstices d'été et d'hiver respectivement par les fenêtres de gauche et de droite, à 36° d'angle de la fenêtre centrale. Ainsi, à ces dates remarquables, les premiers rayons du soleil levant pénétraient dans l'église par trois des angles du décagone régulier inscrit dans le cercle d'*Abred*, transformé en calendrier solaire.

### Les modillons

Je bondis quand on parle de décoration dans les églises romanes : il n'y a jamais d'images décoratives, toutes ont un sens, elles sont toujours « utilitaires ». J'ai découvert récemment la raison d'être des modillons, ces petites sculptures placées extérieurement sous les corniches des églises romanes : ils enseignent l'intériorité, l'humilité et l'indispensable initiation nécessaire à la compréhension des images plus complexes sculptées sur les chapiteaux à l'intérieur. La majorité des modillons représentent des visages aux yeux fermés : c'est la symbolique de l'aveugle. Il faut fermer les yeux sur le monde extérieur et les ouvrir sur le monde intérieur, avoir une spiritualité, une réflexion intérieure. D'autres représentent des têtes de béliers avec un parchemin roulé dans la gueule : le parchemin roulé, c'est l'équivalent du livre fermé. Quelquefois sur les vitraux on voit des saints qui tiennent un livre ouvert ou fermé. Cela n'a pas le même sens : le livre ouvert, c'est la connaissance offerte à tous. Mais il faut avoir la clef pour ouvrir le livre fermé. Cela veut dire que si vous voulez assimiler le livre fermé, il faut avoir le pouvoir de le faire. La symbolique de la puissance, c'est le front du bélier. C'est la **Connaissance** qui donne ce pouvoir. Sa symbolique, c'est la corne roulée en spirale du bélier, symbole de la Connaissance infinie qui n'a ni commencement ni fin. Cela veut dire qu'il faut être initié (de *initium* = commencement)... mis sur la voie et quand vous êtes mis sur la voie vous pouvez enfin comprendre.

Il y a aussi tout un ensemble de modillons qui représentent des genoux ployés, mais pas n'importe comment. C'est comme si vous me regardiez moi, à genoux sur la tête de quelqu'un dont la tête est entre mes jambes... Cela veut dire que l'humilité, symbolisée par les genoux ployés, c'est mieux que l'acquis intellectuel que l'on a dans la tête. Il n'y a pas besoin d'être savant pour comprendre. D'ailleurs aux Indes, des yogis de la Connaissance ne savent ni lire ni écrire. Il y a des maîtres soufis, en Afrique et ailleurs, qui sont complètement illettrés et qui donnent un enseignement de haut niveau.

Les modillons aux yeux fermés, il n'y en a pas deux pareils. Il y a des visages beaux, des visages laids. Il y a des visages jeunes, des visages vieux, des visages d'infirmités tout tordus... ça veut dire que tout le monde peut accéder à cette connaissance : il suffit de fermer les yeux ! Il ne faut pas s'éclater (comme on dit aujourd'hui), il faut faire le contraire.

Comment se fait-il que ces images se retrouvent dans une église chrétienne ? En me replongeant dans les dix-sept volumes de l'histoire de l'Église de Daniel-Rops, j'ai trouvé des précisions intéressantes : j'ai appris que le synode de Whitby (sur la côte est de l'Angleterre) en 664 a montré l'opposition entre l'Église celtique et l'Église latine, que le deuxième concile de Nicée en 754 a décidé que l'interprétation des images appartiendrait aux religieux, mais que leur exécution serait confiée à des architectes et à des imagiers. Très astucieuse cette décision : en somme les curés pouvaient dire et lire ce qu'ils voulaient sur les images, tandis qu'architectes et imagiers, par ce moyen,

ont pu conserver la mémoire des rites et symboles celtiques dans le respect de la Tradition et affirmer ainsi d'où venaient leurs connaissances.

J'ai aussi appris que Charlemagne s'était attaqué à l'influence celtique ainsi qu'aux traditions venues d'Irlande à seule fin d'obtenir du pape Léon III qui le proclama empereur le jour de Noël de l'an 800, faveurs et appui pour la constitution de l'Empire romain germanique.

Malgré tout, la Tradition a surmonté tous les obstacles, puisqu'elle s'est imposée au XI<sup>e</sup> siècle dans l'église de Bénévent.

### **Proportions et tracés**

En entrant dans l'église, tout le monde peut voir les chapiteaux. Il n'en est pas de même des tracés qui, eux, n'apparaissent que sur plan.

Il y a une dizaine d'années j'avais péniblement, avec de faibles moyens, relevé quelques mesures. Pour des raisons plus intuitives que fondées, j'avais affirmé alors que le nombre d'or était partout. C'est seulement au printemps 1995, qu'un architecte de passage, intrigué par les mesures portées sur le panneau affiché dans le narthex, a désiré, pour le plaisir, faire un relevé complet et précis. En trois jours, avec comme aides son épouse et moi-même, tout fut mesuré dans le détail. En dehors du plan d'ensemble, quinze planches naquirent de ce travail. Elles révèlent, dans toutes les parties de l'église, narthex, travées de nef, transept, chœur et chapelles, des rectangles d'or innombrables, des carrés et croix druidiques en grand nombre, des pentagones et décagones.

Le nombre, la complexité et l'enchevêtrement harmonieux de toutes ces figures ont dépassé toutes nos espérances. Les plans ont confirmé que l'église est bien le chef-d'œuvre dédié au nombre d'or, la divine proportion des anciens.

Je ne crois pas qu'aujourd'hui, on saurait faire coïncider croix celtiques et rectangles d'or sur un tracé. D'ailleurs nos architectes s'en moquent complètement. J'en suis navré.

Si nos anciens voyaient le nouveau clocher ! J'ai entendu de vieux maçons « maçonnants » me dire qu'il fallait le faire démolir !

### **Fausse anomalies et particularités**

Les maçons et tailleurs de pierre qui ont oeuvré ici maîtrisaient remarquablement les techniques architecturales. Ils possédaient en plus la philosophie de l'architecture, ce qui exclut dans leurs oeuvres anomalies ou erreurs. C'est pourquoi, tout ce qui, à première vue, m'a semblé anormal dans cette église avait en fait sa raison d'être, qui restait à découvrir : c'était le cas de la situation des fonts baptismaux. Ils sont d'ordinaire à gauche en entrant dans le narthex, car autrefois, les non-baptisés ne pouvaient s'avancer dans la nef. Or, à Bénévent, les fonts baptismaux sont à droite dans la première travée de la nef, et seuls les quatre piliers encadrant cette travée étaient couverts de mousse noire jusqu'à 1,50 m de hauteur avant leur nettoyage récent.

Un jour, un architecte géobiologue de Saint-Denis est venu pour visiter l'église en compagnie d'un ami radiesthésiste. En arrivant il a remarqué aussitôt le modillon le plus proche du premier contrefort de la nef : une tête de serpent dont je ne connaissais pas la signification. Il m'a appris qu'il s'agissait d'une représentation de la « Vouivre »

des Druides, et que ce modillon indiquait la direction sud du courant d'eau passant sous l'église. Mon ami radiesthésiste avec ses baguettes a précisé la direction du courant : légèrement oblique nord-ouest. L'architecte, qui venait pour la première fois à Bénévent a pu, par déduction, affirmer la présence du même modillon, côté nord de la nef, mais décalé d'un cran par rapport au pilier. J'avais à la fois l'explication pour la mousse des piliers où l'eau montait par capillarité et effets électromagnétiques, et pour les fonts baptismaux placés logiquement sur ce courant d'eau que les radiesthésistes appellent « le Jourdain ». Ce Jourdain dans l'église de Bénévent, sépare la partie profane (le narthex) de la partie sacrée (la nef et l'orient de l'église). C'est la preuve également que cette église romane est bien construite sur un lieu sacré celtique, toujours situé sur un courant d'eau, comme le sont également menhirs et dolmens.

### Symbolique solaire

J'ai déjà parlé de symbolique solaire à propos du chœur. Plus subtile et moins évidente, elle se manifeste aussi dans le transept.

Le vitrail de la fenêtre, au fond du croisillon sud représente le saint patron de Bénévent : saint Barthélémy. A son oreille gauche, là où les Compagnons portent un anneau d'or, il y avait un trou de 5 cm de diamètre découpé au diamant dans un morceau de verre grossièrement triangulaire dans sa monture de plomb. Les travaux de restauration en cours ont exigé la suppression du trou mais accepté, à ma demande, de remplacer le verre coloré par un verre transparent.

Au fond du croisillon nord du transept, on voit à droite un enfeu (on appelle ainsi une sorte de niche aménagée dans l'épaisseur du mur). Dans cet enfeu, il y a un gisant au sol. A 50 cm environ au-dessus de lui, une dalle très basse située est sculptée d'une grande croix ancrée avec, de part et d'autre l'*alpha* majuscule et l'*oméga* minuscule. Si l'*oméga* est facilement reconnaissable, il n'en est pas de même de l'*alpha* : c'est un *pentalpha* pythagoricien et compagnonique, construit sur trois côtés d'un pentagone et la flèche du pentagramme. Si l'*oméga* est normalement positionné, ce n'est pas le cas du *pentalpha* qui est sculpté à l'envers. Pour le lire, il faut arriver par la gauche de l'enfeu en entrant dans l'église par la petite porte nord. Cette anomalie constatée, sa raison restait à découvrir.

A lui seul, le transept est riche en particularités qui posent questions : un trou volontaire dans le vitrail, un *pentalpha* à l'envers, une porte nord abaissée à 1,60 m par un linteau pentagonal qui occupe un quart de l'épaisseur du mur pour bien montrer que c'est volontairement que la hauteur de la porte a été réduite (sa largeur est évidemment d'un mètre : rectangle d'or oblige !)

Autre particularité rare, à mi-hauteur de la porte, dans le montant gauche en sortant, un logement a été réservé ; il permettait d'escamoter une barre qu'on pouvait tirer en travers de la porte. Elle était d'une longueur telle qu'il était impossible de l'enlever sans la scier. Mise en place au moment de la construction au XI<sup>e</sup> siècle elle s'est décomposée dans son logement où j'ai récupéré ferrures et anneaux forgés ainsi que des débris de bois vermoulu.

Pour comprendre la raison de toutes ces particularités, il a fallu plusieurs années, une fin décembre ensoleillée et le hasard d'une présence dans l'église à midi (heure locale au soleil). C'est ainsi qu'un jour, alerté par un ami, j'ai pu constater que le rayon de soleil passant par le trou du vitrail posait d'abord un disque de lumière au centre de la porte, sur la barre tirée de son logement, puis dix minutes plus tard, un « œil » de

lumière sur l'alpha et l'oméga dans l'enfeu. Ce phénomène remarquable n'est visible que quatre à cinq jours autour de la Saint-Jean d'hiver, l'une des deux Saint-Jean, toutes deux fêtes compagnonniques.

### **L'église initiatique**

En faisant la synthèse de toutes ces données, en y ajoutant celles provenant d'une étude plus poussée de la porte nord, j'ai vite compris que l'église de Bénévent possédait là, groupés, tous les éléments nécessaires à des cérémonies initiatiques :

1. Le déplacement en direction nord-sud, c'est-à-dire des ténèbres vers la Lumière, illustré par le rayon arrivant directement du vitrail.
2. Les trois degrés à gravir avant de passer le seuil comme autrefois pour monter à l'autel (3 est le nombre de toutes les spiritualités).
3. L'humilité nécessaire qui oblige à se courber sous le joug du linteau pentagonal (par lequel on passe du carré au cercle, c'est-à-dire de la Terre au Ciel), et plus encore sous la barre.
4. Le rayon du soleil sur l'alpha et l'oméga, après le solstice d'hiver, symbole du retour de la Lumière. Entré dans l'église, le récipiendaire, en se tournant vers la gauche, voit le soleil sur la dalle de l'enfeu. C'est pour lui le commencement initiatique s'il choisit la voie spirituelle que lui propose la série des quatorze chapiteaux.

Il faut savoir que la barre sous laquelle il vient de passer était déjà en place de manière identique dans les temples de la Grèce antique, et qu'elle est toujours en usage dans certaines loges maçonniques.

### **Précisions sur le linteau pentagonal**

On trouve souvent un linteau pentagonal au-dessus de la porte nord des églises romanes. Son tracé utilise uniquement le compas, l'équerre et la règle.

On trace d'abord un cercle, dans le cercle on construit un pentagone ; du centre du cercle on part sur deux angles opposés du pentagone, puis on trace une tangente dessous. On obtient ainsi un triangle isocèle avec deux angles de  $18^\circ$  et un sommet de  $144^\circ$ . Il est facile avec un compas d'extraire deux angles de  $9^\circ$  et de les soustraire de chaque côté à l'angle de  $144^\circ$  qui devient un angle de  $126^\circ$ , recoupant le cercle un peu plus bas. On délimite ainsi la longueur du côté d'un carré à construire sous le triangle.

Cette gymnastique géométrique a permis de construire trois figures de même surface : dans l'ordre, un cercle, un triangle et un carré. C'est ce qu'on appelle réaliser « la quadrature du cercle ».

Passer sous un tel linteau, c'est passer du carré au cercle, c'est-à-dire de la Terre au Ciel, du monde temporel au monde spirituel et c'est l'unique raison d'être des linteaux pentagonaux.

### **Précisions sur le portail ouest**

C'est un porche polylobé aux lobes légèrement « outrepassés », comme ceux des mosquées, empreinte musulmane arrivée par les chemins de Compostelle. Il y a neuf lobes, et 9 étant le dernier de la série des chiffres annonce à la fois une fin et un recommencement, une idée de mort et de nouvelle naissance (le neuvième chapiteau de la série des quatorze représente le dragon qui se mord la queue, l'*ouroboros* des

temples de la Grèce antique avec le même sens que le serpent en spirale souvent gravé dans les monuments mégalithiques).

La symbolique solaire intervient là aussi : le soleil « meurt » à l'ouest mais renaît à l'est. Celui qui sait que la mort n'est pas une fin, passant cette porte d'ouest en est, passe de la mort à la vie sous les neuf lobes : nombre d'éternité.

#### **Remarques du père Marc :**

On a le sentiment que nos ancêtres du Moyen Age, bâtissaient, ne le faisaient pas sans avoir cette conscience de ce qui les environnait, des astres, de la position du soleil. Ils tenaient compte aussi des courants d'eau, des influences telluriques car ils étaient beaucoup plus proches de la terre. Ils avaient une sensibilité beaucoup plus subtile que la nôtre (nous avons des têtes encyclopédiques, mais nous avons beaucoup perdu de sensibilité). En tout cas ils vivaient en harmonie avec tout un monde qui était le leur. La création avait pour eux une signification éminemment religieuse. On voit qu'on n'a pas simplement christianisé les lieux (comme on l'a trop souvent dit), mais on a continué une tradition qui s'est prolongée dans la tradition chrétienne.

Il y a eu beaucoup de superstitions également ; malgré tout on voit qu'il existait une dimension spirituelle, une conscience de l'environnement qu'on aurait bien besoin de retrouver aujourd'hui : cela nous aurait évité beaucoup de catastrophes écologiques.

#### **Bibliographie :**

*Bénévent l'Abbaye*, de Jean CONQUET  
Edition Versoff (Creuse) 1988 (épuisé)

# La Vierge noire et le mystère marial

Conférence de M. Jean Hani

Je dois dire tout de suite, au début de cette causerie, que je ne suis pas un spécialiste des questions celtiques ; si Mgr Mael et le père Marc m'ont demandé de participer à ce colloque - ce dont je les remercie - c'est du fait que je viens de publier un livre sur la Vierge - *la Vierge noire* - dans lequel j'ai dû examiner, parmi les origines de cette représentation de la mère de Dieu, la référence celtique, et parce que cette référence est suffisamment importante pour retenir l'attention et éclairer un certain aspect du culte marial.

L'existence des statues noires de la Vierge a sollicité depuis longtemps la curiosité des chercheurs ; mais ce qui nous intéresse ici, et ce qui m'a intéressé moi-même au départ, c'est la permanence de la popularité des Vierges noires auprès des fidèles, le nombre important des pèlerinages qu'elles ont fait naître et qui sont toujours vivants, et au nombre desquels on compte les trois qui, en dehors de Lourdes, sont certainement les plus importants : Chartres, Le Puy-en-Velay et Rocamadour.

A vrai dire, ce qui a poussé la plupart du temps, à l'époque moderne, tant de gens à s'interroger sur le phénomène des Vierges noires, c'est surtout la curiosité suscitée par l'aspect inhabituel et étrange de ces figurations de la Vierge, sur leur énigme, comme dit l'un des auteurs que nous avons cités. Aspect étrange, énigme, du moins pour l'homme d'aujourd'hui, car ce n'était pas une énigme, naturellement, pour le chrétien médiéval qui savait parfaitement à quoi s'en tenir à ce sujet. Et puis, il y a encore, dans ces figures, un élément qui a joué un rôle attractif : c'est la fascination qu'elles exercent, du moins les meilleurs spécimens. Il est sûr que les statues noires de la Vierge comptent parmi les formes les plus puissantes de l'art sacré. Aucune icône orientale de la Vierge ne renferme une pareille charge, un pareil voltage de sacré. Nous en avons d'ailleurs une preuve *a contrario*, c'est l'étendue et la fureur de la haine et de la violence dont elles ont été l'objet de la part des forces subversives dont les instruments furent les huguenots au XVI<sup>e</sup> siècle et les hordes de la Révolution à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; deux moments où la Subversion se manifesta d'une façon spectaculaire pour tenter d'abattre tous les signes du sacré : dans un premier temps, la Réforme qui fit de la religion quelque chose de sentimental et de moralisant, préalable à l'établissement, en un deuxième temps, d'une véritable contre-religion rationaliste et scientiste.

Il y a, à l'origine des Vierges noires, un fait bien établi : ces statues sont la suite de celles des déesses-mères préchrétiennes représentées aussi sous cette couleur. Mais alors le problème rebondit à deux niveaux : pourquoi ces déesses étaient-elles dotées de la couleur noire ? Et pourquoi cette couleur noire convenait-elle à Marie pour être passée des unes à l'autre ! Autrement dit, on voit que la question est bien plus vaste : c'est celle du passage du culte des déesses-mères au culte marial, car ce ne sont pas seulement les déesses noires auxquelles Marie a succédé dans la vénération des peuples, mais toutes les déesses-mères disséminées dans l'aire d'expansion du Christianisme et qui, dans leur grande majorité, étaient « blanches ».

Ce n'est donc plus seulement un problème historique et archéologique qui se pose, mais un problème théologique et d'une envergure peu ordinaire. En effet, il s'agit d'expliquer comment une forme propre à une religion polythéiste a pu passer dans une

religion strictement monothéiste comme le Christianisme pour inspirer une certaine conception du culte de la Vierge Marie.

L'explication ne peut sortir, il est facile de le comprendre, que d'une étude de la nature même de la Vierge, ou, si l'on préfère, de son statut ontologique et de ses rapports possibles, dans la perspective monothéiste, avec les entités divines concernées.

La tâche consiste donc à élucider ce que la tradition religieuse et la théologie nomment le Mystère de Marie ou Mystère marial. Car, s'il n'y a pas d' « énigme des Vierges noires », pour reprendre un titre de livre connu, il y a un mystère de la Vierge noire, mais qui n'est autre, en fin de compte, que le Mystère marial total, ou, pour être toutefois plus précis, un certain aspect de ce Mystère, ou encore ce Mystère vu sous un angle particulier.

Est-ce à dire que cet aspect particulier n'ait qu'une importance secondaire ? Certainement, non : en ce cas, d'ailleurs, pourquoi aurions-nous entrepris la présente étude ? On verra, au contraire, que la signification de la Vierge noire, qui s'éclaire à la lumière du Mystère marial total, permet, en retour, d'approfondir ce Mystère en lui-même et, chose importante, en ses applications dans la pratique du culte marial au service de la vie humaine.

Un fait qui frappe immédiatement l'esprit de celui qui commence à étudier la question des Vierges noires, est le caractère relativement restreint et très localisé de leur zone d'implantation. On les trouve surtout en Europe occidentale et en tout premier lieu en France, pays qui possède au moins les quatre cinquièmes des images connues. Leur nombre décroît ensuite lorsqu'on se dirige vers l'Europe orientale où elles ne sont plus que quelques-unes.

Hors de France, on rencontre des Vierges noires en Allemagne (Cologne, Altoetting, Maria Zell), dans la région du Benelux et en Hollande (Dinand, Louvain, Hal), en Croatie (Maria Bistrica), en Espagne (Avila, Caceres, Guadalupe, Madrid, Monserrat, Saragosse, Salamanque et Compostelle), en Hongrie (Szekes, Fejervar et Gior), en Italie (Foggia, Lorette, Oropa), au Portugal (Lisbonne, Porto), en Roumanie (Bucarest), en Suisse (Einsiedeln), en Tchécoslovaquie (Prague). A quoi il convient d'ajouter les icônes orientales noires : en Russie (N.D. de Kazan), en Pologne (N.D. de Czestochowa), en Grèce (deux icônes miraculeuses de l'Athos : la Vierge Koukouzelissa, à la Grande Lavra, et la Vierge Portaitissa, au monastère d'Iviron). Nous ne citons, naturellement, que les principaux témoins.

En France même, où se concentrent les plus nombreuses et les plus célèbres Vierges noires, leur répartition est parfaitement délimitée ; la zone où elles dominent se situe au sud d'une ligne allant à peu près de Pau aux Ardennes. Au nord de cette ligne, il y en a beaucoup moins, encore qu'on y trouve deux sites célèbres : Chartres et le Mont-Saint-Michel. Au Sud, il existe deux régions très riches : le Centre et le Languedoc (Roussillon et Bouches-du-Rhône).

Le développement prodigieux de ce culte est consécutif à la tenue des deux conciles d'Ephèse et de Chalcédoine. A Ephèse, en 431, Marie fut solennellement proclamée Théotokos, Mère de Dieu et, à Chalcédoine, en 451, toute-puissante dans son intercession.

Dès lors la figure de Marie prenait une dimension prodigieuse ; et cela dans un monde dont il ne faut pas oublier qu'il était encore en grande partie attaché aux idées et aux formes de l'ancienne religion ou plutôt des anciennes religions qui se



pratiquaient toujours largement en Europe, malgré la victoire officielle du Christianisme. On ne change pas si vite des façons de penser et de sentir séculaires.

Or, les croyances et les cultes qui suscitaient alors le plus de ferveur étaient ceux qui s'adressaient aux diverses formes revêtues par cette divinité qu'on appelait la Grande Mère et également la Mère des Dieux. D'autre part, la conception de la religion à cette époque différait profondément de celle des modernes : aujourd'hui la religion constitue dans l'existence humaine un domaine à part, réservé en quelque sorte, à côté de la vie ordinaire et de ses problèmes et sans beaucoup de rapports avec eux. Il n'en allait pas de même alors : dans les divers polythéismes nous rencontrons ce qu'on peut appeler une conception globalisante de la vie humaine, conception selon laquelle la foi religieuse et ses rites conditionnent tous les domaines et tous les actes de la vie, donc aussi les domaines si importants et si étendus de la vie matérielle, spécialement l'exercice de l'agriculture qui était en ces temps-là la principale activité des peuples. Et, avec des nuances différentes, il en allait de même dans le Christianisme et cela dura pendant tout le Moyen Age. Ainsi donc, pour en revenir au culte préchrétien de la Grande Mère et de ses diverses hypostases, il faut se souvenir que leurs attributs concernaient non seulement la vie de l'esprit, mais encore les différentes zones de l'existence matérielle. Dans ces conditions, on comprendra que, chez les préchrétiens du début de notre ère, l'équation *Mère de Dieu = Mère des dieux* se soit tout naturellement présentée et imposée à leurs esprits et que la Vierge Marie ait ainsi récupéré les attributs de la première. Il est probable que, pendant un certain temps, elle fut vénérée à côté de l'ancienne divinité avant de la supplanter. Une preuve de ce phénomène nous est fournie par la situation en Inde où, aujourd'hui même, la Vierge est vénérée par de nombreux Hindous à l'instar et à côté de leur propre Grande Déesse Mère, sans d'ailleurs la supplanter. Quant aux chrétiens, ils s'habituerent, étant donné la mentalité religieuse que nous avons dite, à admettre que la Mère de Dieu pût, sous certains rapports et *mutatis mutandis*, occuper la place et jouer le rôle qui avaient été ceux de la Mère des dieux.

Un élément qui fut déterminant dans cette évolution est la ressemblance étonnante qu'on pouvait remarquer entre la figuration de la Vierge Marie, dont nous avons parlé plus haut, et celle des différentes hypostases de la Grande Mère. Il existait, en particulier, une foule de petites statues domestiques, destinées au culte familial, du type que nous appelons la Vierge à l'enfant aussi bien pour les divinités gréco-romaines que pour les divinités celtiques ; et le grand archéologue que fut le père Delattre écrivait dans son livre sur *Le culte de la sainte Vierge en Afrique*, qu'il était très difficile de voir la différence entre une statuette d'Isis avec l'enfant Horus et une de la Vierge ; le seul moyen, selon lui, de décider était l'examen des objets accompagnant la statue et les offrandes afin de voir si leurs caractères étaient chrétiens ou non.

Ces remarques valent autant pour les figurations de divinités gréco-romaines que pour celles des indigènes d'origine celtique, les unes et les autres hypostases de la Grande Mère. Toutes ces formes divines appartiennent à la catégorie des chthoniennes, c'est-à-dire des entités attachées à la terre, parce qu'elles sont, en vertu de leur féminité, source de fécondité du sol comme de la fécondité humaine.

Parmi les gréco-romaines celles qui intéressent notre propos du fait que leur culte était répandu un peu partout en Europe occidentale et en Gaule, sont : Déméter (Cérès), Cybèle, Isis et Artemis (la Diane des Romains).

Cérès-Déméter présidait particulièrement aux moissons ; elle était symbolisée par la terre verdoyante du printemps et de l'été ; la grande manifestation de son culte, les

*Cerealia*, avait lieu du 12 au 19 avril ; mais on la fêtait également le 2 février à l'occasion des semailles et la cérémonie se déroulait à la lueur des torches, cérémonie à laquelle fut substituée, en 472, la fête de la Chandeleur : un exemple assez frappant d'une continuité dans la succession des cultes. Cérès-Déméter fut assimilée à la *Magna Mater*, comme toutes les divinités féminines que nous citerons et, à ce titre, son culte comportait des mystères ou initiations célébrés au mois d'août, mois des moissons ; ce n'est donc pas par hasard que l'on fête également en ce mois la Sainte Vierge, le 15 août.

Cybèle, la Phrygienne, Mère des dieux, dont l'effigie était à l'origine une pierre noire tombée du ciel dans laquelle on sculpta un visage, présidait aussi à des mystères. Elle fut très honorée en Gaule : on compte quarante-sept villes où Marie succéda à Cybèle. La grande fête de la déesse était le 25 mars, date où l'on célèbre l'Annonciation de la Vierge.

Artémis (Diane des Romains) était célébrée à Ephèse sous forme d'une déesse noire et présidait aussi à des mystères. Les Phocéens apportèrent à Marseille une réplique exacte de la statue noire d'Ephèse. Le culte de Notre-Dame de Confession, à l'abbaye Saint-Victor de Marseille, succéda à celui de cette Artémis et Notre-Dame de Confession est une Vierge noire.

Il est sûr que ces effigies noires sont les ancêtres de nos statues de Vierges noires. D'autre part, le culte d'Isis se répandit dans tout le monde occidental comme dans le monde oriental et y connut un succès extraordinaire. Comme Cybèle, comme Artémis, Isis était considérée alors comme une hypostase de la *Magna Mater*. D'autre part, elle fut tenue, dès l'antiquité égyptienne, en certaines circonstances, comme une déesse noire. Et une statuette noire d'Isis était, jusqu'en 1514, fixée dans un mur de l'église Saint-Germain-des-Prés, église bâtie sur un ancien temple de la déesse, et elle y était vénérée comme une image de Marie.

Quelle qu'ait été l'influence exercée par ces divinités gréco-romaines sur le culte de la Vierge en général et de la Vierge noire, en particulier, on ne doit pas oublier une autre influence dont le rôle fut sans doute plus important encore, celle des divinités celtiques dont le culte était florissant particulièrement en terre gauloise. Un culte dont les origines lointaines remontaient à l'âge néolithique (à partir de 9000 av. J.C.) et même au-delà, au paléolithique. Les statuettes stéatopyges de ce dernier âge témoignent d'un culte à la *Magna Mater* présidant à la maternité et à la fécondité générale. En ce qui concerne les débuts de l'histoire nous possédons des statuettes des déesses-mères gauloises habitant des grottes, qui ont été retrouvées sur le sol français, conservées au musée des Eyzies. Il est remarquable que les figures de ces déesses ont la même attitude que celle de nos vierges, par exemple la statue gallo-romaine découverte au fond d'un puits près du Bernard en Vendée.

Les différentes entités divines que nous rencontrons dans le panthéon féminin, ne sont en réalité que les différents noms que revêt, selon les peuplades et les régions, la *Magna Mater*. Elle est, tout à la fois Belisama, Régantona, Brigantia, Brigit et surtout Ana ou Dana. Sous le nom de Belisama elle était vénérée principalement dans le centre, l'ouest et le nord de la Gaule, comme le signale ici encore la toponymie : Bellême (Orne), Balesmes (Haute-Marne), Blesmes (Aisne), Blismes (Nièvre), Beleymas (Dordogne). On sera particulièrement attentif à la forme réduite du nom : Belisa qui, par l'intermédiaire Belsa, a donné son nom à la Beauce, car la Beauce, chère au poète Péguy, est le pays de Chartres, l'un des plus célèbres sanctuaires de la

Vierge noire, ce qui donne à penser que la *Virgo paritura* qu'y honoraient les Druides était Belisama, la Grande Mère sous ce nom.

Nous insisterons un peu sur une autre de ses hypostases, celle d'Anna, dont le nom se présente d'ailleurs sous plusieurs autres formes : Ana, Anu, Anis, Dana, peu importe pour notre propos ; retenons la forme Anna la plus intéressante par rapport à ce que nous allons voir. Anna est une divinité noire, elle est, comme nous l'avons déjà dit au début de ce chapitre, la *Black Annis* du folklore gallois et une effigie en pierre noire est conservée à Montluçon. Cette Anna est la Grande Mère des Bretons (*Mamm Goz ar Vretoned*). On a rapproché son nom de celui d'Anna Perenna et d'Anna Purna ; avec raison : en effet Anna Perenna présidait à Rome à l'alimentation, puisque aussi bien le mot latin *anna*, qui est d'origine indo-européenne, se rapporte à la nourriture ; de même, dans le domaine hindou, Anna Purna dont le nom signifie la déesse regorgeant de nourriture. Nous sommes ici, dans les deux cas, en présence d'une puissance de fécondité sous toutes ses formes, sans préjudice d'ailleurs, nous le verrons, d'un rôle bien supérieur à celui qui se borne à fournir une alimentation.

Toute la Gaule a vénéré Anna comme le prouve une fois de plus la toponymie : Annegray (Haute-Savoie), Annebecq (Calvados), Annepont (Charente-Maritime), Annequin (Pas-de-Calais), Anneville (Haute-Marne), la fontaine de Marianne (Champagne), la fontaine de Cou-Anne, ce qui signifie le Creux d'Anne, près de Châtillon-sur-Seine, enfin Commana (Finistère) qui a le même sens, le Creux d'Ana. Dans plusieurs de ces lieux la divinité celtique a été relayée par sainte Anne ; le cas le plus célèbre est celui de la Bretagne, où le site de Sainte-Anne-d'Auray, bien avant la découverte de la statue de la sainte par Nicolazic au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appelait déjà *Ker-Anna*, le domicile d'Anna, et cela depuis toujours.

Signalons, par ailleurs, que la sainte Anne de Commana est noire et, surtout, qu'une sainte Anne noire est visible à Chartres, représentée sur un vitrail du flanc nord de la cathédrale.

Mais il ne faudrait pas croire que la mère de Marie ait éliminé sa fille dans les territoires de l'Anna celtique : la Vierge noire règne dans le plus important de ceux-ci, Le Puy, qui s'appelait, à l'époque gallo-romaine, *Anicium*, c'est-à-dire la ville d'Anis, l'autre nom d'Anna et, au X<sup>e</sup> siècle encore, *Podium Aniciense*, Le Puy d'Anicium d'où, par abréviation, le nom actuel. Le mot puy désigne ici la colline isolée qui porte encore le nom de Mont d'Anis, sur le flanc sud duquel s'appuie la ville et d'où émerge le rocher Corneille où l'on a dressé la statue géante de la Vierge.

Anicium fut, comme Chartres, un centre druidique très important dont il nous reste, comme témoin, une dalle de pierre considérée comme venant d'un dolmen, appelée la Pierre des fièvres, enkystée au pied du dernier escalier menant à l'entrée de la basilique et qui, depuis toujours, opère des guérisons. Au demeurant, les archéologues ont recueilli par ailleurs une foule d'autres indices montrant de façon certaine que l'ancienne maîtresse de ce lieu était une *Anis* noire.

Il est tout de même remarquable que dans deux des trois plus importants sanctuaires médiévaux de la Vierge, Chartres et Le Puy, l'histoire nous ramène à l'une des hypostases, la noire, de la Grande Mère celtique.

A Rocamadour aussi nous trouvons une origine celtique à la Vierge noire. C'est *Sulevia*, une divinité gauloise, d'ailleurs romanisée. La tradition orale qui s'est perpétuée chez les paysans, nous apprend que jadis des sacrifices étaient offerts à une

mère noire appelée Soulivia qui logeait dans une caverne au flanc de la falaise où Zachée, alias Amadour, avait installé son oratoire et placé la statuette de Marie.

Cette tradition est tout à fait précieuse à plus d'un titre car elle nous retrace sous une forme exemplaire le processus de ce qui a dû se passer un peu partout, lorsque le culte de Marie se substitua à celui de la précédente maîtresse des lieux. En tous cas, pour le pèlerin d'aujourd'hui, soucieux de remonter le cours du temps jusqu'aux origines de nos Vierges noires, Rocamadour est sans aucun doute le sanctuaire le plus parlant ; celui où, franchissant plus de vingt siècles, on touche du doigt, en un instant hors du temps, l'origine même qui, pour ainsi dire, vous saute aux yeux : la Vierge noire actuelle est là, dans la caverne de Soulivia dont la roche, au fond de l'oratoire qu'on y a bâti, n'a heureusement pas été recouvert de maçonnerie, et elle trône sur l'autel, un autel chrétien certes, mais qui lui-même repose sur un autel druidique !

A Chartres, où la Vierge noire porte le titre de *Virgo paritura*, la vierge qui doit enfanter, la tradition druidique est bien conservée et officialisée, puisque le cartulaire de la cathédrale, *Tractatus de aliquibus nobilitatem et antiquam fundationem Carnutensis ecclesiae tangentibus* dit que, cent ans avant la naissance du Christ, les Druides avaient élevé un Temple à la Vierge qui enfanterait et y avaient consacré une statue de celle-ci portant un enfant, « bien qu'ils ne fussent pas existants selon le temps », statue « qui fit des miracles et des guérisons nombreuses ». L'ancien missel de Chartres de 1482 contenait même une oraison faisant état de cette tradition qui, de cette façon, était donc intégrée au culte. Mais bien d'autres Vierges noires ont été déclarées *Virgines pariturae* : Saillens cite celles de Longpont, Auxerre, Châlons-sur-Marne, Nogent-sur-Coucy, Moutiers-en-Puisaye. Il y en a d'autres : Nogent-sur-Seine, le monastère bâti par l'abbé Guibert, s'élevait, selon lui, à l'endroit où les Druides sacrifiaient à *Matri futurae Dei nascituri*, la Mère future du Dieu qui doit naître. Selon Chasseneux, une inscription analogue se lisait dans les deux églises de Bourgogne et celle de Fontaine-lès-Dijon, près du château natal de saint Bernard. Quelles que soient la réalité et la portée de la doctrine prophétique des Druides sur ce sujet, réalité et portée dont nous ne doutons pas, loin s'en faut, nous ferons remarquer pourtant que l'expression *Virgo paritura* a un autre sens, d'ailleurs lié au premier ; elle est directement en rapport avec le rôle d'initiatrice de la *Magna Mater* - toujours vierge, remarquons-le, dans les diverses traditions, même lorsqu'elle a un parèdre, comme c'est souvent le cas - qui donne naissance à un enfant divin, certes, mais qui, à la suite, donne aussi la naissance spirituelle à ceux qui sont admis à son culte initiatique. Il y a là quelque chose à quoi l'on doit prêter la plus grande attention, car nous avons ici l'explication la plus plausible et la plus profonde de la faveur particulière qu'ont connue, et connaissent encore, les pèlerinages aux sanctuaires de Chartres, du Puy, de Rocamadour, etc., et de tous les pèlerinages de la Vierge Marie en général.

C'est que le *pèlerinage* est apparenté de très près à l'initiation ; son symbolisme, qui est celui du voyage en général, est toujours en référence au pèlerinage archétypique, c'est-à-dire le pèlerinage en Terre sainte, celle-ci étant elle-même symbole du Centre du monde, le lieu où l'on communique avec l'En-Haut. Une terre de pèlerinage constitue toujours, en quelque sorte, selon les cas, un val de grâce ou une montagne du salut, comme une copie de l'Autre Monde. Ce n'est pas n'importe quel lieu, c'est, comme nous l'avons dit, un lieu où souffle l'Esprit, parce qu'il a été sacralisé par une hiérophanie, et où la grâce céleste, mais non sans rapport avec la terre, se manifeste et agit avec plus de force. C'est cela que sentent, plus ou moins consciemment, les pèlerins qui vont là se recharger, si on nous permet cette expression, d'énergie spirituelle, et pour les plus conscients c'est aussi un moyen, en allant en ce

centre du monde, d'avancer un peu plus dans le voyage intérieur vers le centre de leur être, car le vrai pèlerinage est le pèlerinage au centre de l'être, qui est aussi le lieu du cœur.

Voilà donc, rapidement esquissée, la préhistoire de nos Vierges noires. La remarque qui s'impose à la suite de ce que nous avons dit des divinités gauloises, est que celles-ci en sont les principales ancêtres ; ce qui veut dire que le culte des Vierges noires, en Europe occidentale et spécialement en Gaule, est **indigène**. Cette thèse a été fortement défendue par Max Escalon de Fonton dans une remarquable étude de la revue *Connaissance des religions* (vol. IV, 1988) où il affirme, avec raison, que la Vierge noire était un symbole central du sacerdoce celtique, héritier de l'orthodoxie néolithique, et que partout en Gaule où ce symbole était vivant et **bien compris**, il fut christianisé. Il est difficile, en revanche, de suivre cet auteur quand il rejette le rattachement des Vierges noires aux cultes gréco-romains de Cybèle, Cérès, etc., ces divinités étant, selon lui, purement naturalistes, ne représentant que des forces matérielles ou psychiques, de la nature ou de l'homme. P. Gordon, partisan lui aussi de l'origine indigène, celtique, admet pourtant que les effigies noires venues d'Orient ont contribué à diffuser l'image de la Mère de couleur noire. Mais il est sûr que la tradition celtique a été certainement première et déterminante en Gaule pour opérer le passage du culte de la *Terra Mater* à celui de la Mère du Christ, dans la mesure même où, comme le dit encore le même auteur, le culte était chez les Gaulois d'une particulière élévation et bien plus proche que chez les Gréco-romains de la Tradition Orthodoxe et de la pure métaphysique.

Cela dit, au moment d'aborder l'étude du mystère marial, une question se pose, soulevée par le rapport de Marie avec les figures divines auxquelles nous avons montré qu'elle a succédé. Cet état de fait, qui est incontestable, ne devrait pas être sans poser un problème délicat au chrétien qui y réfléchit quelque peu. En effet, de deux choses l'une : ou bien l'on considère que cette succession n'a pas de signification ou, du moins, n'a pas d'autre signification que l'intention de l'Église, pour remplacer les anciens cultes féminins qu'elle ne pouvait éliminer totalement, de leur substituer un autre culte féminin, celui de la Vierge, sans qu'il y ait aucun lien entre eux ; c'est l'opinion du vulgaire ; mais pour peu qu'on y réfléchisse, elle n'est pas soutenable ; ou bien, l'on considère que le lien existe et, alors, se pose à la conscience chrétienne un problème qui n'est pas aussi facile à résoudre qu'il y paraît d'abord, car il suppose qu'il existe, entre les anciennes divinités féminines et la Vierge des éléments communs qui, par voie de conséquence, nous forcent à admettre qu'il peut y avoir une parenté entre le Christianisme, c'est-à-dire le monothéisme, et le polythéisme. Or, dira le théologien, cela ne nous mène-t-il pas à faire de la Vierge une déesse ?

En fait on parle souvent de la divine Marie.

Pour répondre à la question que je me suis posée, j'ai pensé que le plus convenable était, d'abord, d'interroger la liturgie et de voir ce qu'elle dit de Marie par rapport à ce problème, parce que les textes liturgiques, tirés de l'Écriture ou des hymnes canonisés par l'Église véhiculent les intuitions profondes de la Foi et ouvrent à l'esprit des régions de la connaissance que n'atteint pas la spéculation théologique.

Mon enquête a été assez longue et je n'en retiendrai ici que quelques-uns de ses résultats les plus significatifs.

Ce qui est intéressant dans ces textes ce sont les êtres et les choses auxquels on assimile Marie et les titres sous lesquels on l'invoque, ses épicleses, et que l'on trouve d'une part dans les lectures de l'Office tirées de la Bible et, d'autre part, dans les prières

litaniques des Églises d'Occident - litanies de Lorette - et d'Orient, en particulier l'Acatliste.

L'incarnation du Verbe divin dans le sein virginal a réalisé, comme il a été souvent dit, les « noces du ciel et de la terre » ; aussi la tradition chrétienne a-t-elle toujours aperçu une relation étroite entre Marie et la terre. Le père S. Boulgakov, dans son grand ouvrage *Du Verbe incarné*, rapporte, en le faisant sien, ce mot de Dostoïevsky : « La Vierge Marie est la Mère, la Terre humide ». Il y a, en effet, une connivence entre la femme, la mère et la terre.

La terre est une puissance maternelle et nourricière, réceptacle des forces diffuses, matrice procréant sans se lasser ; elle résume en elle-même le principe créateur de vie, la nature, et par là elle revêt un caractère sacré, elle constitue une hiérophanie : « Terre sainte, génitrice de toutes choses », ainsi l'invoque le sage de la Grèce antique dans la *Coré cosmou*, et le sage sioux lui répond en termes analogues : « Mère Terre, tu es sacrée... Nous sommes sortis de toi, nous sommes une partie de toi », ainsi parle Héhaka Sapa. L'homme lui-même, en effet, se sent fils de la terre, comme les plantes et les arbres, ayant reçu d'elle sa substance ; la Genèse n'explique-t-elle pas ainsi la création d'Adam ? Et le psalmiste ne chante-t-il pas : « Ma substance ne T'était pas cachée quand j'étais façonné dans le secret, tissé avec art dans les profondeurs de la terre » (Ps. 138-139) ? De là le prénom « Demetrios », « Dimitri », c'est-à-dire « le fils de Déméter, de la Terre ». Et si la femme se sent proche de la Terre, bien plus que son compagnon, c'est qu'elle imite la Terre en enfantant et a conscience de s'intégrer dans la grande activité de la vie de la nature ; car la terre n'est pas un organisme inerte, c'est un organisme vivant ; elle a un corps composé des éléments de son sol, des pierres, des montagnes et de ses grottes, images multipliées de son immense matrice, et c'est pourquoi la Vierge Marie est associée aux grottes et à leurs substituts, les cryptes, depuis la grotte de la Nativité jusqu'à celle de Massabielle ; et la terre n'a pas qu'un corps, elle a une âme, les courants mystérieux qui la parcourent véhiculant l'énergie vitale. La Terre devient pour nous une personne, car en l'homme le monde prend conscience de lui-même, le monde et chacune de ses composantes ; la terre, elle aussi vivante, mais non consciente, cherche en l'homme à s'hyostasier et elle devient en lui Déméter, la *Terra mater*.

Elle le devient éminemment dans celle qui a été la Femme par excellence, la nouvelle Eve, et c'est pourquoi nous la voyons invoquée en des formules telles que celles-ci, tirées de l'Acatliste : « Salut, terre au fruit incorruptible », « Salut, culture du Laboureur ami des hommes (Dieu) ». C'est là une tradition qui remonte aux premiers siècles du Christianisme, chez saint Grégoire le Thaumaturge, saint Ephrem, etc.

Voici, par exemple, l'antienne qui, dans la messe syro-maronite, accompagne le transfert des Dons à l'autel (c'est le Christ qui parle) : « Je suis le Pain de vie descendu du ciel sur la terre pour que le monde vive par moi. Le Père m'a envoyé, Verbe incorporel ; comme un délicieux grain de froment dans une terre fertile, le sein de Marie m'a reçu. » Dans la messe syrienne, nous trouvons cette autre antienne : « Nous Te glorifions, Créateur du monde et Ordonnateur de l'univers, racine bénie qui a germé et a pris sa croissance de la terre assoiffée, Marie, et toute la création a été remplie du parfum de sa glorieuse douceur. »

Dans les passages que nous avons cités, Marie acquiert un caractère cosmique du fait que ce qui s'accomplit en elle, ce sont les noces de la nature humaine avec la nature divine du Verbe créateur et que Celui qu'elle met au monde est le Fils du Ciel et de la Terre.

Comme la Terre, donc, Marie est mère, mais c'est une mère *vierge* et lorsqu'elle est assimilée à la terre c'est à une Terre *vierge* : « Salut champ *non labouré* qui a produit l'Epi divin reconnu par le monde entier », chante l'Acathiste.

Le thème est déjà dans Tertullien et dans saint Irénée qui, dans son *Adversus haereses*, développe cette idée que Marie est la terre du paradis redevenue vierge pour que Dieu puisse en pétrir le nouvel Adam.

Ainsi la Vierge est devenue, dans l'Acathiste et les hymnes syriennes, le Paradis où est planté l'Arbre de Vie : « Paradis spirituel ayant en son centre l'Arbre de Vie », et elle est même devenue cet Arbre lui-même, « Arbre aux fruits savoureux qui nourrit les fidèles », « Arbre béni qui a produit le fruit (le Christ) procurant la joie à ceux qui en mangent. » Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle assimilation. L'arbre, l'un des symboles sacrés les plus universels, est l'image de la source inépuisable de la fertilité cosmique, celle de la végétation, qui se résume en lui : cycle de mort et de résurrection, régénération perpétuelle par l'énergie vitale de la terre, il était bien propre à symboliser également la régénération spirituelle. D'autant que, enraciné dans la terre par sa poussée verticale, il dit la vie en ascension vers le ciel : « L'Eden de Dieu, c'est Marie ... l'Arbre de vie est sorti d'elle et il fait monter au ciel les exilés. »

Inutile de rappeler combien de statues de la Vierge sont logées dans des arbres et bon nombre de Vierges noires ont été trouvées dans un arbre ou au pied d'un arbre.

Au demeurant, c'est toute la vie végétale qui est le domaine de Marie : les champs, les cultures, les vignes, les fleurs. Elle est appelée le jardin fermé, la rose, la *rosa mystica*. La piété chrétienne a confié à la Vierge le soin d'assurer la prospérité des cultures, la protection des troupeaux. Bref, Marie joue le rôle capital de la mère, celui de nourrir et qui rejoint celui de la Mère cosmique, la *Magna Mater*.

D'une façon plus générale, c'est toute la nature qui est le domaine de la Vierge, d'où son titre de Reine du Monde et Reine du Ciel ; on l'appelle l'Etoile de la Mer (*Maris stella*). Mais il est certain que c'est la terre qui est plus spécialement le domaine de la Vierge noire, chose facile à comprendre.

Or, au terme de mon enquête, dont je n'ai donné qu'un très bref aperçu, ce qui frappe, c'est le parallèle des principaux titres et symboles donnés à Marie, avec ceux des divinités préchrétiennes qui sont, historiquement, à l'origine du culte des statues noires.

Ce parallèle est tout à fait éclairant et explique en profondeur comment le culte de Marie a pu valablement se substituer à celui des déesses préchrétiennes ; car il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la perception de quelques vagues traits de ressemblance entre celles-ci et celle-là, mais d'éléments tout à fait capitaux.

Quand on y réfléchit, le phénomène s'explique aisément étant donné que nous sommes ici en face d'une réalité sacrée de caractère universel, qui a ensuite pénétré et, peut-on dire, modelé depuis des millénaires le psychisme et le sens religieux de toute une partie de l'humanité. Toutes les entités divines déjà citées sont issues de la Grande Mère, la *Magna Mater*, en qui réside le principe de toute vie, qui apparaît pour nous - je précise ce point - à la fin du néolithique dans l'Europe des dolmens et allées couvertes, dans tout le Bassin méditerranéen, le Proche-Orient et jusque dans l'Inde, donc avant même l'invasion des Indo-Européens chez qui, pourtant, elle continuera de jouer un rôle de premier plan. De cet archétype descendent toutes les déesses-mères, depuis la Grande Mère crétoise et la Grande Mère anatolienne, dont sont issues les formes plus récentes que nous connaissons, Déméter, Cybèle, Artémis, Ishtar, l'Isis gréco-romaine,

jusqu'aux figures divines celtiques, Belisama, Ana, etc., qui se sont enrichies de traits nouveaux, en particulier selon les lieux et les époques, mais ont conservé les traits fondamentaux caractéristiques de ce type sacré : le caractère chtonien - ce sont d'abord des divinités de la terre et de l'eau, de la fécondité, des champs et de la végétation - mais qui participent en même temps de tout le cosmos, des astres et du ciel, sans se confondre, nous y insistons, avec la matérialité des éléments du monde - du moins avant l'époque de leur décadence - possédant le caractère divin authentique, donc transcendant le monde visible. En outre ces divinités sont des mères, souvent des épouses, mais en même temps sont vierges, comme l'a bien montré Ch. Picard dans ses études sur les religions préhelléniques, conclusions qui valent aussi pour toutes les divinités chtoniennes ; cette apparente opposition ne fait que traduire, par un oxymoron, cette réalité que le type divin en question se définit par sa capacité, en tant que terre, de recevoir du ciel toutes les formes et de s'en imprégner sans s'épuiser.

Je serai bref pour rappeler le parallèle qu'on découvre entre des attributions et titres de Marie et ceux des autres formes de la *Magna Mater*.

Déméter (Cérès) est associée à la grotte, elle a été vénérée sous forme d'un arbre ; elle préside à l'agriculture, aux moissons et aux vendanges.

Cybèle est associée à l'arbre et hante aussi les grottes : celles-ci généralement accompagnées d'une source ; Cybèle porte des titres qui rappellent étrangement ceux de la Vierge Marie : Reine de la terre, Reine du ciel, Dame de la mer (*Stella maris*), Secourable aux humains (« Secours des chrétiens » dans les litanies de Lorette).

Artémis (Diane), spécialement l'Artémis d'Ephèse, est à la fois vierge et féconde et Mère des dieux. Elle est aussi associée à l'agriculture et à l'élevage, à l'arbre en général et à la vigne. Elle porte elle aussi les titres de Reine du ciel, Celle qui guérit (Marie « Salut des malades » dans les Litanies de Lorette), Protectrice des marins (Marie : *Stella maris*). On comprend ainsi combien, après le concile d'Ephèse, il fut facile aux chrétiens de cette ville de passer d'un culte à l'autre ; d'autant que les souvenirs des dernières années de Marie, tout près d'Ephèse, étaient restés bien vivants.

On portera une attention particulière à Isis, étant donné l'extraordinaire influence que son culte exercera dans tout l'Empire. On l'appela Déméter céleste, Mère de la nature entière, Maîtresse des constellations (Reine du ciel), Reine des dieux (ce qui correspond chez Marie à *Reine des anges*) ; elle est encore Salut perpétuel du genre humain, Celle qui guérit les malades, Celle qui sauve les navigateurs ; elle est encore la Miséricordieuse (Marie : *Mater misericordiae*).

Enfin, les titres d'Ishtar (Vénus) recourent et complètent ceux d'Isis. Elle est vierge et épouse des dieux (Marie est Epouse de Dieu dans l'Acatliste), elle est Reine du ciel, Mère de miséricorde, Protectrice des marins, Etoile de la mer.

La mise en parallèle de ces titres et invocations est éclairante. Si on les a transposés des anciennes divinités féminines à la Vierge Marie, c'est qu'on avait senti qu'une parenté existait entre celle-ci et celles-là.

En fait, on sentait bien que la Vierge Marie récapitule et restaure l'antique figure de la Grande Mère néolithique qui s'était détériorée au cours des temps en des formes matérialisées du fait qu'on rapportait cette puissance divine aux seuls éléments cosmiques, mais qui conservaient quand même la grande vérité primitive dans le support des symboles sacrés traditionnels. Le message spirituel que les figures préchrétiennes ne pouvaient plus délivrer passa en Marie en qui la vérité totale brilla à



nouveau à travers les éternels symboles qu'elle récupéra, une vérité qui est un élément essentiel de toute conception religieuse.

Dans ces conditions Marie prenait une stature surhumaine, ce que laisse transparaître le terme d'*hyperdulie* que l'Église a choisi pour définir le culte qu'on lui rend et qui est sans commune mesure avec celui des saints. La Vierge, on le sent bien, manifeste une réalité qui dépasse sa personnalité humaine.

Quelle réalité ?

C'est là le mystère marial.

Il y a, dans la liturgie, un texte tout à fait propre à nous orienter vers la réponse ; c'est un passage du livre des Proverbes qui sert d'épître à la messe du 8 septembre, fête de la Nativité de Marie, dans le rite romain. Dans la Bible, c'est la Sagesse personnifiée qui parle ; mais ici, c'est Marie assimilée à la Sagesse :

*« Le Seigneur m'a possédée au commencement de Ses voies, avant de faire quoi que ce soit, dès le principe. J'ai été établie dès l'éternité, et dès les temps anciens, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue ; les sources des eaux n'avaient pas encore jailli ; les montagnes ne s'étaient pas encore dressées avec leur pesante masse ; j'étais enfantée avant les collines. Il n'avait pas encore fait la terre, ni les fleurs, ni les bases de l'univers. Lorsqu'Il préparait les cieux, j'étais là ; lorsqu'Il environnait les abîmes de leurs bornes par loi inviolable ; lorsqu'Il affermissait l'air dans les régions supérieures et qu'Il équilibrait les sources des eaux ; lorsqu'Il entourait la mer de ses limites et qu'Il imposait une loi aux eaux, pour qu'elles ne franchissent pas leurs bornes ; lorsqu'Il posait les fondements de la terre, j'étais avec Lui, réglant toutes choses, et j'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant Lui, me jouant sur le globe de la terre... » (Prov. 8, 22-32).*

Trop souvent, on n'a vu dans ce texte qu'une élaboration poétique qui n'aurait pas à être prise au pied de la lettre. Alors qu'en fait nous n'avons là rien de moins qu'un témoignage, tout à la fois voilé et lumineux, sur la naissance éternelle de la Vierge dans la région de la Divinité. Au surplus la liturgie nous invite à voir ainsi les choses plus particulièrement par le fait qu'elle nous donne à méditer ce passage de l'Écriture précisément le 8 septembre, c'est-à-dire en la fête de la Nativité de Marie, nous suggérant ainsi de passer de la considération de sa naissance terrestre, temporelle, à celle de sa naissance céleste, éternelle.

Le concept de Sagesse, assez complexe, sera élucidé plus loin. Ce qu'il importe de retenir pour l'instant, c'est cette présence, sous le nom de Sagesse, d'un être féminin assez mystérieusement associé au Dieu créateur. Il y a là de quoi étonner, au premier abord, un esprit habitué à la façon de se représenter Dieu dans le monothéisme judéo-chrétien. Pourtant la présence en Dieu du Féminin est, tout à la fois, une affirmation de l'Écriture et une évidence métaphysique. L'affirmation de l'Écriture est connue, elle se trouve au début de la Genèse (I, 27) dans le récit de la création de l'homme : « Dieu créa l'homme à son image ; Il le créa à l'image Divine, Il les créa homme et femme » ; d'où découle une conclusion nécessaire, à savoir que si la polarité masculin-féminin constitue l'image de Dieu en l'homme, c'est que cette polarité existe de quelque manière en Dieu. Et c'est au surplus une évidence métaphysique, car une chose qui existe dans la création doit nécessairement avoir son prototype dans le Créateur, faute de quoi elle ne serait pas.

La difficulté, pour la plupart, d'accepter cette évidence vient du fait que l'on considère cette polarité uniquement du point de vue des sexes, comme celle de mâle et femelle, alors qu'elle se rapporte d'abord aux genres, le masculin et le féminin, lesquels

ont une tout autre portée. Il y a là une distinction capitale qu'il importe d'avoir toujours présente à l'esprit, ce qui permet d'éviter une foule d'opinions erronées en bien des circonstances. Le sexe, en effet, n'est qu'une adaptation à la vie organique d'une polarité qui commande toute la création ; le sexe n'est qu'une des choses qui constituent le genre masculin ou féminin qui, lui, s'applique à des niveaux d'existence où la polarité sexuelle n'a rien à faire, sinon dans une acception symbolique. Ce sont là des qualités manifestant, chacune à sa façon, la polarité universelle commandant toute la vie cosmique, polarité que la tradition extrême-orientale appelle le *yang* et le *yin*, c'est-à-dire l'aspect actif et l'aspect passif de l'Energie universelle, et qui s'enracine en Dieu lui-même. Dieu n'est pas seulement, ni d'abord masculin : le masculin et le féminin sont des révélations indispensables, des prolongations, de la Source divine, la Divinité Suprême étant à la fois l'un et l'autre, et le rapport entre le masculin et le féminin manifestant dans le monde visible le mystère de la vie divine, la Bi-unité divine. Ainsi la femme est mère, donc créatrice, et l'on peut concevoir la Divinité aussi sous forme féminine ; saint Thomas d'Aquin lui-même dit quelque part que Dieu est à la fois Père et Mère.

C'est ce mystère de la vie divine en rapport avec la création qu'il nous faut considérer, car c'est en lui que plonge le mystère marial, comme nous le laissait pressentir la lecture de l'Épître pour la fête du 8 septembre.

L'aspect maternel de la Divinité, c'est l'autre en Dieu, c'est-à-dire l'univers qui est en Dieu comme une unité passive, ce que l'on nomme l'Eternel Féminin. Cette Féminité est la cause de la création : sans elle, sans cette Mère, Dieu ne serait pas participable, il n'y aurait pas de création ; l'Eternel Féminin contient le mystère de cette épiphanie divine qu'est la Création totale.

Dieu conçoit les possibilités d'êtres et il les conçoit dans son Verbe ; à ce stade, les êtres sont autant de modes de l'essence divine, Dieu les connaît comme des archétypes, c'est-à-dire des images capables de participer à son essence ; mais, en Dieu les archétypes sont Dieu lui-même et il n'y a pas d'autre, donc pas de création. Pour que celle-ci se réalise, l'activité du Verbe doit s'exercer sur une Altérité. Dieu se polarise, pour ainsi dire, en essence créatrice et cette altérité nécessaire qui est la *Materia prima*, entité mystérieuse, abyssale, c'est la Passivité pure, universelle, le Substrat universel ; elle n'est rien en elle-même, elle est sans forme mais reçoit toutes les formes : Réceptivité pure, Réceptacle cosmique, c'est elle qui étant autre que l'essence divine, permet aux archétypes de se manifester ; le Verbe créateur se projette en elle, la Substance est alors fécondée et devient la Nature, la *Natura naturans* ; c'est encore la Nature au niveau principiel, non manifestée dans le visible et on la distingue de la Nature inférieure, la *Natura naturata* qu'est la Nature effectuée.

Cette Nature en tant qu'elle a reçu l'énergie créatrice, de passive, par rapport à Dieu, devient elle-même active par rapport au monde, aux êtres archétypiques qu'elle projette dans l'Existence. Elle est l'activité permanente, source de vie à tous les niveaux, elle est la Mère, la Mère Nature, *Magna Mater*, *Materia Mater*. Mais comme elle reste toujours fondamentalement Puissance passive, sans forme, bien que contenant les formes, elle est toujours vierge, immaculée, entièrement disponible pour l'action créatrice, son humble servante.

C'est une entité mystérieuse, encore une fois ; au fondement de cette Féminité, de cette unité passive, c'est le rien pur ; mais pour Dieu ce rien est éternellement caché par l'image de la perfection absolue reçue de lui. Dieu voit dans la nature principielle son autre, un autre qui présente pour lui l'image d'une femme parfaite ; la Substance

féminine éternelle, dit Vladimir Soloviev, est un « être vivant spirituel, possédant la plénitude des forces, un être non hypostatique, mais qui est en quête d'hypostase et aspire à se réaliser indéfiniment : le processus cosmique est celui de la réalisation de cette Substance en un grand nombre de formes et de degrés ».

Cette Nature éternelle est aussi ce que la tradition judéo-chrétienne nomme la Sagesse, ce qui nous ramène au mystère de la Vierge Marie assimilée à la Sagesse.

La Sagesse, la Sainte Sophie c'est, au niveau le plus élevé, le contenu de la pensée divine, l'ensemble indifférencié des archétypes éternels de la création, dans le Verbe divin ; c'est pourquoi le Verbe est aussi appelé Sagesse ; lorsque les archétypes sont projetés dans la *Materia prima*, ce qui est proprement l'incarnation cosmique du Verbe, celle-ci devient aussi la Sagesse, la Sophie, encore appelée la Sophie de créature. Le père Serge Boulgakov a longuement et fort bien traité des aspects de la Sophie dans son grand ouvrage *Du Verbe incarné*.

Ainsi, si Marie est assimilée à la Sagesse, elle l'est aussi à la *Materia prima* et l'on peut dire qu'elle est son reflet, sur le plan humain, le reflet de la *Magna Mater* ; une manifestation de la Substance universelle, la nature de Marie reflète de façon unique en sa féminité personnelle la Féminité principielle et divine : pureté absolue, virginité et maternité parfaites.

Ces précisions sur le statut céleste de Marie vont nous ramener directement au sujet de cette causerie : la Vierge noire. En effet, la **couleur noire** des statues en question symbolise cet aspect cosmique de la Mère de Dieu en tant qu'elle reflète cette réalité mystérieuse de la *Materia prima*.

On sait, en effet, qu'il existe un symbolisme des couleurs, symbolisme qui se réfère à divers aspects de la couleur considérée. Pour faire bref, disons, en ce qui concerne la couleur noire qu'elle est propre à désigner tout ce qui est caché et mystérieux ; et, de ce fait, tout objet sombre désignera aussi, par conséquence, le mystère. C'est pourquoi le noir convient à la terre, non seulement sur le plan physique parce que la terre est en général sombre, mais plus encore parce que c'est dans la nuit sombre de la glèbe que s'élaborent les germes ; dans l'obscurité de ce réceptacle des germes, la matrice du monde physique ; puis, par extrapolation, la terre noire symbolisera le mystère insondable de cette Matrice céleste, la *Materia prima*, réceptacle des germes archétypiques des êtres. Et dès lors on comprendra après ce que nous avons dit précédemment, que le noir désigne cet aspect de la Vierge comme reflet humain de la *Materia prima*, la *Magna Mater*. Aussi la couleur noire convient-elle particulièrement à Marie considérée comme celle qui engendre ; c'est pourquoi la Vierge noire est souvent appelée *Virgo paritura*, la Vierge qui doit enfanter.

C'est pourquoi la Vierge noire a une telle importance. Cette effigie nous invite à considérer le mystère maternel de Marie dans toute son étendue et sa profondeur.

Ce mystère se déploie extérieurement sur trois plans : celui de la Création, celui de l'Incarnation et celui de la Vie spirituelle de l'individu humain.

C'est ce que je voudrais dire en conclusion. Brièvement, car j'ai déjà été bien long.

Sur le plan de la Création : Marie, on l'a dit, est la manifestation humaine de la Nature éternelle, la Nature en sa pureté originelle, la Féminité divine sur qui resplendit la gloire de l'Esprit, la Sainte Sophie. C'est pourquoi Marie est appelée par la liturgie litannique épouse de Dieu ; semblable à la *Materia prima* elle est pure soumission à la Volonté divine créatrice, elle épouse l'Esprit créateur pour qu'il manifeste en elle sa

créativité. Aussi Marie est-elle appelée Co-créatrice et Reine du monde en tant qu'épouse du Roi du monde. Comme telle Marie nous réapprend à regarder autrement le monde visible, à redécouvrir sa sacralité.

Du rôle cosmique de la Vierge à son rôle dans l'Incarnation et la Rédemption, il n'y a pas de solution de continuité ; en effet, entre la création et l'incarnation du Verbe divin il y a parallélisme et analogie. La création est, en fait, l'incarnation *macrocosmique* du Verbe, en qui se trouvent les archétypes de tous les êtres constituant la Création, et sa descente sous forme humaine est son incarnation *microcosmique* ; la première s'opère par la projection des archétypes dans la Substance universelle, la *materia prima* ; la seconde, dans la Vierge qui est elle-même, en tant que femme terrestre, la manifestation de la Substance universelle.

Dans le sein de la terre prennent naissance les formes vivantes de ce monde, et l'on peut dire, pour reprendre une expression du père Serge Boulgakov, qu'elle est un « cryptogramme de la Maternité où naît le Dieu-Homme, but suprême de tout le monde créé ». La Sainte Vierge est la terre, elle est « la Mère, la terre humide », selon le mot de Dostoïevski. Et nulle part cette assimilation n'est mieux sensible que dans l'icône de la Nativité où elle se présente sous deux formes, celle de la Vierge elle-même étendue à même le sol, vraie figure démetrienne, et celle de la grotte, image chtonienne bien connue, qu'on retrouve à Lourdes, figurant la matrice de la Terre-Mère, de sorte que la Vierge Marie se présente ainsi, en même temps, sous son aspect humain et dans sa dimension cosmique.

La rédemption, c'est une re-création pour l'homme et pour l'ensemble du cosmos. Dans cette régénération le rôle de la femme est primordial du fait même qu'il est à l'origine de la chute. Celle-ci, en effet, fut d'abord celle d'Eve ; elle a consisté dans le fait qu'Eve, principe féminin mineur, au niveau cosmique, n'a pu rester fidèle au Principe féminin suprême dont elle était le reflet. Aussi est-ce le Principe féminin qui seul pouvait restaurer la femme en sa dignité et réparer la chute du monde entier. Aussi Marie est-elle la Nouvelle Eve, celle qui représente la **Virginité même de la vie**.

On voit par là que la régénération d'Adam ne pouvait se faire qu'avec et par la régénération d'Eve qui avait été cause de sa propre chute. Aussi la Nouvelle Eve est-elle, métaphysiquement, indissolublement liée au Nouvel Adam. Le mystère de la Rédemption ou Réintégration, c'est le mystère de la *Théanthropie*, de la Déi-humanité, c'est-à-dire de l'état d'Homme-Dieu auquel l'homme doit accéder à la suite du Verbe incarné. Or, et c'est là un point sur lequel insiste le père Boulgakov dans son livre *Du Verbe incarné* : la théanthropie est réalisée, non par Jésus seul, mais par Jésus *et* Marie ; la rédemption, dit-il, ne peut se faire que par l'Homme *et* la Femme. C'est pourquoi, dit-il encore, Marie est Co-rédemptrice, non seulement, comme on le dit habituellement, parce qu'elle a partagé les souffrances du Christ, mais d'abord par son Immaculée Conception.

A cette vérité se réfère le titre d'Epouse du Christ qui est donné à Marie dans la litanie de l'Acathiste à côté du titre de Mère du Christ. Elle est, à la fois, Mère et Epouse et, par là, elle est l'exemplaire parfait de la Femme régénérée et régénératrice.

### **Bibliographie :**

*La Vierge Noire et le mystère marial*, de Jean HANI  
Guy Trédaniel, éditeur 1995

# Les origines de la spiritualité celtique

Conférence de M. Yann Brékilien

Tous les auteurs de l'Antiquité qui ont parlé des Celtes ont unanimement écrit, pour les définir, qu'ils étaient les plus religieux des hommes. Nous pouvons donc tenir pour établi que leur caractéristique principale qui sautait aux yeux des observateurs, c'était l'intensité de leur vie spirituelle. Pour qu'on les qualifiât d'hommes religieux, il fallait qu'ils tournassent leurs pensées vers le ciel, vers les puissances divines infinies et transcendantes, dans les circonstances où d'autres, à leur place, auraient affiché des préoccupations plus matérielles.

Ils suivaient en cela, comme en toutes choses, l'enseignement de leurs prêtres, les druides, dont l'influence sur toute la société celtique était considérable. Nous savons peu de chose des doctrines druidiques dont la transmission était purement orale, mais nous savons que les druides croyaient en l'absolu divin et en l'immortalité de l'âme. Ils rendaient, certes, un culte à une multitude de dieux, mais ils étaient conscients qu'il s'agissait seulement des aspects divers de la même réalité transcendante. Ils affirmaient, par ailleurs, que la mort n'est que le milieu d'une longue vie. L'âme, libérée, revit dans un monde meilleur, appelé Tir na n'Og, c'est-à-dire Terre d'éternelle jeunesse, ou encore, Mag mell, la Grande Plaine, Avallon, l'Ile des pommes, etc. Cette conviction était si forte que des Celtes n'hésitaient pas à consentir des prêts remboursables dans l'autre monde.

Si notre connaissance de la philosophie druidique est aussi sommaire et fragmentaire, c'est que les druides n'ont laissé aucun écrit. Ils interdisaient en effet le recours à l'écriture pour la transmission des connaissances. Ils savaient eux-mêmes lire et écrire, utilisant avec une égale habileté des caractères latins ou grecs, quoique accordant leur préférence à l'alphabet grec, seulement ils ne le faisaient que pour les inscriptions funéraires, les devises de pièces de monnaie et les comptes de marchands, jamais pour transmettre leur enseignement. Selon leurs conceptions, toute connaissance devait être conservée dans l'esprit, jamais dans la matière vile. La confier à la cire d'une tablette ou à une feuille de parchemin, cela aurait été la prostituer. Non seulement cela l'aurait mise à la portée des non-initiés, mais encore cela l'aurait tuée puisqu'elle aurait été figée à jamais au lieu de rester vivante. La connaissance ne devant pas être indépendante de la pensée de celui qui l'a acquise, il convient de ne la transmettre qu'à ceux qui la méritent en se montrant capables de la retenir dans leur mémoire. C'est pourquoi tout l'enseignement druidique était mis en vers et les étudiants devaient en apprendre par coeur, au long de leurs études, plusieurs dizaines de milliers. Mais la tradition orale a été interrompue par la romanisation puis la christianisation et la conséquence, c'est que la plus grande partie du patrimoine littéraire et spirituel de nos ancêtres est irrémédiablement perdue.

L'affirmation que les Celtes étaient les plus religieux des hommes met également en évidence que les manifestations extérieures de leur religion étaient particulièrement riches et colorées, car c'était surtout cela que pouvaient constater et juger les étrangers. On imagine dans ces conditions la splendeur que devaient revêtir chez nos ancêtres les cérémonies religieuses. Elles se déroulaient en plein air, dans des clairières au fond des forêts ou au bord de l'eau, sur la rive des lacs, des étangs et des cours d'eau sacrés. On imagine la beauté des processions à travers la campagne et des rassemblements de prière avec chants, danses et sacrifices quand de nombreuses tribus se réunissaient dans

une plaine sacrée. Tous les fidèles avaient été habitués à ces magnifiques processions précédées de bannières multicolores, dans lesquelles résonnaient les chants les plus harmonieux sortant des poitrines les plus ferventes. Certaines de ces processions se déroulaient sur plusieurs lieues et c'est tout naturellement qu'une fois christianisés les Celtes ont continué à extérioriser leur piété en défilant, en chantant sur de longs circuits accumulant les kilomètres à travers la campagne, qui avaient nom les *troménies*, les ascensions de montagnes sacrées et les *troiou ar vro*. L'habitude en a été conservée et cela donne beaucoup de charme et de couleur aux manifestations religieuses des pays celtiques.

Ainsi, à l'époque druidique, c'est-à-dire il y a plus de deux mille ans, nos lointains ancêtres étaient-ils habitués à prier dans une ambiance de beauté, en contact avec la nature. Bien entendu, ils y étaient poussés par leurs pasteurs, les druides, organisateurs des cérémonies. Mais si les druides incitaient leurs ouailles à rechercher dans les rites religieux la satisfaction de leurs besoins de beauté et d'émotion, c'est qu'ils connaissaient bien le peuple dont les âmes leur étaient confiées et savaient que pour entretenir sa ferveur il était indispensable de lui offrir des liturgies faites de beaux spectacles et de rites émouvants. Ils étaient bien conscients que c'était à ce prix que les fidèles de la religion druidique resteraient les plus religieux des hommes.

Tels étaient nos ancêtres et tels ils sont restés à travers les siècles. Car la forme de spiritualité qu'avait fait naître en eux le druidisme correspondait à leur tempérament et, de ce fait, les imprégnait jusqu'en leur tréfonds.

Il faut dire aussi que les druides avaient pris sur eux un très grand ascendant et dirigeaient toute la vie de chacun, aussi bien sur le plan social que dans le domaine moral. L'habitude en était si bien prise que les recteurs des paroisses rurales de Bretagne et les curés irlandais ont pu en profiter sans avoir à se donner de mal. Mais la docilité de leurs ouailles était cantonnée au domaine de l'action. On ne trouvait pas la même discipline au niveau de la pensée. Là, chacun se constituait librement sa propre foi qui pouvait n'avoir rien - ou pas grand chose - à voir avec ce qu'enseignait son recteur. Tout le monde était épris de liberté et personne n'essayait d'imposer ses conceptions à autrui. Le druidisme était tolérance et cette tolérance a survécu en Celtie par-delà les siècles.

Lorsque la christianisation s'est étendue aux pays restés celtiques, c'est-à-dire au Pays de Galles, à l'Irlande, à l'Ecosse, au Cornwall et à la Bretagne Armorique, la religion nouvelle qui y a pris naissance était authentiquement chrétienne, mais présentait des différences marquées avec le Christianisme des autres pays occidentaux et reflétait de façon frappante le caractère particulier des Celtes qui ne ressemble guère ni à celui des Latins, ni à celui des Germains, ni à celui d'aucun autre peuple européen.

Le monde celtique, en effet, a pris sa place au sein de la chrétienté par l'intermédiaire d'une des classes du clergé druidique qui était celle de ces sortes de prêtres auxiliaires qu'on appelait en Irlande les *filid*. Les *filid* formaient comme un bas-clergé moins huppé et moins conservateur que le haut-clergé constitué par les druides proprement dits. Ils avaient, semble-t-il, la même formation intellectuelle et les mêmes pouvoirs sacerdotaux, mais une situation sociale beaucoup plus modeste et ils avaient engagé une lutte sourde contre les druides pour faire aboutir leur revendication d'un statut plus élevé dans la société. Nombre d'entre eux allaient jusqu'à souhaiter évincer les druides de la caste dominante et prendre leur place.

La majorité des filid avaient été séduits par l'apostolat chrétien qui ne se présentait pas, à leurs yeux, comme une abrogation de leurs propres conceptions, mais comme un accomplissement. Aussi se convertirent-ils en masse. Ils reçurent le baptême et devinrent sans difficultés ni luttes d'excellents prêtres et moines chrétiens.

Congénitalement, les Celtes sont des esprits originaux, non conformistes et même à la limite de la révolte. Une limite que peu de chose peut suffire à leur faire franchir. Dans le domaine politique, le peuple breton a eu l'audace de se soulever contre Louis XIV et de mener tous ensemble la Révolte des Bonnets Rouges, puis, au siècle suivant, c'est de Rennes que partait la Révolution française, tandis que les Irlandais s'insurgeaient contre les Anglais maîtres de leur pays. Au siècle que nous vivons, la population bretonne a joué un rôle de premier plan dans la résistance à l'occupant nazi. Mais dans le domaine de la pensée religieuse, les Celtes n'ont pas moins donné l'exemple - je ne dis pas d'une franche révolte contre l'enseignement de l'Église - mais du moins d'une certaine indocilité. L'un des premiers mouvements de pensée pas entièrement conformes à la doctrine officielle dans le Christianisme des premiers temps a été, au V<sup>e</sup> siècle, le mouvement marginal du Breton Pélage qui a eu une grande multitude d'adeptes. Ce mouvement a précédé de quatre siècles seulement l'expansion de la doctrine d'un autre Celte de génie, le théologien irlandais Scot Erigène. Ni Pélage, ni Scot Erigène ne rompirent avec l'Église romaine, dont ils continuèrent à se proclamer des fils très obéissants, tout en répandant des idées manifestement chargées de survivances des doctrines druidiques antérieures que leurs fidèles s'étaient refusés à abandonner. Il en a été de même, un bon millénaire plus tard, de deux autres novateurs à l'âme en révolte, également originaires d'une terre celtique, les Bretons La Mennais et Renan dont les doctrines exercèrent une profonde influence sur leurs contemporains.

Mais revenons aux origines. L'Église celtique des premiers temps se caractérisait par des particularités qui trahissaient son origine druidique. Elle avait, par exemple, conservé les fêtes qui divisaient l'année celtique, notamment la plus grande d'entre elles, Samonios, au 1<sup>er</sup> novembre, qui était la fête du Nouvel An et célébrait la communion entre notre monde terrestre, le Monde des Vivants, et l'Autre Monde. Pendant très longtemps, les Bretons, les Irlandais et autres se sont obstinés à célébrer cette fête à laquelle ils étaient très attachés, malgré les interdictions et les condamnations des évêques romains, jusqu'à ce que ces derniers, au IX<sup>e</sup> siècle, se découragent, renoncent à la lutte et finissent par admettre la fête de Samonios en la christianisant sous un nom nouveau, celui de Toussaint. Restée la fête mettant en relief la communion des saints la Toussaint est demeurée l'une des plus grandes fêtes de l'année liturgique dans les pays ayant conservé la langue et les traditions celtiques.

Les antiques communautés chrétiennes du monde celtique affichaient encore leur particularisme par un certain nombre de détails peu importants en eux-mêmes, mais qui manifestaient sans équivoque leur volonté de ne pas s'aligner sur les pratiques romaines. Citons à titre d'exemple la forme de la tonsure des membres du clergé. Au lieu de conserver un anneau de cheveux autour de la tête, le tonsuré avait tout l'avant du crâne rasé et les cheveux longs sur la nuque. L'hypothèse a été émise que c'était là, autrefois, la tonsure des druides. Un autre exemple est la date de Pâques qui n'était pas calculée de la même manière en Irlande que dans les pays latins, mais une particularité plus importante était le rôle des femmes dans la liturgie. Les Celtes avaient de toute antiquité pratiqué une parfaite égalité entre les hommes et les femmes. Il y avait eu chez eux des femmes chefs d'Etat, d'autres exerçant des commandements à la guerre. On voyait des femmes dans toutes les professions où elles exerçaient les mêmes

fonctions que les hommes. Il n'y avait donc pas de raison qu'il n'en aille pas de même dans la vie religieuse. Au grand scandale des ecclésiastiques germano-latins pour qui la femme a toujours été un être inférieur, on voyait les prêtres celtiques assistés de saintes filles qui les aidaient dans les obligations de leur sacerdoce, et - ce qui était le comble - allaient jusqu'à intervenir dans les sacrements, notamment en distribuant la sainte communion, tout comme les religieuses d'aujourd'hui. Que diraient les évêques de l'époque (Haut Moyen Age) en voyant actuellement dans nos églises des dames respectables participer à la distribution de l'Eucharistie aux fidèles ? Ce qui, de leur temps, paraissait la plus honteuse des aberrations est maintenant parfaitement légitime.

Enfin l'organisation même des structures ecclésiales, chez les Celtes, était différente de l'organisation romaine. Dans les pays latins ou latinisés, l'Église chrétienne s'était glissée dans les structures de la société civile. Les *civitates* étaient devenues des diocèses administrés chacun par un évêque, tandis que les *pagi* avaient pris la qualité beaucoup plus sainte de paroisses. Mais rien de semblable dans les territoires celtiques. Le chef religieux n'était pas l'évêque, siégeant au chef-lieu, c'était l'abbé du monastère voisin. Car tous les fidèles vivaient en communauté, produisant et consommant en commun sous l'autorité de l'abbé, comme jadis les membres du clan sous l'autorité du chef de clan.

La vieille société celtique se survivait donc dans la nouvelle société chrétienne en domaine celte et toutes les particularités des chrétientés celtiques, depuis l'aspect extérieur des moines et le rôle des femmes jusqu'aux structures de l'Église étaient plus ou moins des particularités de l'ancienne société druidique qui avaient été conservées dans la nouvelle société fondée sur l'Évangile du Christ.

Les empereurs carolingiens vinrent à bout de cette originalité de l'Église celtique qui portait atteinte à l'uniformité de la chrétienté considérée par Rome comme un idéal. Mais les catholiques des pays celtiques, spécialement d'Irlande et de Bretagne, conservèrent une religion bien particulière, riche de manifestations extérieures émouvantes et parlant à l'âme comme les cultes des eaux, du feu et des arbres, comme les cantiques d'une souveraine beauté et comme les pèlerinages et les processions à travers la nature. Le concile Vatican II a retiré tout cela à la communauté catholique, mais le résultat ne s'est pas fait attendre : les Celtes, chez qui le sentiment a toujours prévalu sur la raison, ont cessé très vite de se montrer les plus religieux des hommes.

Mais la vie monastique, chez les anciens Celtes, présentait des caractères différents de ce qu'elle était chez les autres peuples. Les moines ne vivaient pas à l'écart des autres hommes, ceux-ci pouvaient exercer des fonctions à l'intérieur de la communauté. Mais quiconque avait prononcé des vœux religieux était soumis à des règles beaucoup plus rigoureuses que celles en vigueur dans les autres Ordres. Il existait des pénitenciers qui étaient de véritables codes pénaux et punissaient de peines très dures des fautes qui nous paraissent aujourd'hui bien vénielles. De plus, les moines, pour se libérer des préoccupations trop matérielles, s'infligeaient d'eux-mêmes des mortifications qui nous paraissent cruelles, comme de rester des heures debout, nus et les bras en croix, dans une rivière glaciale, ou de demeurer plusieurs jours sans manger. Ils le faisaient par amour pour Dieu et cet amour les poussait parfois à embarquer sur des vaisseaux et à partir au hasard sur l'océan, à la recherche de l'autre monde.

On se prend aujourd'hui à regretter que cette foi dévorante se soit éteinte et à souhaiter qu'elle se réveille en pays celtiques et que nos compatriotes retrouvent la



spiritualité ardente et poétique des anciens jours, ce qui serait peut-être en mesure de sauver notre humanité décadente. Puisse Dieu le vouloir.

# L'Église Orthodoxe Celtique aujourd'hui

Conférence du père Marc

L'Église celtique n'a jamais disparu de la terre d'Occident, malgré huit siècles d'un long sommeil. Les traditions celtiques ont survécu à travers les coutumes populaires, la parole de pierre de nos églises médiévales, le Cantique des Créatures de saint François d'Assise, les romans de la Table Ronde qui véhiculent, depuis tant de siècles, l'histoire du Saint Graal de Joseph d'Arimatee. La nostalgie perdue d'un âge d'or où les coracles de nos pères pouvaient voguer au souffle de l'Esprit revit aujourd'hui dans une quête qui s'actualise de plus en plus, ici et là, dans différents mouvements chrétiens. Nous vivons une époque marquée par un grand désarroi. Les interrogations métaphysiques sur les relations de l'homme et de la nature en ce temps de catastrophes écologiques, nous poussent à retrouver la source vivifiante de la Tradition celtique pour qui l'homme et le cosmos sont un en Christ. Il fallut tout de même attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour redonner une structure ecclésiale visible et historique à la très ancienne et toujours jeune Église celtique.

Nous voudrions vous présenter les trois étapes et en même temps les trois courants qui ont présidé à la restauration de l'Église orthodoxe celtique. Trois étapes et trois dates : 1866, 1955, 1973.

## 1866

L'histoire commence le 14 juin 1866 avec un ancien prêtre catholique romain passé au patriarcat syrien d'Antioche. Cet homme était dans la mission dominicaine de Mossoul en Iran. Très vite, il sent qu'il n'est pas à sa place et quitte l'Église romaine. Voici rapidement son itinéraire. Il s'établit à Damas avec la mission presbytérienne irlandaise. Il s'interroge alors sur les divisions de l'Église et publie un premier livre de théologie comparée à Belfast en 1859. Entre 1860 et 1861, il travaille à la reconstruction de 25 villages pour ramener quelques 8000 survivants chrétiens au Liban. Il quitte juste à temps la mission pour échapper aux massacres de juillet 1861. En 1864, il s'active pour installer une imprimerie à Damas. La même année, il publie une Liturgie en arabe, ce qui créa un lien particulier avec Mgr V. Bedros, un évêque de l'Église orthodoxe syrienne d'Emesa. Jules Ferrette le connaissait depuis 1858.

Durant tout ce temps, il ne cesse d'être tourmenté par le problème de la filiation apostolique au sein de l'Église presbytérienne et de l'Église anglicane comme étant l'un des facteurs de division. Il perçoit que les controverses théologiques visant à l'apologie des Églises s'écartent de la vraie vie en Christ. De plus en plus, il s'oriente vers la nécessité de revenir à la foi orthodoxe, mais sur une base simple pour réaliser un projet qui mûrit au fil des années. Il comprend qu'il ne faut pas se préoccuper des points subtils de doctrine et de discipline qui séparent les Chrétiens. Il sait aussi qu'il ne s'agit pas de transposer les coutumes de l'Église orientale en Occident, mais de revenir à l'essentiel en matière de foi.

Il rendit visite à son ami Mgr V. Bedros, évêque d'Emesa, mieux connu sous le nom de Pierre l'Humble, mais son nom de baptême était Jules. Il faudrait parler de la personnalité de cet évêque qui avait le titre de Mafrian ou métropolitain oecuménique dans l'Église orthodoxe syrienne, ce qui faisait de lui le numéro deux du patriarcat. Il deviendra plus tard patriarche d'Antioche en 1872 sous le nom de Mar Ignace-Pierre

III. Il avait une vision prophétique de l'Église universelle et un esprit oecuménique remarquable. A l'inverse de beaucoup de prélats orientaux de son temps, il prit un intérêt considérable dans les événements religieux de l'Occident. Dans son Église, sa tâche n'était pas facile car l'Église orthodoxe syrienne était très affaiblie sous la domination temporelle des Turcs ottomans et était marquée par un grand laxisme moral et spirituel. Pierre l'Humble épouse la cause de Jules Ferrette et va le consacrer dans le rite orthodoxe syrien, comme l'atteste un document certifié par le consul britannique de Damas, Edward Thomas Rogers. Jules Ferrette fut donc consacré par le métropolitain oecuménique de l'Église orthodoxe syrienne.

Voici la traduction de l'instrument de sa consécration par deux savants en langues arabe et syriaque du British Museum, les professeurs W.W. Wright et Ch. Rieu.

**Au Nom de l'Éternel, dont l'Être est nécessaire, le Tout-Puissant,  
à qui soit toute louange.**

(sceau de l'enregistrement civil anglais)

**Son serviteur JULES**

**Métropolitain des Syriens, qui est Pierre l'Humble**

(Sceau qui représente Sa Sainteté, le métropolitain oecuménique Jules, ainsi décrit)

**JULES, METROPOLITE OECUMENIQUE, QUI EST PIERRE  
L'HUMBLE, EN L'AN DE GRACE 1866 DE L'ERE CHRETIENNE.**

**Que la grâce divine et la bénédiction céleste entourent nos aimés et pieux frères, et nous présentons une sainte paix spirituelle à nos membres loyaux, la paix que notre Seigneur Jésus-Christ donna à ses bienheureux et purs disciples, les apôtres, dans l'auguste chambre haute de Sion, lorsqu'Il les réjouit et délivra leur cœur de toutes peines et afflictions. C'est bien cette même bénédiction que nous donnons à nos frères spirituels, fidèles et bienheureux, le peuple élu de Dieu, racheté par le sang pur et précieux, baptisé du baptême spirituel, orné de la foi orthodoxe, fermement établi sur le roc de Pierre, obéissant aux commandements de l'Évangile, et nous soumettant aux préceptes des Pères.**

**D'abord selon la tradition de l'Église et la balance de la Loi, nous nous déclarons serviteur de nos frères bénis, les bienheureux prêtres aaroniques, qui offrent l'oblation et les sacrifices agréables, des justes diacres, successeurs d'Étienne, qui font les doux parfums donnant leur odeur, les sages docteurs, des habiles écrivains, de tous les grades et états des croyants, qui sont maintenus sous l'ombre de la miséricorde du Seigneur. Amen.**

**Et, en second lieu, qu'il soit connu qu'à la date ci-après mentionnée, dans la cité d'Emesa, divinement préservée, le serviteur de Dieu, le prêtre Jules Ferrette, a été ORDONNE EVEQUE par l'imposition de nos mains et a été nommé pour l'ILE d'IONA et ses DEPENDANCES. Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.**

**Donné en la cité d'Emesa, le second jour du mois de Nazira (juin) de l'an soixante-six et huit cents et mille de l'ère chrétienne.**

*Je soussigné, certifie par la présente, que le révérendissime Jules, archevêque oecuménique des Syriens orthodoxes, et métropolitain de Syrie, résidant à Homs (Emesa), a comparu devant moi et déclaré que le document ci-dessus, daté du deuxième jour de juin 1866, ancien comput, a été entièrement écrit de sa main et scellé par lui-même de son propre sceau épiscopal.*

(s) E.T. ROGERS

Consul de Sa Majesté britannique

---

Il était clair dans les intentions du métropolitain syrien et de l'évêque Jules qu'il ne s'agissait pas d'établir une mission orthodoxe syrienne. Il s'agissait bien de redonner à l'Occident une filiation épiscopale orthodoxe perdue, sur la base de la foi orthodoxe des premiers conciles au sein d'une communion ecclésiale nouvellement établie, mais sans rompre avec les Églises occidentales. Il y avait, à l'époque, des divisions au sein de l'Église anglicane et notamment à propos de la question de la filiation apostolique. Cette question se posait depuis le schisme d'Henri VIII (1535). Le métropolitain Pierre, au cours d'un long séjour de Jules Ferrette chez lui, lui fit cette déclaration : « **...Si je vous ordonne, ce sera selon le Credo de Nicée, sans autre, comme évêque indépendant, non assujetti aux lois de l'Église syrienne... pour faire revivre, par l'imposition de vos mains, la succession épiscopale perdue.** »

En août 1866, Jules Ferrette vint en Angleterre. Le 18 août, il écrivit une lettre au secrétaire général de l'association pour la promotion de l'unité chrétienne :

**« Je cherche des hommes ayant l'expérience du ministère, afin de m'aider et d'examiner avec moi les moyens d'offrir à nouveau à tant de communautés chrétiennes occidentales désorganisées, des sacrements valides et une succession apostolique indiscutable, de sorte que leurs évêques, archevêques et patriarches puissent un jour, à égalité, siéger avec leurs frères de l'Église orientale et latine au concile oecuménique qui prononcera la fin du schisme... Il ne leur sera pas demandé de souscrire à aucune autre foi que celle que le Saint-Esprit nous enseigne dans les Ecritures, pour laquelle les martyrs sont morts et que les conciles oecuméniques ont sanctionnée... Je ne leur demanderai jamais de haïr ni de mépriser l'Église-mère par laquelle ils ont été préparés pour le service de l'Église sainte, catholique, apostolique et orthodoxe occidentale... »** (Le texte de cette lettre fut publié dans le périodique anglican *The Church Monitor* du 15 septembre 1866, p. 109.)

En choisissant l'île d'Iona comme siège épiscopal, Mgr Ferrette se plaçait directement dans la tradition spirituelle de l'Église celtique. Nous avons vu dans la conférence du père Mac Grégor, au sein de ce colloque, le rayonnement exceptionnel de cette île où saint Colomba fonda un monastère. Iona devint en effet un centre spirituel dont l'influence s'étendit sur tout le nord de l'Angleterre et qui envoya de nombreux missionnaires en Europe. Le siège d'Iona qui ne fut jamais un siège épiscopal était, pour l'évêque Ferrette, le symbole d'une orthodoxie occidentale d'origine apostolique qui ne fut jamais mêlée aux divisions de l'Église.

Les tentatives d'union de Jules Ferrette furent en butte à de nombreuses hostilités, mais attirèrent également de nombreuses sympathies. Sa mission se voulait d'abord oecuménique, en tentant de valider les ordres anglicans au sein d'une Église sur des bases minimales mais essentielles en matière de foi et de discipline canonique.

Il fit paraître une Liturgie qui comportait des éléments de la Liturgie orthodoxe comme le trisagion et l'absence du *filioque* dans le Credo afin de la valider du point de vue orthodoxe. Il y eut bien plus tard, en France, plusieurs essais de ce genre qui furent acceptés par l'Église byzantine. L'évêque Ferrette publia également un recueil de canons restreints qu'il estimait suffisant pour un retour à la foi apostolique. Dans son encyclique publiée comme préface au "*The Holy Canons of the Seven Oecumenical Synods*" du Docteur J.T. Seccombe, il écrivit : « ...**Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire et n'engage pas l'Église universelle, doit être exclu. Le fait de ne pas inclure dans cette collection d'autres canons que ceux des Synodes oecuméniques unanimement reconnus comme tels avant le schisme lamentable de l'Orient et l'Occident, n'implique aucun dénigrement des conciles locaux...** »

L'idée d'un retour à la simplicité évangélique tout en préservant la grande tradition liturgique et mystique de l'Église avait de quoi séduire. Seulement, Jules Ferret devait découvrir que toute rénovation spirituelle passe par un long travail parsemé d'embûches. Son intuition était encore pour les temps à venir, mais ce fut une semence qui, peu à peu, devait porter des fruits.

Vers 1870, Mgr Ferrette fit la connaissance d'un savant clergyman anglican, le révérend Richard Williams Morgan qui, depuis longtemps, s'était mis à l'étude du glorieux passé de l'Église celtique et rêvait de sa restauration. En 1874, la mission de Jules Ferrette trouva son accomplissement. Il baptisa, confirma et ordonna conditionnellement Richard Morgan et le consacra évêque sous le nom de Mar Pélage. Le titre de « Mar » que portent tous les évêques syriens est l'équivalent de « Monseigneur » en Occident. Il fut adopté en référence à la filiation orthodoxe syrienne de l'Église celtique restaurée et signifie « Saint ». Il a été abandonné depuis peu. Par la suite, plusieurs prêtres anglicans se joignirent à cette mission devenue Église locale, avec leurs fidèles, ainsi que des évêques issus d'une branche occidentale dans l'Église orthodoxe des Indes et qui dépendait également du patriarcat orthodoxe syrien. Ainsi une lignée ininterrompue d'évêques se succédèrent jusqu'à nos jours : Mgr Mael étant le neuvième primat depuis Mar Ferrette. Je laisse volontairement l'histoire de notre Église à ce stade car, pour intéressante qu'elle puisse être, nous n'avons pas le temps de la traiter ici. Une esquisse est suffisante et nous passons directement à ce qui devint le monastère de la Sainte-Présence en Bretagne.

Il manquait quelque chose d'essentiel pour que la tradition mystique et spirituelle des Chrétientés celtiques puisse se réactualiser : le monachisme celtique. En effet, on ne peut concevoir l'Église celtique sans cette formidable imprégnation de la spiritualité monastique.

## 1952

L'évêque Tugdual, de son nom civil Jean-Pierre Danyel, restera une figure énigmatique pour beaucoup, car la vie de ce saint homme fut indubitablement hors du commun. Il naquit à Flers dans l'Orne, le 22 juin 1917. Ses parents l'abandonnèrent, mais il fut recueilli par ses grands-parents. Il grandit dans un milieu athée mais reçut une bonne éducation. On ne sait quasiment rien de sa jeunesse. Mobilisé le 1er septembre 1937, il est encore à l'armée en 1939, lorsque la deuxième guerre mondiale éclate. Il est fait prisonnier le 24 juin 1940 et interné dans un stalag en Prusse orientale jusqu'en juillet 1945. C'est là qu'il rencontre le Christ grâce à un pasteur évangéliste belge. Libéré, il reprend ses études et passe son baccalauréat latin-grec à Grenoble en 1947. L'appel du Christ, entendu durant son séjour dans les camps de concentration,

continue de travailler son cœur. Il se plonge alors dans l'étude des trois théologies : protestante, catholique et orthodoxe, car il n'a pas reçu de baptême dans son enfance. Il choisit l'Église orthodoxe et est baptisé le 13 mai 1949. La même année, le 25 décembre, il reçoit la consécration monastique. Il perçoit un appel particulier de l'Esprit-Saint et sa quête va le conduire dans plusieurs communautés. Il entre finalement dans l'Église orthodoxe celtique appelée à l'époque « Patriarcat de Glastonbury » le 13 décembre 1952 et est ordonné prêtre le 1er mars 1953. Il s'installe en janvier 1955 dans un marais en bordure d'un bois, au sud de la Bretagne, dans le Morbihan. Dès lors sa vie est toute consacrée à cette grâce qui l'a conduit dans ce « désert ». C'est dans ce lieu béni que notre homme va sentir un puissant appel de Dieu qui le conduira peu à peu vers la grande tradition monastique et spirituelle des Pères celtes, telle qu'elle fut au temps des saints Colomba, Samson, Colomban ou Gildas. Il mène alors une activité pastorale au sein de sa solitude érémitique, comme les grands saints bretons qui vinrent évangéliser le pays.

C'est sous une paillette de roseaux qu'il vécut les premiers temps dans cet ermitage auquel il donna le nom de la « Sainte Présence ». Il écrit, en effet : « Je sentis en ce bois la Présence réelle de l'Être sans nom, mais bon, merveilleux, doux, ineffable, m'inondant de tendresse infinie et un amour dans lequel je fus pour lors et à jamais définitivement installé » (Homélie III).

Rapidement, des gens viennent le voir, sentant chez cet homme une grâce particulière. En effet, le père Tugdual possède le charisme de la guérison. Nombreuses sont les personnes qui attestent avoir reçu soulagement ou guérison par ses prières et l'onction d'huile des malades qu'il pratiquait. C'est un homme de Dieu et le bon sens populaire le sait bien. Il exprime son amour de Dieu dans un écrit : « Je suis dans la forêt pour penser à Dieu, mon Absolu, et chaque soir, lorsque je considère ma pauvre journée à son divin service, je suis effrayé par le bilan des minutes accumulées sans la conscience claire, précise, active, de la Présence de Dieu. Je suis ici pour ne penser qu'à Dieu... » (Cahier n°11).

C'est de Dieu, l'Absolu de Dieu, dont il a soif, et il ne cesse de dégager cet absolu tout au long de sa quête spirituelle. Il écrira sa gratitude dans une des nombreuses pages auxquelles il a confié ses méditations et réflexions : « Lorsque je me remémore les difficultés et les obstacles infranchissables de ma vocation (...) Dieu, dans son Amour sans bornes, exauça ma prière de 39 années, ma seule prière, sans cesse recommencée, en me plaçant de sa propre main, et par son vouloir très saint, en ce merveilleux ermitage. J'ai eu le très exact et très intime sentiment qu' Il me disait : *"J'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne pourra fermer..."* (Ap. 3, 7-13). »

Le père Tugdual le sait, il n'est pas ici seulement pour vivre en ermite loin du monde, s'occuper d'un petit troupeau ou des nombreux visiteurs. Il sait clairement qu'il est appelé à jeter les bases d'une fondation dont les racines plongent dans la tradition des évêques-ermite venus des Iles britanniques et qui évangélisèrent la Bretagne. Il reçoit la consécration épiscopale le 5 mai 1957 et prend le nom de Tugdual, l'un des sept saints fondateurs de la Bretagne.

Les témoignages de ceux qui l'ont connu nous montrent un homme à la joie débordante. Voici ce qu'il dit lui-même de sa joie spirituelle : « Il n'y a pas de nuit dans le jour éclaté. Il n'y a pas de dissonance dans la pure harmonie. Tout est joie, et joie de joie à jamais. Joie et Absolu ! Absolue est la joie de l'Éternel. Béni soit le Seigneur ! » (Cahier n°5).

Dans ces phrases, on devine une joie indicible qui jaillit d'une âme toute abandonnée. Les témoignages de ceux qui l'ont connu, nous racontent la sainteté de cet homme : homme de prière, nous l'avons dit, qui invitait ceux qui venaient dans son ermitage à chanter le Psautier en entier durant la nuit ! Homme toujours disponible à l'âme souffrante et au pauvre de passage. Homme d'ascèse jeûnant plusieurs jours de suite mais sachant aussi partager avec des visiteurs un bon repas offert par la Providence. Homme liturgique vivant intensément le mystère de l'Eucharistie et que l'on voyait parfois pleurer durant ses célébrations. Homme au caractère impétueux qui savait, comme les Prophètes, fustiger et réprimander quand cela était nécessaire. Cependant, derrière une personnalité exceptionnelle, contrastée et une vie peu commune, se cachait une grande sensibilité et une fragilité physique qui facilitèrent paradoxalement sa vocation. En effet, il fut souvent malade.

Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : « J'ai été assez gravement et assez fréquemment malade à en mourir, pour pouvoir vivre dans une quasi certitude de ma mort prochaine... combien de jours, de semaines, de mois, d'années, de dizaines d'années, se sont écoulés avec la lenteur savoureuse de leurs épreuves qui me maintenaient dans la perspective immédiate de la mort ! Et cela est la plus excellente chose qui soit pour une âme car, depuis 25 ans, de seconde en seconde, de minute en minute, Dieu m'a fait la grâce énorme de m'exhorter à toujours plus de repentance, à toujours plus de foi, à toujours plus d'amour. Depuis lors, je n'ai pas commis la moindre faute qu'aussitôt j'en exprimais mon repentir et me renouvelais par les actes de la vie théologale. Que je suis reconnaissant à Dieu de toutes les épreuves et tribulations, maladies et angoisses ! Sans elles, je n'aurais que traîné une misérable vie. Par elles, j'ai été fouetté, harcelé sans cesse, et cela était bien nécessaire car la nature humaine était la pire des bourriques qui puisse être ! La Divine Providence, à travers ces faiblesses, a voulu fortifier l'âme, le corps et l'esprit... Ainsi le Seigneur sage et puissant m'a mis dans la situation exacte de me confier absolument à Lui... » (Cahier n°15).

La maladie l'emporta le 11 août 1968 à l'âge de 51 ans. Et il revint à Mgr Gall, le primat de l'époque, le douloureux privilège de présider à ses obsèques. La dernière année, sa santé se dégrada et il souffrait beaucoup. Il sentit qu'il n'avait pas la force de consolider son oeuvre. Il connut de nombreux déboires mais, pourtant, il ne renonça pas, car il savait que son oeuvre, voulue par Dieu, ne pouvait mourir. Il prophétise que son ermitage deviendra un monastère dix ans après sa mort. En effet, nous nous installerons sur le lieu le 4 octobre 1977, la dixième année de sa mort, sans avoir eu connaissance de cette prophétie.

Nous avons beaucoup à découvrir et à apprendre de la vingtaine de cahiers de méditations qu'il nous laissa ; pour terminer voici quelques courtes phrases :

« En chaque instant, s'abandonner, se livrer à Dieu, se renoncer à soi-même, briser sa volonté propre qui est la racine de tout orgueil, ce plus grand ennemi de toute spiritualité... »

« Ce qui importe, c'est de savoir si, à tel moment donné, en l'oeuvre qu'on accomplit, on se trouve en vraie conformité avec la seule volonté de Dieu, alors on voit aussitôt quel peu d'importance peut avoir le fait d'être occupé ici plutôt que là.. de cultiver son jardin ou de prêcher une retraite... »

« N'oublions pas cette règle d'or : que tout ce que nous ferons n'a de valeur qu'en la conformité avec la toute Sainte Volonté de Dieu. Or celle-ci est manifestée, entre autres, par les événements que la Divine Providence suscite quotidiennement au cours de notre existence... »

« Dépossons-nous de nous-mêmes, nous serons de plus en plus possédés par Dieu... »

« Dans cet abandon, le Saint, Bon, et Vivifiant Esprit de Dieu nous illuminera, nous inspirera de toujours élever nos cœurs au-dessus de l'ordre de la nature pour les faire monter jusqu'à l'ordre de la sur-nature, là où et seulement ils trouveront bonheur, paix et joie. Car c'est bien à cela que se distingue l'action du Saint-Esprit : elle remplit toujours l'âme de paix et de confiance toute filiale envers notre Père céleste, tandis que l'action du prince des ténèbres nous jette dans l'abattement, le découragement ou l'acédie... »

« Ah ! Si en toutes choses, êtres et événements, l'on cherchait uniquement Dieu, ou regardait seulement vers Lui seul, mettant sous les pieds toutes considérations personnelles de goûts, de désirs ou de tendances, comme on atteindrait bientôt, et de manière durable, les régions de la Lumière et la Maison de la Paix » (Cahier n°7 : spiritualité d'un ermite celtique).

Et dans un autre chapitre intitulé « De l'abandon dans l'amour », j'ai relevé ce passage :

« L'Amour est donc la Voie, le chemin... En premier lieu, ce chemin apparaît comme celui d'un abandon absolu de soi-même et de tous ses intérêts pour ne laisser place qu'à Dieu même et à tous ses intérêts divins. En second lieu, ce chemin s'avère celui du devoir le plus entier et le plus exact, en vue de et pour son Amour. Car ce que chaque jour il faut faire et accomplir en le lieu, le temps et les circonstances où Dieu nous a placés, c'est bien cela le devoir. Et l'accomplir, ce devoir, dans l'abandon de l'Amour, n'est-ce pas le sommet de la Perfection même. Nous dirons mieux : être à ce point abandonnés qu'on laisse l'Amour lui-même opérer ce devoir. En troisième lieu, ce chemin se révélera patience et silence : patience puisqu'il fera tout supporter des inconvénients de cette épreuve terrestre, et silence puisqu'il ne restera plus rien à dire, là où l'Amour a seul la Parole et a cette Parole d'une manière définitive... »

« Voici un moyen de rectifier au fur et à mesure la direction de marche : se demander ce que le Maître et Modèle, Jésus, eut fait en cet instant, à notre place, et qu'elles eussent été toutes les intentions divino-humaines qui l'auraient inspiré en l'accomplissement de ce devoir... »

Et en un autre chapitre intitulé « Du trésor inépuisable » (il s'agit bien sûr de la Grâce) :

« Le Seigneur Jésus-Christ est notre sainteté comme Modèle, comme moyen d'union, mais aussi comme Grâce ... »

« Tout ce qui, à première vue, paraissait si compliqué est désormais infiniment simple pourvu que l'on ait compris qu'il s'agit de se dissoudre et de se perdre tellement en Christ que âme, volonté, esprit, affections, vie ne soient plus qu'un avec les siens. C'est cette expérience que vivait saint Paul lorsqu'il s'écriait : « Pour moi, vivre, c'est le Christ ! » Que valent tous nos efforts ? A quoi aboutissent toutes nos démarches si elles sont issues de notre personnalité propre. Rien d'étonnant à ce que nous nous heurtions sans cesse à l'humain objet de l'amour-propre et de toutes ses conséquences : estime personnelle, orgueil, sensibilité exacerbée, susceptibilité étrange. Imoler tout ce moi, tout cet ego tenace au Christ, ce sera la seule manière de briser toutes ces barrières humaines si contraires à la venue du Règne divin en nous... »

« Si nous faisons un pas vers le Christ, Il en fera mille vers nous... »



Quelques semaines avant son retour à la Maison du Père, il écrivait cette très belle prière :

« Humble Tugdual, le plus petit des siens, à tous ceux qui sont en Jésus-Christ par le Saint-Esprit, à la gloire du Père : Paix inaltérable, grâce surabondante, joie perpétuelle au service de la toute adorable, toute sainte et toute vivifiante Trinité et de l'indivisible Unité, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

« Voici dix années écoulées depuis que nous fut conférée la charge épiscopale, par la sainte Imposition des Mains, voici dix années de grâces indicibles accomplies depuis que nous avons été revêtu du joug évangélique et nous le confessons et nous le proclamons : c'est la vérité, son joug est suave et son fardeau léger. Aussi nous crions, nous clamons, gloire à Celui qui est en Haut, qui est en bas, qui est partout !

« Que tout ait été simple, non ! Que tout ait été facile, non plus ! Mais que tout ait concouru à notre bien, à celui de son Église, à sa Gloire, cela nous devons le dire et, en tout et pour tout, il nous reste toujours à Lui rendre grâces.

« Que serait donc notre humble vie cachée en la sylve de Celtie, sans ce souffle de notre gratitude ?

« Merci, Seigneur, Maître Absolu, pour cette sylve bénie où Tu as jeté l'ancre de ma vie, merci pour ce soleil de justice qui préside à mes jours, merci pour ce silence et cette paix, ornements de mes nuits.

« Pour tous et pour chacun, et pour tout : Seigneur, MERCI ! »

## 1973

Il nous reste à parler des origines de la communauté fondée en 1973 et qui a repris l'ermitage de la Sainte-Présence et l'héritage de Mgr Tugdual., sous la houlette de notre pasteur, notre actuel évêque à Saint-Dolay. Lorsque nous sommes arrivés le 4 octobre 1977, sous une pluie battante, c'était le jour de la Saint-François d'Assise. C'était le déménageur qui transportait nos maigres bagages qui avait choisi cette date. Il était clair pour nous que c'était un signe de Dieu, car nous avons choisi saint François comme père spirituel, à moins que ce ne soit lui qui se soit manifesté à nous dans notre quête de la tradition celtique. Plusieurs auteurs, en effet, ont décrit saint François comme un héritier de la spiritualité celtique, notamment Duhourcaut dans son "Saint François d'Assise". Je vais laisser la parole à Mgr Maël en citant des passages de son article intitulé : « Saint François le celte ».

« Renan, dans *La Poésie des races celtiques* note les trois tendances souveraines qui la caractérisent : primauté du cœur, amour fraternel de la nature et accord inné avec le Christianisme.

« Cela est tout François d'Assise.

« Race - écrit Renan - vivant toute en-dedans, sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse, dans le grand concert de l'espèce humaine aucune famille ne l'égale pour les sons pénétrants qui vont au cœur... Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthenon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur de l'âme... Cette race a au cœur une éternelle source de folie. Le royaume de féerie, le plus beau qui soit en terre, est son domaine.

« Nul, mieux que les bardes et harpistes celtiques, n'ont illustré cette audacieuse proposition, acceptée aujourd'hui par tous les grands intellectuels, qu'il n'est de vie véritable que par le cœur, qu'une vie sans amour est une vie perdue. En face des hommes rudes de son temps, en face de sa famille, en face de l'Église, François d'Assise affirme et prouve la supériorité de l'amour, la prépondérance du cœur, la souveraineté de la charité. Toute sa vie semble menée par cette pensée qui lui aurait échappé, un jour, dans les larmes : « L'Amour n'est pas aimé ». Il ajoutait, après saint Jean : « L'Amour qui est Dieu même ». Le malheur profond des hommes provient de cela qu'ils préfèrent à l'amour mille autres choses qui l'étouffent plus sûrement que le lierre mortel à l'arbre qu'il entoure : intérêt, argent, ambitions, honneurs, orgueil et vanité, volupté, tous les faux dieux en face du seul vrai Dieu qui est Amour...

« Il a fallu qu'il fut profondément Celte, ce François, pour avoir osé, avec une foi, une assurance intrépide, hisser résolument le cœur au-dessus de tout et reprocher aux chrétiens mêmes de son temps, qui n'avaient que les mots « Amour » et « Charité » sur les lèvres, de ne les avoir point profondément gravés dans le cœur.

« François, héritier des bardes et des trouvères par le celtisme ombrien, héritier des troubadours encore par le sang provençal de sa mère, aura été le plus accompli de tous les chevaliers de la Table Ronde. Mais, chez lui, nul besoin de prodigieux attirail ni de magnifique colifichet. Ce qui lui vaut son don supraterrrestre, c'est son cœur où éclatent tout feu et lumière, le monogramme et la croix du Sauveur du Monde. A la manière de Dante, on pourrait l'appeler : « Soleil du cœur »...

« Le cœur d'un François est trop ardent, trop pur, trop sublimé pour se contenter d'un amour qui fût seulement humain. Il ne pouvait se contenter que de Dieu, mais d'un dieu miséricordieux qui englobât toute la Création dans son amour infini : les choses et les êtres, les bêtes et les gens, tous les règnes créés, le minéral et le végétal, l'animal et l'humain. François était charité faite homme : il la haussa jusqu'à l'imitation de la charité faite Homme-Dieu. Il ne pouvait se satisfaire que de Jésus-Christ. Pour tout dire d'un mot souverain, François ne pouvait croire ('credo' pour 'cor do' = je donne mon cœur), c'est-à-dire ne donner son cœur qu'à Jésus-Christ. Voilà pourquoi il est sans doute le plus grand des saints, comme pour ses qualités de force, d'amour et de charme il en est le plus séduisant. En se penchant et s'appuyant, comme Jean le Bien-aimé, sur le cœur du Christ, pour en écouter les battements, régler le sien à leur rythme et les transmettre au monde, François se tient au cœur brûlant du Christianisme. Son emprise unique est, dans sa mansuétude, écho divin et, dans sa manière, extrême et suave : c'est de ce François que Celano dit : « Du moment où il eut entendu la voix du Bien-Aimé, son âme se fondit d'amour et, peu après, les plaies de son corps manifestèrent l'amour de son cœur. » Il ne pouvait, dès lors, contenir ses larmes et gémissait tout haut sur la Passion du Christ ; témoin de cette confiance à son ami intime, Frère Léon : « Je pleure parce que l'Amour n'est pas aimé - non è amato l'Amore »...

« Le souffle de François d'Assise, uni au souffle humano-divin du Christ, auquel il s'est donné et auquel il s'apparente, peut toujours opérer des miracles. Ils peuvent "soulever des montagnes" et "changer la face de la terre", mieux que la machinerie la plus parfaite, parce qu'ils sont la vérité et la sagesse, comme ils sont la foi, l'espérance et l'Amour... »

L'Histoire et la Légende de l'Ombrie rejoignent par cet inspiré les songes romanesques de la profonde poésie celtique qu'il a incarnée sur la terre des vivants.

La conversion de saint François coïncide avec la chute du dernier bastion des Chrétientés celtiques en 1201, le métropolitat de Dol en Bretagne. Au IX<sup>e</sup> siècle, le roi breton Nominoë et saint Konvoïon ont voulu aligner l'Église celtique sur l'ecclésiologie de l'Église franque pour affermir le royaume de Bretagne, mais n'ont-ils pas trahi son esprit ? A travers saint François, nous voyons une grâce de la divine Providence pour sauver une part de l'héritage du Christianisme celtique et le fait qu'il ait vécu au sein de l'Église romaine ne change rien à l'affaire. Si saint François n'avait pas existé, quelque chose d'essentiel aurait pu être oublié : « C'est l'amour qui authentifie tout ». Aujourd'hui, lorsque nous voulons comprendre l'essence du monachisme celtique, il suffit de se référer à la spiritualité de saint François : même radicalité de l'Évangile, même sens de la pauvreté dans tous les sens du terme, de la pérégrination comme ascèse et moyen missionnaire, de l'amour de toutes les créatures où le plus bel exemple pour moi, est le jour où, assis près d'un âtre, le feu se prit dans son habit. Il ne voulut pas l'éteindre par amour pour frère feu. Ce sont ses frères qui s'en chargèrent de crainte de voir leur vénéré père transformé en torche vivante. Mais je suis sûr que frère feu n'aurait pas voulu lui faire le moindre mal. La similitude est si frappante qu'il n'est pas possible de le nier.

Dans l'ancienne Église celtique, les « saints François » étaient légion. C'est toute l'Église qui était imprégnée de cette merveilleuse folie de Dieu car il n'y avait d'empire à défendre, ni de bien à préserver. Par conséquent, les querelles dogmatiques n'ayant pas à justifier des tentatives d'hégémonies ou d'intérêts à défendre, cédaient vite le pas à l'essentiel : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, de toute ton âme et de tout ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

La restauration de la sainte Église celtique, nous l'avons vu, éveille une forte et profonde tradition bien plus diversifiée que nous le penserions de prime abord. Nous sommes encore aux prémices d'une renaissance qui participera de toute évidence au grand renouveau spirituel du troisième millénaire. Tout est mort et résurrection dans le Christ. Le Christianisme celtique ne peut disparaître car il est une part inaliénable du corps du Christ. Il ne peut que renaître, vivre et se répandre car il est la vie du Christ Lui-même. Il n'a d'ailleurs jamais disparu, comme nous le voyons à travers les différentes conférences de ce colloque.